

Éditions MobileRead

Le chic et le chèque

Richard O'Monroy

Le chic et le chèque

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1893

FANNY



SOUVENIRS D'AFRIQUE

TIENS! le capitaine Moissac est mort! s'écria Giverny qui lisait le journal au mess.

— Moissac, des chasseurs d'Afrique?

— Parfaitement. Il n'était pas vieux, soixante ans à peine, mais il n'avait jamais pu se consoler d'avoir été retraits sans passer commandant; et, ce qu'il y a de triste, c'est que bien involontairement je suis la cause de cet échec.

— Raconte-nous cela, Giverny. Nous n'avons théorie qu'à deux heures.

— Cela remonte à 1872. J'étais alors simple petit cavalier de deuxième classe aux Chass d'Af qui tenaient garnison à Constantine, Connaissez-vous Constantine? Figurez-vous une ville située sur un immense pain de sucre à pic, et reliée seulement d'un côté à la plaine par une pente à peine accessible. Quand on songe que nous avons enlevé ces murailles-là d'assaut, c'est ça qui donne une crâne

idée de nos fantassins. Le quartier de cavalerie est situé sur le *Mansourah*, une hauteur qui domine elle-même la ville, et d'où l'on pouvait canarder aisément les arabes en cas de rébellion. Le *Mansourah* est relié à la ville par une route qui traverse le torrent du Rummel, et par un petit sentier de chèvre qui passe derrière la hauteur et conduit à une cantine civile, huchée sur la hauteur, où nous allions faire nos noces quand nous voulions échapper à la cuisine infâme de notre gargotier militaire.

Ces petits détails topographiques sont nécessaires à mon histoire.

Bien entendu, à peine arrivé au corps, j'avais cherché à me procurer une maîtresse, et l'on m'avait indiqué Fanny, une grande fille, mince, brune, admirablement découplée, qui demeurait près de la Casbah. Elle était déjà, à vrai dire, la maîtresse du lieutenant de Gouvieux, mais celui-ci passait pour faire un service très insuffisant. Était-ce cette raison, le prestige triomphal de ma jeunesse, ou bien encore la pension assez rondelette que m'envoyais chaque mois le papa, je ne sais ; mais toute fatuité mises à part, je puis vous affirmer que Fanny se mit à m'adorer frénétiquement, et je ne crois pas avoir été aussi aimé d'une manière aussi folle. Ah ! mes amis,

que c'est bon d'avoir vingt ans, toutes ses dents, tous ses cheveux et toutes ses illusions, avec une moustache naissante et une barbe *de jardinier*, comme disait le marchi Chavernet, parce qu'on aurait pu se promener dans les allées !

Tous les soirs, vers cinq heures et demie, Fanny passait le Rummel et venait dîner avec nous là-haut dans la cantine dont je vous ai par-lé. Comme elle ne pouvait prendre la grande route qui aboutissait au quartier, elle grimpaït bravement le petit raidillon, sans souci de la chaleur, ni du soleil qui n'avait pas de prise sur ce beau teint ambré. Je ne saurais dire l'attendrissement que nous éprouvions à la voir ainsi venir à nous, rieuse, insouciant, éclairant les tristesses de notre existence par les exubérances de sa joie. Elle était comme la poésie de notre vie militaire, et dans les plis de sa robe de foulard elle m'apportait comme un parfum d'amour, m'empêchant de me trouver trop malheureux, trop déshérité sur cette hauteur abrupte. Quant à moi, dès que j'avais un moment de libre en dehors de mon service, je courais dans la petite chambre que j'avais louée en ville, et nous passions là des heures délirantes. Quant au lieutenant de Gouvieux, il continuait à ne se douter de rien.

Cela marchait ainsi depuis quelque temps, et je me considérais comme le plus heureux des lascars, ne demandant à Dieu ni honneurs, ni grades, et me disant chaque jour : «Ça va bien, pourvu que ça dure », lorsqu'un beau matin, après le rapport, j'appris que mon escadron partait pour *El Miliiah* le lendemain à cinq heures, et que nous étions tous consignés au Mansourah jusqu'à l'heure du départ.

Que faire ? Comment prévenir Fanny ?

Partir sans la revoir, ce n'était pas possible. Ma foi, je pris mon courage à deux mains, et profitant de ce que le colonel était venu le soir au pansage, je m'approchai et je lui dis :

— Mon colonel, mon escadron part demain matin en colonne et nous sommes consignés au quartier. Or, j'ai une chambre en ville, j'ai quelques petites dettes dans Constantine. Bref, je voudrais régler tout cela en prévision d'une absence qui peut être longue. Si c'était un *effet de votre bonté* de me permettre de sortir une heure, rien qu'une heure, mon colonel ?

Le colonel me regarda, et souriant sous sa moustache :

— C'est pas tout ça. Vous voulez aller dire adieu à Fanny?... Eh bien! allez dire adieu à Fanny, mais tâchez que de Gouvieux ne le sache pas.

Je me précipitai vers la petite chambre, et j'appris à ma maîtresse la fâcheuse nouvelle. Il y eut des larmes de désespoir, et cette suprême ntre vue fut entrecoupée de cris, de baisers et de sanglots. Il nous semblait à l'un et à l'autre, que cette séparation devait être éternelle. Jamais nous n'avions senti jusque-là combien nous nous aimions!

— Promets-moi de venir encore dîner ce soir à la cantine.

— Moi, s'écria Fanny dans un bel élan; ah! mon pauvre chéri, j'irais plutôt sur la tête. Tu peux absolument, compter sur moi.

Et, en effet, à cinq heures et demie, Fanny nous arrivait comme d'habitude, s'efforçant de sourire, mais navrée. La température était lourde, le ciel tout noir, et jamais le Mansourah n'avait paru aussi sauvage, aussi triste. Aussi, malgré les plaisanteries du marchi Chavernet qui essayait de ranimer la gaieté de jadis, le dîner fut lugubre. Tout à coup un orage éclate, un orage comme on les a dans ces pays-là, un orage diluvien, qui transforme immédiatement le raidillon en torrent. La nuit était venue, et Fanny

ne pouvait retourner par ce chemin-là sans courir le risque de se rompre cent fois le cou. Il aurait fallu pouvoir reprendre la grande route, celle qui aboutissait au quartier, mais pour cela, il fallait passer par le quartier même, ce qui n'était pas possible.

Soudain, le marchi Chavernet s'écria :

— Écoutez, mes enfants, attendez-moi un instant, j'ai une idée.

Et, en effet, au bout de dix minutes, le voilà, qui revient avec un pantalon basané, une chéchia et un grand manteau blanc de cavalerie, comme on les portait alors. Nous transformons Fanny en chasseur d'Afrique, nous relevons le collet, ce qui était bien naturel par un temps pareil, nous enfonçons la chéchia sur sa tête mutine et nous entrons sans encombre au quartier.

Là, je fais mes adieux à Fanny – n'oubliez pas que l'escadron était consigné, et comme par cet orage épouvantable ma maîtresse ne pouvait redescendre seule en ville, même par la grande route, Chavernet se dévoue, s'abouche avec son camarade, le maréchal des logis de garde, et le persuade de le laisser sortir avec un homme, promettant, d'ailleurs, d'être rentré une heure après.

Et les voilà partis tous les deux sous la bourrasque. Ils n'avaient pas fait vingt pas qu'ils se heurtent au capitaine Moissac. Il devait commander la colonne du lendemain, et venait donner quelques derniers ordres au maréchal des logis chef.

Étonné de voir deux chasseurs descendre en ville à cette heure-là, par ce temps épouvantable, le capitaine crie :

— Hé, là-bas, vous autres, où allez-vous, comme ça ?

— Mon capitaine, balbutie Chavernet... permission de la nuit... demandée à l'appel du soir...

— Bon. Et l'autre ?..

L'autre, c'était Fanny, qui ne disait rien et pour cause.

— Ah ça ! rossard, répondras-tu ? tonna Moissac.

Il rabat le collet, soulevé rudement la chéchia, et la chevelure de Fanny s'écroule, couvrant le manteau gris d'un chaperon noir.

— Tiens ! mademoiselle Fanny, ricane alors Moissac. Non seulement vous trompez ce pauvre Gouvieux mais vous vous promenez en emportant les effets régimentaires. C'est grave, très grave ; je vais faire mon rapport, ma fille, et il n'en faut pas plus pour vous faire expulser de Constantine.

— Mon capitaine, implore Chavernet.

— Silence, marchi, demi-tour, et rentrez au quartier. Quant à vous, la belle enfant, si vous voulez que je me taise, c'est bien simple, vous n'avez qu'à, venir coucher chez moi.

— Par pitié ! supplia Fanny...

— Il n'y a pas de pitié. Depuis trop longtemps, j'ai envie de vous. La soumission ou l'expulsion, sans compter une enquête qui pourra être très dangereuse pour un certain Giverny...

Ceci décida Fanny.

— Eh bien ! j'accepte, dit-elle avec rage, seulement pas chez vous, chez moi.

Que se passa-t-il pendant cette nuit, je l'ignore ; mais le lendemain, à cinq heures, le capitaine Moissac se présenta au quartier dans un état d'ébriété tel, qu'il lui fut impossible de monter à cheval, ni de prendre le commandement de la colonne. Le scandale fut immense, et l'escadron ne put partir pour El-Miliah qu'à huit heures, sous les ordres du lieutenant en premier.

Voilà pourquoi Moissac a été retraité à cinquante-huit ans comme capitaine. Fanny s'était vengée.

À L'AMÉRICAINNE



CONTE DE NOËL

JE PLAINS les joyeux viveurs qui, dans le cours de leurs pérégrinations à travers Paris qui s'amuse, n'ont pas tâté un peu de l'Américaine, n'ont pas flirté et même laissé quelques plumes dans ces jolis nids exotiques que la *colonie* a accrochés tout autour de l'Arc de Triomphe.

On a, dans ce doux pays, une manière tout à fait spéciale de comprendre l'amour, avec une foule de préliminaires, de compromissions, d'à peu près, de raffinements vicieux et exquis qui font de ce stage, d'ordinaire assez ennuyeux, précédant la victoire, une phase adorable de l'existence, une vie bizarre entre ciel et terre.

Tous les jours on croit que *ce sera* pour le soir, et tous les soirs on s'en va enchanté, ayant obtenu une fleur, un bout de doigt à baiser, un effleurement, un

sourire, un regard, et persuadé que ce sera indubitablement pour le lendemain.

J'en étais là avec mistress Fanny Parker, veuve à vingt-cinq ans de William Parker, le richissime marchand de bœuf salé. J'avais rencontré la blonde enfant cet été à Dieppe, et, avec sa tête de Keepsake, ses allures fantasques, son gazouillement d'oiseau tout plein de sonorités musicales, elle m'avait ensorcelé. Tout me plaisait en elle, jusqu'à sa mise un peu excentrique, et je revois encore sa robe au grand bal des courses, – tulle vert sur jupe de satin vert; le corsage, le bas de la jupe et les entournures encadrées d'une grosse guirlande de chrysanthèmes faisant froufrou.

Et je l'avoue à ma honte, ce roman, commencé en septembre, n'avait pas encore reçu de solution – si j'ose m'exprimer ainsi – en ce mois de décembre. Ne haussez pas les épaules devant ce piètre résultat, ô commis-voyageur en train express qui avez l'habitude de traiter l'amour à la hussarde sans doute pour se donner un air militaire comme les calicots de 1840. Je n'avais rien obtenu, c'est vrai, rien ou presque rien, mais j'avais été parfaitement heureux. Je m'étais senti délicieusement et minutieusement

vivre, et dans le petit hôtel parfumé de la rue Bassano, ces trois mois avaient été un enchantement.

Cependant, on ne peut pas ne se nourrir que de hors-d'œuvres, de pickles et de caviar ; il arrive toujours un moment où l'estomac surexcité par tous ces apéritifs peu substantiels fait entendre sa grande voix, et où la Bête reprend le dessus. J'étais amoureux jusqu'au paroxysme ; les cordes de la guitare sur laquelle j'avais joué tant de pizzicati étaient tendues à se rompre... et après avoir été longtemps Fortunio je sentais que j'allais inévitablement passer au rôle de Clavaroche.

Précisément Noël approchait. Je crus l'occasion propice pour rappeler à mistress Parker que l'usage était chez nous de se faire, à cette occasion-là, des petits cadeaux – même de ces petits cadeaux qui... suppriment l'amitié.

— Oui, je sais, me dit-elle, chez vous n'est-ce pas, on met les souliers dans la cheminée ?

— Les enfants, Fanny, les enfants seulement, pour avoir des joujoux ou des friandises, mais pour les grandes femmes, il n'est pas absolument nécessaire de mettre les souliers afin de recevoir son petit Noël.

Et je clignai de l'œil d'un air que je m'efforçai de rendre prodigieusement spirituel.

— Oh ! nous, me dit-elle, en Amérique, on remplace les souliers par des bas, et c'est dans ces bas que petits et grands espèrent trouver ce qu'ils désirent.

— Eh bien Fanny, j'ai des bas de soie noire qui me servent pour les fêtes où je mets un habit rouge. Je les accrocherai près de la cheminée.

— C'est peut-être une très bonne idée que vous avez là.

Et en me disant cela, elle me lança un regard chargé d'effluves magnétiques qui me fit immédiatement concevoir un espoir délirant. Le temps me semblait marcher avec une lenteur désespérante, et pour vous prouver à quel point de désarroi mental j'étais arrivé, voici les vers que je lui envoyai :

Un jour je vous vis, chère Américaine,
On se sonnait vite au bord de la mer ;
Je vous fis danser toute une semaine
Et je vous aimai pendant tout l'hiver.

Vous étiez si blanche et si rose et blonde,
Vos grands yeux étaient plus bleus que le ciel
Et vos petits pieds effleuraient le monde
D'un pas si léger, si spirituel.

Votre accent était tout plein d'harmonie,
Vous drapiez si bien votre long burnous,
Votre rire était si franc, et je nie
Que l'on ait jamais valsé mieux que vous...

Et moi j'ai gardé, tout au fond de l'âme,
De l'Américaine un tel souvenir
Qu'il me faudra bien – plaignez-moi, madame –
Vous aimer toujours – dusse-je en mourir.

Le soir, je la revis. Elle avait lu mon envoi et paraissait plus émue que d'habitude.

– C'est très gentil ce que vous m'avez écrit pour mon Noël; alors vraiment, mon ami, vous m'aimez bien?

– Oui, Fanny, je vous adore depuis longtemps, vous le savez, mais avez-vous donc l'intention de me désespérer?

Elle me regarda en souriant – et ce sourire faisait apparaître sur ses joues deux amours de petites fossettes, véritables nids à baisers.

– Écoutez dit-elle, accrochez vos bas près de la cheminée, et, qui sait, peut-être que cette nuit le petit Noël vous aura apporté un cadeau qui vous fera plaisir.

Pour la première fois, j'entrevis le ciel, Mistress Parker se laissait-elle enfin toucher? Allai-je trouver

en rentrant soit un petit mot m'indiquant un rendez-vous, un rendez-vous sérieux bien entendu – un rendez-vous où l'on se rend avec l'idée de... *se rendre* – ou bien encore une petite clef d'or ouvrant la porte de l'hôtel de la rue Bassano et me donnant également l'accès d'une foule d'autres bonnes choses sur lesquelles mon imagination se reposait avec complaisance.

Très fatigants ces repos-là!...

Bref, j'accrochai avant de sortir mes bas de soie à la tenture de la portière avec une espèce d'émotion superstitieuse. Que contiendraient-ils au retour? Le bonheur ou une nouvelle désillusion? Est-ce qu'on sait jamais, avec ces folles filles de la libre Amérique? Pour gagner du temps je m'en allai faire un tour aux Variétés, essayant de m'intéresser aux aventures de mademoiselle Riquette et du baron Champcourtier... mais en dépit de l'esprit de Meilhac, si mon corps était aux Variétés, mon âme était là-bas, dans mon petit rez-de-chaussée, où mes bas de soie pendaient lamentablement avec une pose lâche, près de la cheminée dans laquelle j'avais fait allumer un grand feu de bois avec la traditionnelle bûche de Noël...

Vers minuit et demi, le cœur battant à tout rompre je rentrai dans ma tour de Nesles... À la lueur vacillante du feu dont les flammes faisaient danser sur le plafond de bizarres ombres chinoises, j'aperçus mes bas, mais remplis d'un objet qui me parut volumineux. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ! Peut-être ma correspondance renvoyée, peut-être quelque plaisanterie comme on en fait pour *Christmas*; en tout cas ce n'était ni le mot ni la petite clef d'or que j'avais follement espérée dans ma fierté masculine. Pauvre présomptueux !

J'approchai... Mais à ma grande surprise, les bas de soie noire remuèrent au toucher, et ma main remontant, trouva bientôt au-dessus du bas une peau douce comme un satin que le feu nuançait de rose, et enfin, assise derrière la portière, mistress Parker elle-même, riant d'un rire – peut-être un peu forcé, un peu ému, ma belle Fanny qui n'avait rien trouvé de mieux que de fourrer ses deux merveilleuses jambes dans mes bas de soie.

... Eh bien, me dit-elle, êtes-vous content de votre petit Noël ?

UNE ÉTRANGE HISTOIRE



C'ÉTAIT à notre dernier dîner de promotion au Cercle militaire. Des trois cents Saint-Cyriens de jadis, nous étions bien cent soixante ; les uns portant beau et défendant vaillamment leur maturité contre les premières atteintes de l'âge, les autres déjà chauves, ventripotents, avec des têtes d'officier supérieur avant même la venue du quatrième galon.

Bien entendu, la conversation roula sur les disparus, les morts, avec ces « T'en souviens-tu ? » qui sont, pour ainsi dire, comme le refrain de ces banquets remplis de souvenirs passés. On reparla de Julian tué à Borny, de Brahaut, de Mezensac passant à cheval, avec un tronc qu'un boulet avait dépouillé de sa tête devant les escadrons épouvantés. Les coudes sur la table, côte à côte, un peu attendris, nous revoyions un tas de beaux gars bien campés, la moustache en croc, l'œil brillant, tels qu'ils nous étaient apparus à notre entrée dans la vie, si gais, si exubé-

rants, avec tant d'espoir au cœur et de soleil dans les yeux.

— Et Bertheville, qui a été pulvérisé à Vincennes en voulant dévisser un obus !

— Et d'Authoire, qui a été massacré au Tonkin !

Le martyrologe continuait, une litanie qui s'augmentait chaque fois d'un nouveau nom de héros. C'était comme une évocation de fantômes – les fantômes de notre jeunesse – qui apparaissaient un moment, venaient sourire mélancoliquement à leurs vieux camarades assis à table, et s'épanouissaient ensuite au milieu de la fumée des cigarettes. Nous étions d'ailleurs à ce moment psychologique où, l'action des bons vins et de la digestion aidant, on se sent arrivé à une sensibilité nerveuse exacerbée qui vous met dans un état d'esprit tout spécial.

— Et d'Iramond, fit alors le capitaine. Chavoye, vous rappelez-vous d'Iramond ?

Tout à coup, très grave, le commandant Fabert nous dit :

— Messieurs, j'étais à cette époque capitaine au 17^e chasseurs, et je puis vous affirmer que, sans être plus naïf qu'il ne convient, je ne puis songer à cette histoire sans éprouver cette angoisse qui vous

étreint devant les problèmes que notre raison se refuse à comprendre.

— Des détails ! Nous demandons des détails, s'écria-t-on à-la ronde.

— Eh bien, messieurs, c'était il y a cinq ans. Nous étions alors à Saint-Germain, la plus adorable des garnisons. Le matin, la vie militaire avec les chevauchées dans la forêt, les joyeux déjeuners au mess, les flirtations sur la terrasse ; puis, le soir, la grande existence à Paris. Lancé comme l'était le capitaine d'Iramond, avec son nom, sa grosse fortune, et aussi son élégance si cavalière et si crâne, il tenait brillamment sa partie au milieu de nos fêtes folles, toujours le dernier au souper et le premier à cheval.

Soudain, tout changea. La duchesse d'Iramond était morte subitement de la rupture d'un anévrisme.

Du moment où le capitaine n'eut plus sa mère, *maman*, comme il disait avec une tendresse filiale qui faisait un si touchant contraste dans la bouche de ce grand garçon moustachu, du jour où il ne put aller se retremper de temps à autres entre deux noces à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, il ne fut plus lui. Il cessa d'aller à Paris, et en dehors de son service, ne quitta plus le petit pavillon de la rue du Boulingrin où il restait des heures, absorbe devant le portrait de

la duchesse peint par Cabanel. Il regardait la chère morte avec ses bandeaux blonds cendré, un peu ondes à l'*Impératrice*, comme on disait alors, son doux sourire, ses yeux bleus qui avaient l'air de le suivre doucement dans tous les coins de la chambre...

En vain, j'essayai d'arracher le capitaine à cette idée fixe.

— Non, vois-tu, me disait-il, je suis du coup devenu un vieux, car tant qu'on a sa mère on peut se croire jeune. La vie jetée au vent chaque jour n'est qu'un rêve, sans ces haltes régulières qu'on peut faire sous le toit maternel, ces temps d'arrêt où l'on reprend haleine et conscience de soi. Bien à plaindre celui qui n'a pas un coin familial pour se reposer et d'où repartir plus fort et plus sûr de lui-même.

Il devenait de plus en plus taciturne et concentré. Lorsqu'un beau matin d'hiver, en passant le prendre chez lui pour aller à la manœuvre, je le trouvai particulièrement agité.

Tu vas te moquer de moi, me dit-il tout à-coup, mais il vient de m'arriver une aventure des plus extraordinaires.

— Quoi donc ?

— Eh bien, tu connais l'abbé Vincent, le premier vicaire de Saint-Germain. Figure-toi que je le vois

arriver ce matin, accompagné d'un enfant de cœur et portant le Saint-Sacrement. Bien entendu je m'étonne :

— Vous devez faire erreur, monsieur l'abbé. Sans doute, vous vous trompez d'adresse.

— Non, non ; on m'a bien dit chez le capitaine d'Iramond.

— Alors, on s'est livré à une plaisanterie fort déplacée, et si j'en connaissais l'auteur !...

— Monsieur l'officier, je vous assure que la dame qui m'a envoyé chez vous avait l'air des plus respectables et des plus dignes de foi.

— Une dame ?

— Oui, une dame que j'ai rencontrée sur la place de l'Église... Tenez, la voici !

Et tout à coup l'abbé Vincent m'a montré le portrait de maman accroché à la muraille. J'avoue que je n'ai pas pu m'empêcher de sentir une étreinte au cœur.

— Vous êtes bien sûr que c'est cette dame que vous avez rencontrée ?

— Oui, capitaine... oh ! je la reconnaîtrais entre mille. Elle a beaucoup insisté, avec un air doux et triste. Elle m'a dit : Courez vite ! Il n'est que temps ! Oui, oui, c'est bien la dame du portrait.

— C'est que, monsieur l'abbé, ce portrait... est celui de ma mère, la duchesse d'Iramond... morte il y a deux mois à peine.

Le prêtre tressaillit, un peu pâle, puis il me dit :

— Mon cher enfant, les desseins de la Providence sont impénétrables... Recevez le Saint-Viatique. C'est toujours une bonne chose d'être en paix avec son Dieu... Et puis... qui sait?... cela fera sans doute plaisir là-haut à madame la duchesse.

Alors, ma foi, je n'ai plus fait d'objections, très ému, je me suis confessé et j'ai communié.

Peut-être le brave homme a-t-il eu une hallucination, peut-être a-t-il été le jouet d'une ressemblance ? Enfin c'est fait, et maintenant, en route pour la manœuvre.

Je me souviens qu'il faisait ce matin-là, un petit froid sec comme aujourd'hui. D'Iramond montait un superbe cheval alezan qu'il avait acheté la veille à la vente de lord Darlington.

Nous partions au grand trot pour rejoindre les classes sur le terrain, et le sol durci résonnait avec un bruit métallique sous les pieds de nos chevaux.

J'essayai de plaisanter mon ami, de le distraire, mais lui, très sombre, revenait toujours à la visite de l'abbé Vincent, en me disant d'une voix étrange :

— Enfin, avoue tout de même que c'est bizarre.

Nous arrivons sur les carrés, nous rendons l'appel au lieutenant-colonel, puis nous rejoignons notre escadron.

À ce moment, une recrue dont la monture était emballée, vient nous heurter au galop de charge.

Le pauvre garçon avait complètement lâché les rênes du filet et ne pensait plus qu'à se cramponner de son mieux au pommeau de la selle.

Le choc fut terrible. Mon cheval d'armes, vieux routier habitué à pareilles surprises, ne broncha pas, mais l'alezan d'Iramond, affolé, pointa furieusement, retomba à terre en manquant des quatre pieds ; en une seconde je vis une masse s'effondrant, un cheval qui, après s'être agité désespérément se relevait d'un bond... et sur le sol, mon malheureux ami qui gisait évanoui, le crâne ouvert d'un coup de sabot.

Par une déplorable coïncidence, le docteur n'était pas là. On a ramené le blessé à Saint-Germain, dans la voiture du cantinier, et quand enfin on a pu le saigner, il était trop tard. Il est mort le soir à cinq heures, sans avoir proféré un mot, sans avoir repris connaissance ; et moi qui connaissais l'histoire de l'abbé Vincent, j'ai insisté pour qu'on mit sur le billet de faire-part : *Muni des sacrements de l'Église.*

Hein, pourtant... si l'on était superstitieux!...

Il y eut un silence ; puis tout à coup le gros Pouraille s'écria :

— Que le diable vous emporte, avec vos aventures macabres qui vous donnent le frisson ! Voulez-vous ma conclusion à moi ? L'abbé Vincent était un peu gaga... À moins que d'Iramond ne fût un peu pochard. Et voilà ! Sur ce, messieurs, passons au salon pour prendre le café, et jusqu'à la fin de la soirée, de grâce, ne causons plus que femmes, voulez-vous ? Sans cela, je ferais de mauvais rêves.

LA PORTE



EH BIEN, demanda madame de Vigogne, êtes-vous contente de votre nouvelle installation? M. de Juvenie, qui connaît l'hôtel pour l'avoir visité, m'a dit qu'il était ravissant.

— Ah oui, soupira la pauvre petite marquise de Parthenay, en se laissant tomber sur un fauteuil, il connaissait l'hôtel... il le connaissait même trop bien... et c'est ça qui a causé ma perte.

— Votre perte?

— Pas tout à-fait, rectifia rapidement la marquise en rougissant un peu, car, Dieu merci, je me suis retrouvée à temps. Ah! si je ne m'étais pas retrouvée à temps, Seigneur!... Mais c'est égal, j'ai été bien près du précipice, au point d'en avoir le frisson et le vertige.

— Racontez-moi cela bien vite, ma chère, avant que mes visiteurs arrivent.

— Eh bien, voici : l'autre soir, un peu fatiguée de tout cet emménagement – vous savez combien il est difficile de trouver du premier coup la place

exacte des objets – je m'étais installée sur ma chaise longue, très décidée à ne pas sortir ; j'avais endossé ma robe de chambre en pékiné Louis XVI et mousseline de soie rose, avec empiècement de dentelle, qui tient le milieu entre la robe de chambre et la robe de bal, et je ne songeais qu'à passer une bonne après-dîner, bien tranquille ; M. de Parthenay était au cercle – il n'est jamais là, Parthenay – et qui sait ? j'allais peut-être m'endormir dans la bonne tiédeur du feu, lorsque le timbre retentit. Qui pouvait venir me voir à cette heure-là ? La porte s'ouvre, et le domestique annonce :

« — Monsieur de Juvenie.

« Et je vois entrer notre ami en frac cravate blanche, boutonnière fleurie. Il n'y a pas à dire, il est très gentil, Juvenie, surtout le soir, et j'avouerai que sa visite inespérée me fut plutôt agréable. Est-ce que ça se lit dans les yeux, ces choses-là ? Quoi qu'il en soit, je lui tendis la main très aimable et lui, immédiatement avec son aisance de grand enfant gâté qui est chez lui partout, il s'assoit sur le petit pouf et se met à me débiter mille folies et à me prendre la main, en accompagnant ce geste plutôt familier de déclarations tendres. Je ne proteste pas trop, parce que je sais, par expérience, que rien n'excite ces mes-

sieurs comme la lutte. Il faut parfois agir en flirtation un peu, comme ces régiments qui, dissimulés dans un pli de terrain, ne tirent pas sur l'ennemi par crainte de signaler leur présence et d'amener dans leur direction une pluie de projectiles. Il y a un fait bien certain, c'est que la lutte amène la lutte. Alors, comme nous ne sommes pas les plus fortes...

— Ah! comme c'est vrai, ce que vous dites là, soupira madame de Vigogne. Il en résulte que, lus on est vertueuse, plus on a de chance de faiblir.

— Parfaitement. Je me disais : laissons-lui mes deux mains, comme si je ne m'apercevais de rien, comme si je trouvais cette étreinte la plus naturelle du monde. Ça le calmera, mon amoureux, il verra que je le traite en bon garçon, en camarade, et que je ne le prends pas au sérieux, vous comprenez.

— Et... ça vous a réussi ?

— Oh! pas du tout, je dois le reconnaître. Comme je vous l'avais dit, j'avais une robe de chambre avec des manches de dentelle très larges. Alors, voilà mon Juvenie qui me lâche les mains et glisse le long du bas de l'avant-bras; il grimpe, il grimpe, bref, ce n'était plus une étreinte amicale, C'était bel et bien du tripotage. Je crus devoir prendre mon grand air, et, me retirant, très offensée :

« — Monsieur, lui dis-je, voulez-vous donc me faire repentir de vous avoir reçu en ami après dîner ? Voulez-vous donc me compromettre ?

« — Vous compromettre, mais vis-à-vis de qui ?

« — Mais de M. de Parthenay, tout simplement.

« Et, lui montrant une porte qui donnait dans le salon, je lui dis avec aplomb :

« — Il est là, dans son cabinet de travail, occupé à corriger les épreuves de son discours au Conseil général. Cette porte seule nous sépare, S'il entend le bruit d'une lutte, il viendra, et alors quelle sera notre situation à tous les deux, je vous le demande, mon pauvre ami ; par conséquent, restez tranquille, et continuons à causer gentiment comme deux bons camarades.

« Je croyais que mon invention allait le calmer, et j'espérais que la crainte salutaire du mari était le commencement de la sagesse. Il est très fort, Parthenay, a des moustaches superbes et tire admirablement l'épée... Tout cela devait en faire un palladium très suffisant. Ah ! bien, oui ! Je n'avais pas fini, que voilà Juvenie qui, un peu surpris d'abord, se lève tout à coup, et crie à haute voix :

« — Alors, vous croyez que je suis un de ces amoureux timides qu'effraie la présence du mari ;

mais qu'il y vienne donc, M. le marquis de Parthenay, qu'il y vienne donc ! Et il verra comme il sera reçu de la belle manière !

« Et il s'avancait contre la fameuse porte au fait, je ne savais pas encore trop où elle conduisait, cette porte-là – et il répétait très fort :

« – Je ne me laisserai pas canarder sans défense, moi, ah ! mais non ! la lutte pour la vie, c'est bien, mais la lutte pour la femme, c'est mieux. Or, quand j'ai envie d'une femme, le diable lui-même entrerait dans la chambre qu'il ne m'empêcherait pas de suivre mon idée. Vous entendez, monsieur de Parthenay !

« Il était ainsi superbe de vaillance, de décision et de crânerie, car enfin, il devait croire que mon mari était dans la pièce voisine. Pourquoi ne l'aurait-il pas cru ? Et j'avoue que je fus charmée de le voir aussi décidé et aussi emballé. Avec un gaillard semblable, on pouvait être tranquille et braver les événements. On serait défendue. Bref, à mon insu, cette admiration pour le courage me rendit plus indulgente que je n'aurais dû l'être, sans cette vigoureuse apostrophe, lancée contre le chambranle, et me rappelant, tout proportion gardée, le :

« Paraissez, Navarrois, Maures et Castellans ! » que déclamait si bien Mounet-Sully, dans ses bons jours.

— Alors?... continua madame de Vigogne très intéressée.

— Alors, ma chère amie... que voulez-vous?... j'ai été un peu faible... et il est évident que si j'avais été de sang-froid... mais certainement je n'étais pas de sang-froid; et puis, une robe de chambre en pékiné Louis XVI et mousseline de soie, flexible, malléable, c'est une bien mauvaise armure défensive, et, comme je vous l'ai dit, j'ai horreur de la lutte.

— Et vous avez succombé? Avouez, petite marquise, et le beau Juvenie a été le plus heureux des hommes?

— Mais pas du tout, puisque je vous ai déjà dit que je m'étais retrouvée à temps; certainement, M, de Juvenie a été très loin, beaucoup trop loin. Notez bien que je ne pouvais pas crier; sans cela, mon histoire de la présence du marquis devenait invraisemblable, et mieux valait souffrir et se taire.

— Souffrir? Vous ne dites pas un mot de ce que vous pensez.

— Enfin, poursuivit la marquise un peu embarrassée, la question n'est pas là. Ce combat m'avait

un peu chiffonnée; j'étais en train de réparer un peu ce léger désordre, et, tout en passant mes doigts dans mes nœuds de satin un peu froissés, je ne pus m'empêcher de dire :

« — Vous risquiez gros jeu, si Parthenay était arrivée par cette porte.

« — Oh! riposta, en riant, Juvenie, j'étais bien tranquille.

« — Comment, vous étiez bien tranquille? Et pourquoi? Suspectez-vous le courage de mon mari?

« — Nullement; je sais même que Parthenay est très friand de la lame; mais, voyez-vous, je connais très bien votre hôtel. J'avais eu envie de le louer avant vous.

« — Ah!

« — Comme je suis très minutieux, je l'avais visité de fond en comble, dans ses moindres coins et recoins... et la porte que vous m'avez montrée, la porte du salon qui, soi-disant, conduit au cabinet de travail du marquis corrigeant ses épreuves, savez-vous ce que c'est?

« Je le regardais un peu ahurie.

« — Eh bien!... continua-t-il dans une explosion subite de gaieté, c'est une armoire où l'on met les vieux balais.

« Et, ouvrant la porte, il me montra en effet un simple placard de débarras. »

L'ERREUR DE JEAN



*Monsieur le marquis d'Angleneuve,
au château de la Chesnaye,
par Thourette (Oise).*

Genève, 8 septembre 1892.

Monsieur le marquis,

VOUS ALLEZ ÊTRE bien étonné de recevoir une lettre de votre vieux Jean, de votre valet de chambre dévoué que vous avez renvoyé après vingt ans de bons et loyaux services. Je ne nie pas que Monsieur n'ait eu raison, et il est probable qu'à sa place j'en eusse fait tout autant ; cependant, s'il veut bien me permettre de lui exposer les faits depuis l'origine, il verra que je n'ai pas tout à fait tort.

Donc, pour la première fois, monsieur le marquis, vous m'avez emmené avec vous à Bax-les-Bains. Au lieu de me laisser bien tranquillement au

château comme les années précédentes, vous m'avez dit :

— Jean, j'ai été très mal servi l'année dernière au Grand-Hôtel de Bax. Il n'y a pas là un domestique qui sache accommoder soigneusement les souliers jaunes. Vous seul savez étaler la graisse avec une flanelle douce et donner le reluis qui convient. Vous viendrez donc cette année avec moi.

Je me suis incliné, quoique contrarié au fond de ne pas avoir mon mois de congé annuel, mais la raison que vous me donniez était trop importante, trop flatteuse même, et je crois, sans me vanter, que personne comme moi ne sait cirer le cuir fauve. J'ai donc obéi, et j'ai suivi monsieur sans murmurer à Bax, dans cette ville de perdition, oh ! oui, de perdition !...

À vrai dire, je me suis trouvé un peu désœuvré. Quand j'avais procédé à la toilette de M. le marquis, quand j'avais non seulement accommodé ses souliers jaunes, mais préparé ses jaquettes, démonté les pantalons de l'extenseur, apporté l'eau chaude, et arraché les quelques rares cheveux blancs qui apparaissent sur les tempes de mon maître depuis le printemps dernier, ce qui me prenait en tout une heure et demie à peine ; je n'avais plus rien à faire jusqu'au

lendemain, et vous le savez, monsieur, l'oisiveté est mauvaise conseillère.

J'errais donc à travers les rues, les promenades, les allées, et malgré tout le soin que je prenais pour vous éviter, je vous rencontrais souvent dans cette petite ville à peine grande comme le potager de la Chesnaye. Pardonnez-moi cette remarque, mais vous ne m'apparaissiez plus tout à fait sous l'aspect austère avec lequel je m'étais habitué à vous vénérer dans votre intérieur. Vous étiez habillé de *suits* en flanelle et vous étiez tout blanc comme un pierrot. Vous aviez des chemises de couleur rayées et des cravates roses, ce qui, – pardonnez à votre vieux serviteur cette légère critique –, était beaucoup trop jeune pour votre âge. Vous aviez arboré sur votre tête un léger chapeau de paille à ruban bleu très folichon, et enfin vous que je n'avais connu que mari correct, fidèle à madame la marquise, vous vous promeniez sans cesse tenant par le bras, à l'anglaise, mademoiselle Marguerite Clapier.

Une-jolie fille, c'est une justice à lui rendre; grande, svelte, brune, des yeux verts de chatte amoureuse, des cils si longs qu'elle peut les retrouver au cosmétique, un sourire adorablement canaille, et des toilettes de foulard, de surah, de mousseline bro-

dée, mirobolantes évidemment, ce n'est pas le même genre que madame la marquise. Madame a certainement plus grand air, et, sous le rapport de la distinction, il n'y a pas à comparer ; mais elle est moins jeune, moins désirable, la poitrine est moins bien servie... Bref, je comprends parfaitement, oh ! mais parfaitement, que M. le marquis ait préféré mademoiselle Marguerite Clapier.

Ça n'empêche pas que ça me faisait tout de même un effet tout drôle, et peu à peu je perdais les notions du respect. Les voilà donc, me disais-je, ces maîtres qui nous prêchent la vertu, la morale, l'honnêteté ! Les voilà donc, ces exemples ! Et je comprenais la Révolution de 89 et le mot de Mirabeau, le valet de chambre du roi : « Allez dire à votre maître qu'aux qualités qu'on exige d'un domestique, bien peu de maîtres seraient dignes d'être valet ! »

Que voulez vous, monsieur un beau jour que je vous savais à la douche, je me suis décidé à entrer bravement au Casino.

— Votre carte ? m'a demandé le préposé.

Je me suis souvenu que j'avais l'air anglais et j'ai répondu gravement : lord Thourotte. Il a salué jusqu'à terre et j'ai pénétré dans la salle de jeu. Ah ! monsieur, quelle émotion ! Il y avait à une table un

individu huché sur une chaise très haute, et en face de lui un domestique moustachu marquant assez mal et qui passait son temps à répéter :

— Faites votre jeu, messieurs, avant que les cartes soient données. Les jeux sont faits ? Rien ne va plus.

L'individu donnait des cartes, et quand c'était fini, l'employé moustachu, avec sa palette ramenait devant lui les plaques, les louis, les billets de banque. Et je me disais que pour gagner tout cela, j'aurais été obligé, moi, d'accommoder les souliers jaunes de M. le marquis pendant des années et encore des années, sans même savoir si jamais je serais parvenu à économiser une somme pareille. Alors, j'ai bien regardé comment faisait le monsieur qu'on appelait le banquier. Ce n'est ni difficile ni fatigant. Il envoie une carte à droite, une carte à gauche, et en tire une pour lui. Il recommence deux fois ce petit, exercice, et le tour est joué. L'employé n'a plus qu'à ratisser et, lui, qu'à-empocher.

Aussi, quand il s'est levé, en demandant une sébile pour emporter tout son gain, lorsque l'employé a crié :

— Messieurs, la banque est aux enchères ! Qui met dix louis ?

Je me suis écrié : Moi ! Moi ! Et je me suis rué vers le fauteuil, tandis que les autres joueurs riaient, je ne sais pas pourquoi. Un monsieur m'a crié : *Banco* ! C'était sans doute une injure, mais ça lui a coûté dix louis d'amende qui sont venus grossir mon petit magot. Et alors, j'ai fait comme le banquier. Je donnais des cartes et le croupier ratissait. Parfois, il y avait un temps d'arrêt et, sans doute pour pour calmer les joueurs, l'employé leur distribuait quelques jetons, mais le ratissage reprenait bien vite et a mise grossissait à vue d'œil. C'était une véritable lutte. Les joueurs s'énervaient et l'or pleuvait sur le tapis vert : « Qui est-ce ? entendais-je demander à la ronde.

— C'est lord Thourotte, un richissime Anglais, répondait-on. J'ai chassé la grouse chez lui l'hiver dernier. » Ce qu'on est blagueur dans le grand monde ! Enfin, quoi qu'il en soit, je gagnais onze mille francs. Onze mille francs, et il y avait au moins cinq mille francs sur chaque tableau.

C'est à ce moment que vous êtes entré, monsieur le marquis, et sans voir le banquier, par-dessus les trois rangs de joueurs qui entouraient la table, vous avez crié :

— Cinq louis qui tombent sur le tableau de droite.

J'ai reconnu votre voix et peu soucieux d'entamer une lutte avec vous, j'ai répondu avec humeur :

— Non ! Non ! Rien ne va plus.

Alors vous aussi vous avez reconnu la voix de votre valet de chambre, et froissé de sa réponse — oh ! la susceptibilité ! — vous avez crié :

— Ah, rien ne va plus ! Eh bien, vous avez raison monsieur Jean rien ne va plus avec moi et je vous flanque à la porte.

Et voilà. Il y eut un brouhaha, un tumulte indescriptible. J'en profitai pour emporter mes onze mille francs sans tenir le coup, et je m'esquivai dans le parc. Jamais je n'avais possédé une pareille somme ; je croyais que j'étais devenu M. de Rothschild lui-même, et je voyais grand, rêvant d'accomplir des choses extraordinaires. C'est alors que mon malheur m'a fait rencontrer, près du bassin, mademoiselle Marguerite Clapier qui paraissait très triste.

— Vous avez eu une rude veine, milord, me dit-elle, vous êtes cause que j'ai perdu toute la galette du marquis.

Tout à coup, dans une intuition rapide, je vis dans un coup de folie la chose extraordinaire à accomplir. Il fallait me venger de vous en enlevant ma-

demoiselle Clapier. Il y a comme cela des moments dans la vie où l'on ne peut pas s'empêcher de faire des bêtises. La belle ne se fit pas prier. Elle m'a dit – pardonnez-moi monsieur le marquis, c'est elle qui parle – elle m'a dit que vous la rasiez dans les grands prix.

Alors nous avons filé le soir même ensemble à Genève... et ça été là le châtiment.

Oh cette Marguerite ! quelle femme, quelle torpille... mais aussi quel caractère ! je n'ai jamais si bien compris combien M. le marquis était bon qu'en vivant huit jours avec la créature désagréable qu'il avait tolérée comme maîtresse pendant un mois.

Ah ! monsieur, il faut que vous soyez un ange !

Et je quitterais un maître semblable, et pour une simple histoire de jeu et de femmes ? Jamais de la vie ! Aussi, M. le marquis, repentant et confus, je viens vous dire que les onze mille francs ont à peine duré une semaine, que Marguerite Clapier m'a quitté en m'exprimant son profond mépris dès qu'elle m'a vu sans le soul, et qu'aujourd'hui, complètement décavé, revenu des vanités de ce monde et même de ce demi-monde, je voudrais bien rentrer à votre service.

Souvenez-vous, monsieur, souvenez-vous ! Je vous pratique depuis vingt, ans, je connais toutes vos

petites manières, toutes vos habitudes, j'épile très convenablement, et vous l'avouez vous-même, il n'y a que moi qui sache donner à vos souliers jaunes le reluis qui convient.

Votre respectueux serviteur,

JEAN BUISSON.

LA BALANCE



LE JOUR où les camarades rangés en haie le long des marches de la Trinité virent descendre Adhémar de la Jonchère, donnant le bras à mademoiselle Yolande de Beaupertuys devenue comtesse de la Jonchère, il y eut une petite grimace de désapprobation.

En effet, la tête n'était pas jolie, jolie : une bouche trop grande, des yeux gris, un nez tourné impétueusement à la révolte, tout cela constituait un ensemble ne rappelant que de fort loin les traits purs de Vénus la blonde ; la taille même grossie, par les blancheurs du satin, dissimulée par le long voile de gaze, ne laissait rien deviner de son élégance, et la réflexion généralement exprimée parmi les bons amis fut :

— Ce pauvre Adhémar ! Épouser un pareil laidron, lui qui a eu de si jolies maîtresses. Ah ! il va bien souffrir !

Eh bien ! je suis heureux d'apprendre aux âmes sensibles qui seraient tentées de compatir aux mal-

heurs du comte, qu'il ne souffrit pas du tout. La Jonchère était un de ces joyeux viveurs auxquels une longue expérience permet à l'œil sondeur de percevoir le corps d'une femme, même sous les falbalas de la mode, absolument comme si elle était toute nue. Ne me dites pas qu'une telle faculté doit être fort agréable, car s'il y a des découvertes exquis il doit y avoir aussi des divinations atroces.

Donc, Adhémar avait parfaitement compris que, sous cette tête de clown, il y avait le corps de Diane de Poitiers. Avec cette intuition merveilleuse qui permettait à Balzac de se substituer à l'individu, semblable à ce derviche des *Mille et une Nuits*, qui prenait l'âme et le corps des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles, notre ami, bien avant l'heure du berger, avait vu les épaules nacrées, les seins gonflés et durs se dressant sur la poitrine altière, les bras de déesse terminés par des mains fuse-lées, les cuisses fermes, les jambes arquées et fières, le pied cambré et spirituel... et bien d'autres choses encore.

Vous rappelez vous cette page superbe où Balzac explique sa rencontre avec un ouvrier et sa femme : « Je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs gue-nilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs sou-

liers percés ; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme, ou mon âme passait dans la leur. »

Cette faculté est l'*imagination reconstructive*, et je vous prie de croire qu'une fois rentré dans la chambre bien close, Adhémar, après avoir fait tomber une à une toutes les pièces de l'armure, depuis le costume en peau de soie carmélite jusqu'au pantalon aérien avec trois ou quatre rangs de trous-trous superposés depuis le petit jupon de satin rose avec large volant de malines réunies par des nœuds échelonnés qui se perdent dans les dentelles jusqu'à la chemise en valenciennes bruges, Adhémar, dis-je, trouva qu'il ne s'était pas trompé et qu'il en avait pour son argent.

Et non seulement Yolande était admirablement faite, mais c'était un tempérament merveilleux, frissonnant comme une harpe éolienne au moindre zéphyr amoureux avec des vibrations graduelles et progressives qui faisaient courir le long de son beau corps comme des remous voluptueux, jusqu'à la tempête finalement déchaînée, moment où elle ne connaissait plus rien que son plaisir et se suspendait aux lèvres d'Adhémar, en poussant ces *cris inconnus* soigneusement notés par Musset dans la bouche de la Marquesa d'Amaéguï.

C'était le plus beau livre d'amour qu'on pût feuilleter, avec des surprises à chaque page, et des chapitres si intéressants, si mouvementés, si follement vécus, qu'on pouvait les relire indéfiniment, certain d'y trouver une émotion toujours partagée et un intérêt toujours nouveau. Aussi, au souvenir des quolibets des camarades, Adhémar riait dans sa barbe, et se disait avec une vive satisfaction comme Parade dans le *Procès Veauradieux* :

— Mes nuits sont bonnes.

Nous ne serions pas un conteur impartial si nous n'ajoutions pas que les journées étaient moins bonnes. Que voulez-vous ? tout le monde n'a pas l'imagination reconstruction d'un Pradier qui sur un fragment délicatement compris recomposait tout le squelette. Un jour il disait à Taine : « Suivons cette jeune fille : la malléole interne et l'assiette du pied sont bien ; l'articulation du genou encore mieux ; la rotule n'est pas proéminente. Encore une vingtaine de pas et je pourrai voir la façon dont la tête du fémur tourne dans l'os des hanches. » Et rentré dans son atelier, il ébauchait *Atalante*, cette fillette de quinze ans qui, courbée en avant, pose ses sandales avant de courir.

La plupart des gens peu initiés jugent à première vue, sur le visage, et ce jugement peu flatteur avait fini par exaspérer l'amour-propre de la Jonchère. Quand il surprenait chez ses amis quelque sourire équivoque, quelque moue de dédain, il se sentait pris d'une rage impuissante : Je ne puis pourtant pas, pensait-il, leur crier : Ah ! si vous voyiez Yolande toute nue, vous m'en diriez des nouvelles ! évidemment, je ne le puis pas, mais c'est bien dommage pour eux et bien mortifiant pour moi.

Oh ! l'influence de l'opinion publique, cette opinion qui, personnifiée par la grosse Tautin, obligeait jadis Orphée à descendre aux enfers. Oh ! la crainte du qu'en dira-t-on ! les plaisanteries devinées, les réflexions à voix basse, les lazzis qui vous plantent dans l'épiderme exacerbé mille piqûres d'épingle. Vous ne serez donc pas étonnés si, sous l'empire de ces sentiments divers, et, tout en conservant son opinion personnelle sur les charmes plastiques de sa femme, Adhémar commença par montrer beaucoup moins Yolande dans le monde, puis finit par ne plus l'exhiber du tout.

Il sortait seul sans doute, représentant le ménage dans les divers salons où il était convié, mais, au retour, il était toujours le mari aussi amoureux, aussi

en train, aussi ardemment épris, et c'est avec le même empressement joyeux qu'il se ruait vers le lit conjugal où la comtesse, un peu maussade, l'attendait, pensive, songeuse, et roulait sur l'oreiller je ne sais quels vagues projets de vengeance.

Elle fut bien vite trouvée, la vengeance. Un soir, en revenant du bal où la Jonchère avait été en garçon, il fut fort étonné de se heurter à la porte close.

En vain, il pria, conjura, pouvant dire comme jadis certain comte à certaine princesse : Ah ! Yolande, si tu savais avec quoi je frappe ! Rien n'y fit, madame resta inexorable ; à la fin cependant une voix se fit entendre :

— Cela vous ferait bien plaisir que je tire le verrou ?

— Ah ! ma petite femme chérie, peux-tu le demander ?

— Eh bien ! glissez cent francs sous la porte, sinon allez vous promener. C'est à prendre ou à laisser.

Dans l'état... d'énervement où était Adhémar, il glissa les cent francs. Je suis sûr que tout autre en eût fait autant à sa place, mais, en lui-même, il trouva que c'était acheter bien cher le plaisir de posséder sa femme légitime. Ah ! si c'eût été une autre, le prix eût été raisonnable, une véritable occasion de

printemps, mais franchement ce n'est pas la peine d'avoir comparu devant un monsieur le bedon ceint d'une sous-ventrière tricolore, pour payer comme le premier passager venu.

Le lendemain, ce fut la même cérémonie, et, comme nous l'avons dit, le comte était, sinon le jour, du moins la nuit, très épris de sa femme. Il finit par trouver que cela faisait une rude brèche à son budget, et à son tour il chercha un moyen de rentrer d'une manière quelconque dans son argent.

Précisément, il y avait un grand raout chez la marquise de Sainte-Crampe, et Yolande, qui, avec le beau billet de mille francs récolté depuis une dizaine de jours, s'était commandé une toilette ravissante, en brocatelle fond blanc avec bouquets d'argent et encadrement de chrysanthèmes roses, émit tout à coup le vif désir de faire, pour une fois, son entrée chez la marquise au bras de son légitime époux.

— Je veux bien, riposta Adhémar, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Ce sera mille francs. C'est à prendre ou à laisser.

— Mais c'est une horreur ! s'écria la comtesse ; mon droit n'est-il pas d'aller dans le monde, le soir, avec vous ?

— Exactement, ma douce amie, comme c'est le mien d'entrer la nuit dans votre chambre.

La pauvre Yolande était prise au piège. Toute pe-naude, elle alla chercher les dix billets de cent francs, qu'elle avait soigneusement mis de côté, et qui firent ainsi retour à leur propriétaire.

Et, depuis lors, cela se continue de la façon la plus loyale du monde. Quand Adhémar veut user de ses droits d'époux, il paye le droit d'entrée et quand madame veut aller dans le monde, elle paye le droit de sortie.

— À la fin de l'année, me disait l'autre soir la Jonchère, la balance est à peu près égale... mais je préfère y être un peu du mien.

GENDRE ET BEAU-PÈRE



L'AUTRE SOIR, au cercle, on causait beaux-pères et belles mères et chacun apportait son mot avec document à l'appui sur ce sujet inépuisable, mais on était généralement d'accord pour reconnaître que si l'existence était difficile, pour ne pas dire impossible, avec la belle-mère, en revanche on s'entendait mieux avec le beau-père, d'ordinaire assez bon diable, connaissant la vie et excusant, par toutes sortes de bonnes raisons, les faiblesses humaines.

Tout à-couple brave général, comte de Vermandois, prit la parole et dit :

— Vous en parlez à votre aise, vous autres, vous n'avez pas eu un beau-père comme le mien.

On se regarda avec surprise, car on ignorait absolument que le général eût été marié. Après cela sa carrière militaire avait été si accidentée...

Oui, messieurs, c'est une histoire assez extraordinaire, et, pour votre édification, je vous demande la permission de vous la raconter.

On se rapprocha, on alluma les cigares, et le général commença :

— Il faut remonter un peu loin, en 1860 ; dans ce temps-là j'avais trente-cinq ans et je commandais un bataillon de chasseurs à pied. Les massacres de Syrie venaient d'éclater ; il faut vous dire que la Syrie était occupée par deux populations rivales, les Maronites et les Druses ; la première chrétienne, la seconde musulmane ; l'une pacifique, agricole ; l'autre errante, guerrière, et même un tantinet féroce. Dans la grande cité de Damas, la population mahométane s'était précipitée sur le quartier des Chrétiens et avait fait un affreux carnage. Il n'y eut qu'un cri pour réclamer l'intervention européenne et au mois d'août l'empereur se décidait à envoyer un corps d'armée de six mille hommes commandé par le général de Beaufort-d'Hautpoul.

Vous rappelez-vous : *Partant pour la Syrie* ; cet air, qui paraît aujourd'hui aussi rococo qu'une romance de Loïsa Puget, était devenu le grand chant national :

Partant pour la Syrie,
Un jeune et beau Dunois
Allait prier Marie
De bénir ses exploits.

Ô ma reine invincible,
Lui dit-il en partant,
Fais que j'aime la plus belle
Et que je sois le plus vaillant.

Nous débarquons à Tripoli, et notre arrivée suffit pour disperser les Druses. Quant à moi, avec mon bataillon, on m'envoie cantonner à Alep, la *Palmyre moderne*. Je m'installe dans un superbe palais habité par Demetria, veuve maronite d'un mollah de 1^{re} classe et descendant en droite ligne d'Antiochus de Cyzique. La ville était superbe, les bazars magnifiques. J'avais de bons camarades, un brosseur, véritable perle, répondant au nom de Brechut, et qui m'avait suivi dans toutes mes campagnes. L'existence était donc assez douce ; néanmoins je me serais assez ennuyé sans la présence à la mosquée, de Zelina, fille de mon hôtesse Demetria. Ah ! mes amis, seize ans, une peau dorée par un rayon de soleil, des lèvres pourpres comme une grenade des yeux noirs pensifs, profonds à s'y noyer, un corps de houri. Que vous dirais-je ? En somme, un Vermandois pouvait bien, sans déchoir, s'allier à une Chrétienne descendant d'Antiochus de Cyzique. Bref, j'épousai Zelina, et le général de Beaufort-

d'Hautpoul voulut bien servir de témoin à la plus belle, et, comme il le disait, au plus vaillant.

L'occupation se prolongeait, car on craignait bien qu'après notre départ il n'y eût de terribles représailles, et, moi j'étais le plus heureux des commandants. Ma belle-mère Demetria, encore fort séduisante avec ses trente-trois ans, me rendait la vie aussi agréable que possible, et était remplie d'attentions pour mes hommes, ce qui me touchait profondément. Brechut lui-même, choyé, dorloté, n'avait jamais été à pareille fête, et ce beau gars, retroussant sa moustache blonde, me disait :

— Voyez-vous, mon commandant, Alep c'est le paradis.

Et moi je ne voyais rien, rien ! L'hiver de 1860 se passe, et voilà qu'en 1861 ma belle-mère Demetria me fait demander dans ses appartements sous prétexte qu'elle a une grave communication à me faire.

— Mon cher commandant, me dit-elle, je serais désolée que vous apprissiez par un autre que par moi la grande nouvelle. Je vais me remarier.

— Tous mes compliments. Et pourrais-je savoir ?...

— Avec Brechut.

— Avec mon ordonnance ?

— Parfaitement. C'est un homme superbe dont je suis follement éprise, et qui me rendra parfaitement heureuse.

— Mais, sacrebleu, madame, songez que vous me faites ainsi devenir le gendre de mon brosseur !

— Cela m'est tout à fait indifférent. D'ailleurs, vous n'avez qu'à le remplacer.

Quitter Brechut, qui était avec moi à Palestro, à Magenta, qui connaît toutes mes habitudes ! Mais je n'ai pas dans tout le bataillon un chasseur capable de le suppléer.

Je rentrais dans ma chambre très agité, et tâchai d'expliquer à Zesina, comtesse de Vermandois, que sa digne mère était absolument toquée, qu'une Demetria, descendante d'Antiochus, n'épousait pas un simple domestique pour devenir madame Brechut.

Zelina m'écoutait, mais sans avoir l'air de comprendre.

— De quoi t'indignes-tu, me disait-elle avec son beau sourire placide. Brechut est Français comme toi, guerrier comme toi, bien tourné comme toi, Chrétien comme toi. Il plaît à maman, comme tu m'as plu, et il l'épouse comme tu m'as épousée ; quoi de plus naturel ?

Je renonçai à expliquer à cette fille du désert la différence qu'il y avait entre un comte de Vermandois descendant des Croisades, et un Brechut ; entre un officier supérieur de l'armée française, et un simple chasseur chargé des fonctions honorables, mais modestes, d'ordonnance, et je trouvai plus simple de faire venir le séducteur.

Celui-ci se jeta à mes pieds.

— Écoutez, mon commandant, ne m'en veuillez pas ; je vous jure qu'il n'y a pas de ma faute... Moi, je ne voulais pas, retenu par le respect que je devais à la belle-mère de mon chef, gardant mes distances. Mais toutes les fois que j'allais à la fontaine, dans la grande cour carrée, je la rencontrais sur la terrasse. Elle m'offrait des cigarettes, des confitures à-la rose – une horreur ! – me faisait asseoir sur des coussins à côté d'elle. Et des yeux, et des mines, et des mains dans les cheveux, et des caresses... Bref, que voulez-vous, mon commandant, pour être un pauvre petit chasseur, on n'en est pas moins homme.

— Mais tu sais bien que nous allons partir en colonne. Par qui veux-tu que je te remplace ?

— Me remplacer ! Et le pauvre Brechut se mit à fondre en larmes. Me remplacer ! Ah, mon commandant, vous ne ferez pas cela ! Vous ne voudrez pas

vous séparer de votre pauvre Brechut qui vous est dévoué corps et âme. Tenez – plutôt que de quitter votre service... eh bien, j'aimerais mieux renoncer au mariage avec l'odalisque.

À mon tour, je fus attendri par ce sacrifice ; quant à l'accepter, il n'y avait pas moyen, car Demetria n'était pas commode et j'aurais eu l'enfer dans mon palais. Alors, je me résignai, et Brechut devint le légitime époux d'une Séleucide de la troisième période. Je suis sûr que Nicator, Seleucus, Démétrius et Tigrane se retournèrent de honte dans leur tombeau ; quant au général de Beaufort-d'Hautpoul, il jugea inutile de servir de témoin à ce second mariage.

Dès lors, commença une existence impossible, renversant toutes les idées reçues sur la hiérarchie sociale et la discipline militaire. Comme je vous l'ai dit, nous étions partis en colonne d'expédition dans une des chaînes de l'Anti-Liban, et je ne pouvais me passer des services de Brechut. Alors, le matin, il faisait mon lit de camp, astiquait mes boutons, cirait mes bottes, en un mot, remplissait tous les devoirs de ses fonctions de brosseur. Puis, à déjeuner, il reprenait sa dignité de beau-père et s'asseyait en face de moi à table, à côté de Demetria, et, de ce moment,

j'étais tenu à la déférence que doit un gendre. J'étais en même temps le supérieur et l'inférieur ; je pouvais infliger huit jours de salle de police à mon beau-père, mais lui pouvait déshériter son commandant et lancer sa malédiction à la tête de son gendre. Quelle famille ! mon Dieu ! quelle famille !

Le mois de mai tirait à sa fin, et déjà l'on songeait au rapatriement. Je ne savais trop comment tout cela allait finir, lorsque le Dieu des armées eut pitié de moi. Une espèce de peste spéciale, connue sous le nom de *bouton d'Alep*, emporta en huit jours ma belle-mère Demetria et, ma femme Zelina, si bien que je me retrouvai seul, en tête à tête avec Brechut.

Revenus en France en juin, nous avons repris nos situations respectives, et Brechut s'est bravement fait tuer en 1870 à la ferme de Ladonchamps. Il ne reste plus rien aujourd'hui de ce court roman oriental, rien que le souvenir d'une situation inextricable bien digne de tenter la plume de quelque vaudevilliste du Palais-Royal.

J'ai fini, messieurs, conclut le général de Vermandois ; mais, après ce récit absolument authentique, vous comprendrez peut-être pourquoi je suis pour l'extinction du... *beaupérisme*.

QUAND ON AIME



LE RIDEAU venait de tomber sur le premier acte de *Sigurd*, lorsque je vis entrer, dans la loge d'entre-colombes, une femme petite, brune, très belle, avec un type italien très fortement accusé.

J'étais en train de lorgner la robe de créponné blanc encadrée de chrysanthèmes roses, avec brindilles d'argent, et surtout le corsage très appétissant, outrageusement décolleté et entouré de fleurs, lorsque Précy-Bussac me dit :

— Tu la connais ? La comtesse Aqua-Sacerty.

— Et le colosse moustachu qui est dans le fond ?

— Son amant d'abord, son mari ensuite, avec un divorce comme intermède.

— Ah ! oui, je sais, on m'a raconté cela. Le roi Humbert aurait exigé que le comte, qui occupait un haut grade dans l'armée italienne, fit d'abord épouser sa maîtresse par un autre avant de l'épouser lui-même, afin de lui créer une position sociale et de lui refaire une... quasi-virginité – si j'ose m'exprimer ainsi.

— Oui, c'est ce qu'on raconte dans le monde. Eh bien, ça n'est pas cela du tout et l'histoire est bien plus « fin de siècle ». Si tu n'as rien de mieux à faire pendant l'entr'acte...

— Vas-y, mon vieux, je t'écoute avec componction, d'autant plus que ça ne m'empêche pas de lorgner.

— Eh bien, commença Précý-Bussac, le comte Aqua-Sacerty, colonel aux dragons de Turin, et attaché à la maison du roi, avait connu Rosita dans une petite garnison du nord où elle était simple servante de brasserie. D'aucuns – ah ! les bonnes langues ! – affirment qu'elle était même quelque chose de pis, et que le numéro de la brasserie avait certainement une dimension supérieure à la moyenne normale. Quoi qu'il en soit, la fille était merveilleusement jolie – tu peux encore en juger maintenant malgré un certain empatement des lignes – et le colonel, éperdument épris, l'arracha à son honteux métier et en fit sa maîtresse.

À la cour du roi Humbert, l'influence de la reine Marguerite aidant, ce n'est pas comme du temps du *Rey Galantuomo*, il faut de la tenue, un moralité au moins apparente, et Aqua-Sacerty était obligé de dissimuler sa liaison le mieux possible en cachant sa

bien-aimée dans un des quartiers éloignés de la ville. Il en résultait de grands inconvénients au point de vue du service et les allées et venues du palais à la via Stradella n'étaient pas toujours commodes.

Certes, Rosita était la perle des maîtresses, ardente, vicieuse, experte en ces caresses exquis qui ouvrent aux pauvres nous extasiés l'accès des paradis artificiels – elle avait été à bonne école – et cependant Aqua-Sacerty – la voilà bien l'ingratitude humaine! – finit par se lasser de son bonheur. Comme disait Meilhac par la bouche de Dupuis-Barbebleue : « La vertu, après tout, n'est peut-être que la satiété. »

À chaque instant, le colonel se trouvait gêné dans ses relations, ses obligations mondaines, ou ses devoirs à la cour par la crainte de laisser Rosita s'ennuyer seule à la maison. Bref, un beau jour ou il avait encore attrapé quatre jours d'arrêt pour un retard à la parade d'honneur, il se persuada à lui-même qu'il avait absolument assez de sa maîtresse, et, très riche, pouvant assurer largement son avenir, il réfléchit à la meilleure manière de s'en débarrasser.

Précisément il y avait à la cour un brave chambellan, le marquis Tramolli, qui, peu fortuné, cherchait à se marier, sans regarder de trop près à

l'origine, pourvu que la dot fût ronde. Un soir, Aqua-Sacerty l'aborda au palais et lui dit négligemment :

— Mon cher marquis, vous ne connaissiez pas par hasard parmi vos nombreuses relations, quelqu'un qui voudrait se marier. Je suis chargé de caser une orpheline qui a deux cent mille francs de dot.

— Deux cent mille francs de dot ! Est-ce qu'elle est jolie, votre orpheline ?

— Ravissante. Vingt, ans. Venez demain à l'église, je vous la montrerai à la messe.

Tramolli vint à la messe, et fut littéralement ébloui par l'apparition de Rosita agenouillée, les mains jointes, la taille cambrée sur le prie-Dieu, les yeux immenses frangés de longs cils, irradiés par je ne sais quelle extase mystique, et, un mois après, la petite Rosita devint la marquise Tramolli, apportant à son époux, dans les plis de sa robe peu virginale, les deux cent mille francs du comte.

Aqua-Sacerty fut d'abord très heureux d'avoir reconquis sa liberté, et devint le modèle des colonels de dragons ; puis, comme la solitude est mauvaise conseillère, il se mit à courir les aventures comme jadis, cherchant sinon le bonheur, du moins le plaisir, cette monnaie du bonheur.

Hélas ! il avait été trop gâté par la perversité adorable de Rosita, et pas plus parmi les femmes du monde, pas plus parmi les comédiennes que parmi les plus éhontées courtisanes, il ne put retrouver les sensations paradisiaques que lui faisait éprouver sa maîtresse. Ah ! les nuits heureuses dans la petite maison via Stradella, les longues heures passées dans les bras de l'adorée, à aspirer le parfum de sa bouche rouge comme une grenade. Où repêcher une semblable perle ? Et le pauvre colonel revivait le passé, dévoré de chagrin, de regrets et de jalousie.

Enfin, il n'y tint plus, et, le cœur battant à tout rompre, il se rendit au palais Tramolli.

Le marquis paraissait un peu éreinté, et son aspect las, ses yeux battus et meurtris, retournèrent encore davantage si possible le poignard dans le cœur du pauvre comte, en réveillant toutes les lancinantes séductions d'autrefois.

En vrai militaire, il aborda la question de front.

— Mon cher marquis, quand je vous ai marié à Rosita, je vous ai menti. Je vous ai dit que j'étais chargé de caser une orpheline avec deux cent mille francs de dot. Or, elle était ma maîtresse et la dot était fournie par moi, son amant.

Le vieux Tramolli eut un haut-le-corps :

— Monsieur le comte, une semblable trahison !...

— De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous ai pas conseillé de l'épouser. Je vous ai simplement demandé si vous connaissiez, par hasard, quelqu'un dans vos connaissances désirant se marier. C'est vous qui vous êtes choisi. Mais, au reste, si vous trouvez que vous avez été dupe en cette affaire, je viens vous faire une proposition qui sera le meilleur moyen de réparer mes torts.

— Voyons cette proposition.

— Eh bien, je vous ai déjà donné deux cent mille francs pour me débarrasser de Rosita ; je vous en offre maintenant deux cent mille autres si vous voulez me la rendre.

Tramolli se mit à réfléchir :

— Ce que vous me demandez là, mon cher colonel, est tout à fait impossible. Il ne s'agit plus aujourd'hui de la petite Rosita, mais bien de la marquise Tramolli, la femme légitime d'un chambellan du roi. Est-il admissible que la marquise me quitte pour devenir la maîtresse du comte Aqua-Sacerty ? Je serais immédiatement si ridicule qu'il me faudrait sans doute me démettre de ma charge à la cour.

— Cependant, j'y tiens absolument. Je vous disais deux cent mille francs ; je vous en offre trois

cent mille. Cela fait que vous aurez eu en somme cinq cent mille francs, sans compter six mois fort agréables – si j'en juge par votre mine.

– Oui... évidemment Rosita est un peu jeune pour moi, trois cent mille francs me seraient fort utiles... mais vraiment je ne puis vous la céder comme maîtresse... Je ne vois guère qu'un moyen d'arranger la chose.

– Lequel, dites vite, lequel !

– Eh bien, je divorcerai, moi, par incompatibilité d'humeur, et, quand la marquise sera libre, alors vous en ferez une marquise d'Aqua-Sacerty. Voyez-vous, j'ai épousé – il faut que vous épousiez aussi. Sans cela, il n'y a rien de fait.

Et voilà comment, mon cher ami, conclut Précyc-Bussac, le grand colonel moustachu que vous voyez dans le fond de la loge est devenu l'heureux époux de Rosita, après avoir été son amant – le tout, comme je vous le disais, coupé par un léger intermède.

Je jetai un dernier regard à la belle comtesse, admirant ce beau visage, ces lèvres pourpres, ce corsage insolent, le tout formant un ensemble capable d'excuser toutes les folies.

Et, comme la toile se levait, je retournai pensif à mon fauteuil pour assister aux amours de Sigurd et de Brunehild.

Ils m'ont paru bien ternes et bien bourgeois !

UNE COMBINETTE



HIER, VENDREDI, j'ai rencontré La Paillardière dans l'allée des Acacias, pas en voiture, bien entendu, mais à pied dans la contre-allée, en *sondeur*, suivant sa noble habitude.

Il allait lentement, les mains derrière le dos, la cigarette au bec, donnant un sourire et un coup de chapeau aux petites amies qui passaient triomphalement en milord ou en buggy ; cependant, je crus remarquer que le sourire était un peu las, le coup de chapeau un peu résigné, et puis où était d'Arcole, l'inséparable d'Arcole?... À mon tour, je sautai à bas de voiture et je rejoignis le promeneur.

— Eh bien, lui dis-je, toujours en chasse, ô incorrigible coureur !

— Ah ! mon ami, me dit-il avec un désespoir comique, en chasse ici ! Regarde. Toujours les mêmes ! Pour Dieu qu'on me les change, qu'on me les change, ou bien je pars pour les grandes Indes.

— Alors pourquoi viens-tu au Bois ?

— Parce que ma combinette avec d'Arcole ne marche plus, une combinette superbe, qui permettait d'aborder les tirés réservés ; maintenant que la combinette a échoué, je reviens à la chasse communale, oh ! sans enthousiasme, mais enfin, il faut bien que printemps se passe, tant mal que bien.

— Et quelle était cette fameuse combinette ?

— Oh ! mon Dieu, elle était bien simple. Sur les deux heures nous sortions ensemble, d'Arcole et moi, bras dessus, bras dessous, et nous partions en quête, soit aux Champs-Élysées, soit sur les boulevards. Bien entendu, nous laissions passer le menu fretin, les faciles, les professionnelles ; mais dès que nous apercevions une femme très jolie, mais correcte et d'aspect absolument honnête, alors nous nous séparions. L'un de nous risquait l'abordage par quelque phrase banale sur le temps, sur la température, sur le costume en mousseline des Indes ou sur le chapeau Méphisto à antennes en lophophore. Alors, de deux choses l'une : ou l'abordage prenait, et alors l'assaillant ayant réussi, son camarade n'avait plus qu'à aller se promener ; ou l'attaque échouait, la dame s'indignait, soit par une protestation véhémement, soit par un dédaigneux mutisme...

et c'est alors que le second arrivait et faisait donner la réserve.

— Quelle réserve ?

— C'était lui la réserve. Il se présentait comme un promeneur de hasard qui assiste impassible à un spectacle quelconque, puis tout à coup, comme pris d'un accès chevaleresque, il s'interposait et d'une voix tonnante :

— Monsieur, vous ne voyez donc pas que vos assiduités importunent madame !

— Monsieur, de quoi vous mêlez-vous ?

— Je me mêle de défendre la faiblesse contre la brutalité, les femmes honnêtes contre les libertins.

— Vous êtes un insolent !

— Et vous un malotru !

— C'est bon, monsieur, voici ma carte, nous nous reverrons.

Puis s'adressant à la femme spectatrice, terrifiée de cette scène que nous étions arrivés à jouer merveilleusement – je t'assure qu'on n'aurait pas fait « plus nature » au Gymnase ou à la Comédie-Française – le protecteur disait, chapeau bas, mais avec un ton d'autorité qui ne souffrait pas de réplique :

Maintenant madame, prenez mon bras et je vous jure bien que, sous ma garde, personne n'osera plus vous insulter.

Et la petite femme, très troublée, subjuguée, qui sait, peut-être attendrie par le grand cœur de ce chevalier errant que le hasard avait mis sur sa route, prenait le bras qu'on lui tendait, et partait en se confondant en remerciements et en exprimant son désespoir qu'un si galant homme dût risquer sa vie pour elle. Bien entendu, dans ces conditions la glace était bien vite brisée. L'ami continuait son rôle de troubadour romanesque, jouait le désintéressement absolu, protestait de son adoration, mais aussi de son culte respectueux pour cet être adorable, exquis, et patati, et patata, que l'on appelle la femme. L'inconnue était ravie. Ils sont si rares en cette fin de siècle, les hommes qui pincent encore cette guitare-là, et neuf fois sur dix – je pourrais dire dix fois sur dix – mais enfin faut-il faire la part de l'imprévu, ce truc, d'une simplicité biblique, réussissait d'une manière admirable, tandis que l'autre, l'assaillant, s'éloignait penaud et confus. Ah! c'était le bon temps!...

– Mais comment étaient distribués les rôles. L'un avait les brunes et l'autre les blondes?

— Ah! s'il en avait été ainsi, la raison sociale La Paillardière-Arcole subsisterait encore; malheureusement je n'aime que les brunes, un peu grandes, avec des nez busqués, et d'Arcole, le misérable, a exactement le même goût que moi.

— Diable, cela devenait compliqué.

— Aussi pour éviter toute contestation, avions-nous établi un tour de service. Les lundis, mercredis et vendredis, j'étais le chevalier et j'emmenais ma belle à la barbe de mon rival; les mardis, jeudis et samedis, j'étais le monsieur penaud et remis à ma place.

— Et le dimanche?

— Le dimanche... nous nous reposions. C'était un jour neutre, et cela marchait ainsi très bien dans le meilleur des mondes, chacun de nous étant à tour de rôle aimé et conspué, sentiment très spécial qui rappelle un peu l'effet de la douche écossaise, avec le diable représentant l'eau froide, et le bon Dieu l'eau chaude, si bien que l'on est successivement réchauffé ou glacé. Tu comprends bien qu'un pacte semblable doit être sacré, exécuté à la lettre, et si, au moment d'agir, les acteurs se mettent à se quereller pour de bon, il n'y a plus de combinaison possible, et cela devient insensé.

— Et qui n'a pas tenu sa promesse ? D'Arcole ?

— Non... c'est moi. Évidemment j'ai eu tort ; mais que veux-tu, j'étais emballé comme jamais je ne l'avais été. C'était mardi dernier, par conséquent le jour de succès pour d'Arcole ; nous avons rencontré devant les Trois-Quartiers une grande femme mince brune serpentine, le teint très pâle, des yeux faisant le tour de la tête, des sourcils très arqués tiens, un peu Caron de l'Opéra ; mais en beaucoup plus voluptueux, beaucoup plus suggestif, je ne sais quoi d'indolent dans la démarche, grâce à un certain roulement des hanches ; avec cela, divinement mise, un costume de linon de soie, de ton très tendre, à fond camaïeu, avec semis d'œillets grandeur naturelle alternant avec de délicates fleurettes au plumetis ; sur la tête, une petite capote avec un nœud alsacien formé de six plumes d'aigle noir bardées de paillettes. Bref, tout à fait *notre* type. J'aborde, comme c'était mon rôle, et immédiatement je respire une espèce d'odeur fauve de brune ambrée... Ah ! mon ami, quand je sens ce parfum-là, il n'y a plus ni pacte, ni lois, ni amitié qui tienne ; il me faut cette femme coûte que coûte ! Aussi, quand d'Arcole s'est présenté triomphalement sous prétexte que c'était mardi – je te demande un peu, dans l'état d'âme où

j'étais, ce que cela pouvait me faire que ce fût mardi ! – je l'ai carrément envoyé promener ; je n'ai pas voulu prendre sa carte, sa bête de carte, et, moitié de gré, moitié de force, j'ai poussé mon inconnue dans la voiture ; tandis que mon crétin d'Arcole, debout sur le trottoir, s'écriait :

C'est dégoûtant ! C'était mon tour, Madame, madame, ne l'écoutez pas. Il n'a pas le droit de marcher le mardi.

Bref, il en a dit tant et tant que l'inconnue, flairant quelque piège, n'a jamais voulu se laisser conduire à ma garçonnière, et profitant d'un encombrement rue Royale, a sauté en bas de la voiture et a disparu sans que j'aie pu la retenir.

J'ai fait des excuses à d'Arcole, mais maintenant il n'a plus confiance. Il prétend que cela pourrait recommencer tous les matins, bref notre combinaison est dissoute. C'est dommage, il y avait là une idée...

Il y eut un silence, puis tout à coup La Paillardière, très caressant, me prit par le bras :

– Dis donc, est-ce que par hasard tu n'aimerais pas les blondes ? C'est bien gentil, les blondes ; c'est poétique, c'est vapoureux...

– Moi, mon ami, j'en ai tout simplement l'horreur.

— Alors, toi aussi tu aimes les brunes ?

— Hélas ! oui.

— Avec des nez busqués ?

— Oh ! mon Dieu, elles auraient des nez droits...

— Bravo ! Eh bien, fit joyeusement La Paillardière, veux-tu reprendre la combinaison, sans jour de la semaine précis ? Laisse-moi les nez busqués, et je te jure de respecter les nez en trompette.

... J'ai demandé à réfléchir.

FORCE MAJEURE



Mon cher ami,

JE SAIS BIEN qu'en lisant ma lettre vous allez pousser des cris de putois en délire, mais j'aime mieux aller droit au but et vous annoncer – mon Dieu, que c'est difficile à dire! – vous annoncer... que je ne pourrai pas jouer dimanche chez la princesse le rôle du capitaine de l'*Étincelle*.

Ça y est! Vous vous frottez les yeux, vous vous indignez, vous clamez qu'on ne joue pas de tours semblables à une maîtresse de maison. Ah, parbleu, à qui le dites-vous? Et croyez-vous que moi, ça ne me faisait pas un gros plaisir de m'exhiber en capitaine d'état-major, alors que je ne suis qu'un pauvre petit lieutenant, pas breveté pour deux sous; croyez-vous que je n'étais pas très heureux de marivauder, entre la baronne d'Escarboucle qui a des yeux si fantastiquement preneurs, et la marquise Pontades, la délicieuse tante, au doux sourire assagi, à laquelle je disais avec tant de conviction :

— Allons, ma tante, venez donc sur le banc.

Je disais *su'l'banc* comme à la Comédie-Française. Ah! le bon temps de répétitions entremêlées de petits lunchs! Il y a des sandwiches, un caviar exquis, chez cette bonne princesse, et son sherry est tout à fait remarquable. J'ai passé là trois semaines délicieuses à répéter sous votre haute direction. Par parenthèse – et je ne suis pas fâché de vous le dire maintenant que c'est fini – vous n'y entendiez rien du tout, mon cher ami, vous ignoriez la tradition, mais vous aviez pour moi un avantage précieux : vous faisiez la cour à madame d'Escarboucle, ce qui me laissait toute latitude avec madame de Pontades. Quoi? Vous aviez cru que je vous avais choisi à cause de vos hautes facultés de régisseur! Ah! pauvres de nous! Je n'ai plus rien à cacher, maintenant, je vous dis la vérité et je vous la sers toute nue. Plaiguez-vous donc.

Avouez que personne n'a jamais répété avec autant de conscience que moi. En dépit de mon service à Versailles, est-ce que j'ai jamais manqué de me trouver fidèle à mon poste, à cinq heures, la brochure d'une main et le képi de l'autre? C'est que, voyez-vous, le travail de la journée, ça va toujours

très bien ; ce qui ne va pas, ce qui n'a jamais pu aller, ce qui n'ira jamais, c'est le travail du matin.

Je ne puis pas me réveiller à quatre heures. Pourquoi ? Je l'ignore. On peut me demander un tas de performances très difficiles ; mes nuits sont bonnes... et cependant le lever à ces heures crépusculaires et un problème qui m'a toujours paru beaucoup plus difficile que la quadrature du cercle. Ce que j'ai attrapé d'arrêts pour avoir rejoint un quart d'heure trop tard sur le plateau de Satory mon peloton qui marchait en ligne de colonne, sous la direction de mon marchi Graindorge, qui me remplaçait sans me remplacer, c'est incalculable.

En temps ordinaire, mon Dieu, les arrêts ne sont pas faits pour les chiens – ils ont bien assez des muselières – et l'on se console de tout, même de ne pas déjeuner au mess avec les camarades. Mais avec les engagements formels que j'avais pris au sujet de la représentation de *l'Étincelle*, cela devenait très grave.

J'ai donc essayé des moyens ingénieux et variés. Ne parlons pas de l'ordonnance qui vous touche respectueusement du bout du doigt en vous disant : – Mon lieutenant, il est quatre heures et demie... et redescend en bas seller le cheval d'armes, persuadé que son devoir de premier valet de chambre est ac-

compli, tandis que vous, vous vous rendormez de la meilleure foi du monde, et avec ce calme qui caractérise précisément les consciences qui devraient être les plus bourrelées de remords.

Mats j'avais inventé de placer mon réveil-matin dans ma cuvette, Drrrrin! avec la répercussion sonore de la porcelaine, la sonnerie n'en finissait pas :

Comme un cristal qui vibre encore
longtemps après qu'on l'a touché.

Ce moyen, efficace au début, ne me tirait même pas de ma léthargie. Il me semblait bien entendre un vague son, comme dans un rêve... mais s'il fallait se préoccuper de tous les vagues sons qu'on entend dans un rêve... Bref, il avait fallu trouver autre chose. L'armurier m'avait organisé, au-dessus de mon lit, une espèce de mouvement d'horlogerie qui me laissait tomber sur les pieds une paire de pistolets d'arçon très lourds. Savez-vous ce que j'étais arrivé à faire? Je retirais mes pieds, voilà tout, et le poids tombait sur mon couvre-pieds sans m'effleurer et sans causer le moindre bruit.

Alors, les arrêts continuaient. Quarante-huit heures par-ci, quarante-huit heures par-là. Le colonel est très indulgent pour moi, et en me voyant re-

joindre effaré sur le terrain, les yeux encore bouffis de sommeil, il me disait avec un sourire de pitié pour ma grande jeunesse :

— Toujours en retard ! Je parie que vous avez encore pris le train de minuit quarante.

Ça, c'est vrai, je prenais toujours le train de minuit quarante, qui arrive à Versailles à une heure et demie ; le temps d'être couché en mon domicile de l'avenue de Saint-Cloud, il était deux heures ; alors il est bien évident qu'à quatre heures et demie, je n'avais pas mon compte de sommeil.

Mais, me direz-vous, pourquoi preniez-vous seulement minuit quarante ? Et Sylvette Brouard ? Vous oubliez Sylvette Brouard. Elle ne veut jamais dîner avant huit heures, et c'est à grand'peine que je puis la décider à rentrer se coucher à onze heures et demie, les soirs où elle daigne. Ces soirs-là, il me reste juste une heure... ce n'est vraiment pas trop. Avouez que ce n'est pas trop avec une jolie fille qui me coûte aussi cher que Sylvette ; c'est à peine si j'en ai pour mon argent même en mettant les bouchées doubles. Les soirs où elle ne daigne pas, c'est elle qui me reconduit à la gare, mais alors il est tout naturel que je cherche à retarder le plus possible cette séparation qui m'est toujours très pénible.

Or, mercredi dernier, Sylvette a eu une idée géniale. Elle m'a dit :

— Mon pauvre chéri, tu crains toujours les arrêts pour ta représentation ?

— Évidemment. Que deviendrait la duchesse ?

— Eh bien, j'ai trouvé une combinaison. Au lieu de me quitter ce soir à minuit quarante, emmène-moi, j'ai le sommeil très léger, et je te promets bien que, moi étant là, tu te lèveras à quatre heures et demie. Je te pousserai plutôt par les deux... épaules.

Était-ce gentil ? Non, mais était-ce gentil ? J'étais transporté. D'abord, cela me faisait rester plus longtemps avec Sylvette, et puis jamais elle n'avait voulu venir à Versailles, disant qu'elle détestait découcher, que cela dérangeait ses petites habitudes de femme élégante, un tas de raisons excellentes, hélas !

Bref, très attendri, j'acceptai, et, pour la première fois, je m'embarquai à la gare Saint-Lazare avec joie.

Mon déplacement, si cruel les jours précédents, devenait ainsi une vraie partie de plaisir.

Le lendemain matin, on déjeunerait chez Brenu dans le petit jardin, et on reviendrait à Paris en charrette anglaise en passant par Ville-d'Avray, Saint-Cloud et Bagatelle.

Oh! les projets!... Oh! la destinée!... « Ananké! » comme disait Claude Frollo. La fatalité! comme disait Calchas.

Bref, mon ami, que vous dirais-je. Arrivé dans notre petit nid de l'avenue de Saint-Cloud, voilà Sylvette qui s'extasie, avec des joies d'enfant, sur mon mobilier de quatre sous en cretonne rose, mes panoplies. C'était un renouveau pour elle, comme un caprice qu'elle se serait payé avec un étudiant pauvre dans une mansarde du quartier Latin. Aussi jamais elle n'avait été si tendre, si chatte, si réellement éprise, si caressante.

Ce fut une nuit folle, entrecoupée de cris et de baisers...

Au petit jour seulement elle me permit enfin de fermer les yeux, et lorsque l'ordonnance vint annoncer qu'il était quatre heures et demie, avec une voix d'autant plus timide et hésitante qu'il constatait dans mes bras la présence d'une *particulière*, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il parla dans le désert : *vox clamavit in deserto*.

Ce jour-là, je suis arrivé seulement à huit heures à la manœuvre, en bon bourgeois, comme m'a dit le capitaine, goguenard; je n'étais en retard que de trois heures, et pendant ce temps-là on avait fait je

ne sais combien de formations en avant, à droite, à gauche, en bataille, le marchi Graindorge gaffant comme jamais il n'avait gaffé, et me remplaçant sans me remplacer.

Bref, cette fois, il y a eu de la rouspétance, si j'ose m'exprimer ainsi, et j'ai attrapé mes bons huit jours de clou. Je m'en console parce que Sylvette va faire venir une malle de Paris ; mais la duchesse, que pensera la duchesse ? Et qui pourra dire comme moi à madame de Pontades :

— Ma tante, v'nez donc su'l'banc, avec le pur accent de la Comédie-Française ?

RENTRÉE EN CLASSE



NON, je ne respecte plus les cheveux blancs ; d'ailleurs, beaucoup de vieux messieurs se teignent, sans doute parce qu'ils ne se trouvent pas dignes d'en porter ; et même, pour ceux qui ne se teignent pas il m'est impossible d'éprouver cette vénération superstitieuse que les soldats gaulois resentaient pour les sénateurs romains assis sur leurs sièges curules.

La vénération dura... jusqu'à ce qu'un soldat se fût décidé à tirer la barbe d'un sénateur. Que voulez-vous ! Moi j'avais seize ans quand cette barbe m'est restée dans la main... mais je dois avouer qu'il ne s'agissait pas d'un sénateur, mais d'un vieil ami de ma mère, M. Torvilliers, ancien notaire, qui venait souvent nous voir au château pendant les vacances, et me servait de correspondant à Paris, tandis que j'étais rue Lhomond, à l'institution Barthès.

Le crâne un peu dénudé et entouré de longs cheveux blancs qui formaient comme une auréole, le visage glabre reposant sur un col enserré dans une

cravate à deux tours, invariablement vêtu de noir, M. Torvilliers avait une vague ressemblance avec Béranger, mais un Béranger sérieux, inspirant l'estime et le respect.

Chez nous, quand on avait dit : *Môssieur* Torvilliers, il n'y avait plus qu'à s'incliner.

Ma pauvre mère, dont il gérait les affaires depuis des éternités, ne jurait que par lui ; et lorsqu'il y avait une sermonce à m'adresser, c'était toujours M. Torvilliers qui s'acquittait de ce soin dans un langage plein de noblesse et bourré de citations latines.

Précisément, cette année-là, les vacances avaient été difficiles, D'abord, j'étais arrivé au château après avoir été refusé à mon baccalauréat, et puis les premiers essais de ma puberté s'étaient manifestés à l'attaque d'une plantureuse fille de cuisine, qui m'avait accueilli à bras ouverts, et qui s'était fait renvoyer précisément pour sa mansuétude à mon endroit.

Bien entendu, après cette catastrophe, M. Torvilliers était accouru de Paris, et s'était enfermé avec moi dans une chambre pour me faire de la morale pendant deux heures d'horloge.

Il me parla de Caton qui était *cinctus* et conservait toujours son ceinturon bien bouclé sur sa tu-

nique chastement close, en opposition avec Antoine, qui était *dissolutus* et portait la toge lâche et flottante. Il paraît que tout dans ma tenue déplorable dénotait le Romain de la décadence décidé à être *dissolutus*. Je n'avais même pas respecté le foyer familial. J'avais souillé de mes débauches dignes des plus mauvais temps du Bas-Empire une pauvre fille des champs, qui aurait dû m'être sacrée, en sa qualité de *domestica*.

Maxima debetur puera reverentia

Si quid turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.

C'était bien ennuyeux tout ce que le digne homme me racontait là. Mais il fallait écouter, l'air contrit, et d'ailleurs, je dois avouer qu'il avait, en parlant, une étrange majesté, grave, le geste noble, la voix un peu attristée, il me représentait tout à fait le : *Vir bonus bene dicendi peritus*, dont mes professeurs m'avaient tant parlé.

Bref, comme les vacances tiraient à leur fin, ce fut lui qui fut chargé de me reconduire à la boîte Barthès, ce chauffoir spécial à l'usage des fils à papa. Bien entendu, tout le long du voyage, j'eus à subir un nouveau sermon, en plusieurs points, coupés ça et là par quelques stations, me permettant d'avoir cinq

minutes d'arrêt... et de répit. M. Torvilliers me rappela la dangereuse Circé qui changeait les hommes en porcs, d'Hercule qui s'était un jour trouvé en face de deux routes, l'une conduisant au vice, l'autre menant à la vertu. Or, tandis que le chemin vicieux était doux, recouvert de gazon et parsemé de roses, le chemin vertueux était hérissé de ronces, d'épines, d'obstacles de toutes sortes, sans compter quelques animaux pénibles à rencontrer.

suivit la vertu, qui lui parut plus belle

déclama mon correspondant avec une admiration profonde, et je pensais à part moi que si l'ancien notaire était un bien brave homme, Hercule avait été un simple serin. Et tandis que le train filait, je philosophais en dépit de mes seize ans, me demandant pourquoi la vertu se présentait toujours sous un aspect si revêche et si désagréable, et pourquoi, en somme, ce n'était pas le chemin vertueux qui était, lui, moelleux et embaumé. Pourquoi? Oui, pourquoi?

J'en étais là de mes réflexions, lorsque nous arrivâmes à Paris par une brumeuse soirée d'octobre. Un fiacre fut hélé et nous partîmes pour la rue Lhomond. À travers les glaces de la voiture, Paris

m'apparaissait comme une ville enchantée. Tout le long du boulevard de Strasbourg, c'était une illumination féerique : les cafés avec leur terrasse bruyante, les Menus-Plaisirs annonçant je ne sais plus quelle revue avec le nom de Dailly qui flamboyait en vedette, la Scala, l'Eldorado, avec des portraits d'étoiles en couleur criarde sur les affiches ; puis, tout le long de la route, une population fiévreuse, affairée, des petites femmes qui passaient vivement en faisant sonner leurs talons sur le bitume, et en laissant derrière elles comme un sillage de parfums et de désirs. C'était bien là la route agréable parsemée de roses. Hercule, lui, n'aurait pas hésité à se rendre comme pauvre moi dans les parages mornes de la rue Lhomond. Le fiacre gravit la rue Soufflot, passa devant le Panthéon, gâteau de Savoie symbolique destiné à glorifier les grands hommes, ce qui me valut une nouvelle tirade de mon vénérable correspondant, puis ma voiture dépassa la maison des Jésuites et s'arrêta devant l'institut Barthès. Je soulevai le lourd marteau qui rendit un son lugubre.

— Allons, adieu, mon jeune ami, cria M. Torvilliers dès que la porte fut ouverte. Songez à tout ce que je vous ai dit, et à dimanche prochain. Je vien-

drai vous chercher pour déjeuner, et ensuite, nous irons ensemble à une matinée classique chez. M. Balande, au troisième Théâtre-Français.

La voiture partit, et je me trouvai nez à nez avec le père François, le concierge, celui que nous appelons Suce-Mèche – je n'ai jamais bien su pourquoi.

– Qu'est-ce que vous venez faire aujourd'hui, me dit-il ? La rentrée n'est que demain soir. Le matin, il n'y a pas de cours, c'est la messe du Saint-Esprit.

Je ressentis à cette délirante nouvelle une commotion électrique, mais je ne bronchai pas.

– Je sais, répondis-je avec assurance, mais j'étais venu retenir ma chambre, je voudrais bien le 12, vous savez, la grande, sur la rue.

– C'est entendu, on vous réservera le 12. Bonsoir monsieur.

Et l'honnête cerbère, sans défiance, me tira le cordon, et je me trouvai dans la rue Lhomond, à neuf heures du soir, libre, libre d'aller passer ma soirée où je voudrais ! Un moment je restai comme étourdi de ce bonheur inespéré, puis tâtant mon gousset j'y trouvai accumulées mes économies des vacances, six semaines à cinq francs, cela faisait trente francs. Avec cela on pouvait se payer toutes les voluptés de Mahomet. Et je n'hésitai pas ; je mis le cap sur les

Folies-Bergère. Le cœur battant à tout rompre, je me promenai dans ces couloirs tapissés, illuminés, ruisselant de glaces et de dorures, me frôlant à des créatures maquillées exhalant un parfum de patchouli qui me grisait. L'exemple de Caton *cinctus* était bien loin, et je me sentais décidément tout à fait Bas-Empire.

Enfin, je trouvai l'âme sœur de la mienne, la maîtresse de mes rêves en la personne d'une grande fille, très brune, très grasse, avec des dents éblouissantes, des lèvres qui paraissaient saigner, et une poitrine!... C'était surtout cette poitrine qui m'attirait. Jamais je n'en avais vu une semblable! Ah! se rouler sur ces masses satinées, reposer sa tête sur ces globes immenses et y oublier Hercule, la vertu et M. Torvilliers.

Très pâle, je me décidai à lui offrir une consommation qu'elle accepta, et nous nous installâmes dans le grand hall. J'étais bien heureux; le temps passait, et tout en buvant, je glissais de temps en temps à ma compagne une de mes pièces de cent sous, ayant toujours peur que la belle ne me lâchât... Elle riait et empochait, mais que m'importait! Elle me rendrait tout cela en nature. Il ne me restait plus qu'une pièce pour payer le garçon, lorsque

l'orchestre joua la retraite et l'on commença à éteindre les lustres.

— Eh bien, bonsoir, petit chéri, me dit ma compagne, tu es bien gentil ; à une autre fois.

— Comment ! fis-je abasourdi. Vous ne m'emmenez donc pas chez vous ?

— Oh ! pas ce soir, mon bébé. Le lundi c'est le jour de mon vieux, mais viens me voir cette semaine avant trois heures. Je m'appelle Lucia et je demeure, 12, rue Saint-Georges.

La-dessus, elle me quitta et me laissa tout penaud, ayant comme une grosse envie de pleurer. Que devenir ? Je n'avais même plus de quoi coucher à l'hôtel. Impossible, après mon mensonge à Suce-Mèche, de retourner rue Lhomond. Tout à coup, je sentis dans ma poche la clef de M. Torvilliers. Autant rentrer chez lui, cela valait encore mieux que la belle étoile... J'expliquerais le coup de la messe du Saint-Esprit. Et navré, je rentrai rue de la Chaussée-d'Antin chez mon correspondant. J'entrai sans bruit, comptant me glisser à pas de loup dans ma chambre, par la salle à manger.

Or, savez-vous qui je trouvai dans la salle à manger ? *Mossieur* Torvilliers en gilet de flanelle, très peu

cinctus, buvant du champagne en compagnie de Lucia, en chemise, et assise sur ses genoux !!!...

C'est depuis ce temps-là que je n'ai plus respecté les vieux messieurs qui ressemblent à Béranger, avec des cheveux blancs en auréole et des cravates à deux tours.

PLUS FORTE QUE MINARD !



HISTOIRE D'HIER

ON CAUSAIT HIER SOIR, à la Maison d'Or, de l'étonnante affaire Minard, et l'on demandait s'il n'y aurait pas une nouvelle pièce à faire sur les Jocrisses de l'amour, lorsque Marguerite Beauperthuis, après avoir trempé voluptueusement sa langue dans son verre de sherry-brandy, dit sentencieusement :

— Moi, ce qui me stupéfie, c'est que Vineuil se soit laissé taper de trente mille francs ! Magdad m'étonne moins après cette première mise de fonds, pour allumer ; mais Vineuil, Vineuil ? une femme intelligente, cependant !...

— Au fond, tout ça c'est ma faute, répondit Marie de Saint-Mégrin avec un soupir.

— Comment, toi aussi, tu as connu Minard ?

— Cinq jours, mes enfants, mon roman a duré cinq jours ; mais cela m'a suffi pour m'édifier sur le personnage.

— Et combien cela t'a-t-il coûté ?

— Moi, cela m'a rapporté trois mille francs.

— Ah ! conte-nous ça, ma chère, conte-nous ça !

C'est très intéressant !

— Il faut vous dire que j'avais rencontré ce monsieur dans l'allée des Acacias, huché sur une espèce de phaéton à roues jaunes d'un goût déplorable, et accompagné d'un domestique en veston avec casquette de toile cirée. Seul, le cheval, un grand alezan brûlé, avait de l'allure, et était non seulement bien attelé, mais bien conduit.

J'avais regardé le cheval – une vieille habitude lorsqu'une bête me plaît – et le maître en avait profité pour me faire un œil énorme. Pas mal mis, aspect militaire ; puis son groom, qui avait l'air d'un brossier ; je me dis : ce doit être quelque officier... bref, je descends de mon coupé, et pour être moins vue en cas d'abordage, je prends, à pied, l'allée de la Reine-Marguerite. Comme je l'avais prévu, mon inconnu me rejoint, et immédiatement se présente : Georges d'Urer, possesseur de carrières de pierres à Balainvilliers (Seine-et-Oise), sans compter des puits de pétrole dans les mêmes parages. Les carrières, ça pouvait encore aller, mais les puits de pétrole en Seine-et-Oise me mettent en méfiance. En même temps, je

jette un coup d'uni vers le harnais en plaque qui était marqué P. L. ce qui ne faisait pas Georges d'Urer. Enfin, quoi qu'il en soit, le voilà qui s'emballa, se recommande d'une amie commune, Lajerak, alors à Nice ; il parlait, il parlait avec une jolie voix bien timbrée et pleine d'inflexions caressantes... Bref, je me dis :

En somme, qu'est-ce que je risque ? Et je l'autorise à venir me voir rue du Cirque.

Le lendemain il arriva à deux heures, et sous prétexte qu'il est connaisseur, passe l'inspection complète de mon appartement. Il regarde avec une satisfaction profonde mon salon tendu de tapisseries Renaissance, mon mobilier en velours de Gènes. Dans la chambre à coucher il palpe mes draperies en peluches saumon à reflets argentés, et resta rêveur devant le lit large et sévère avec son grand rideau en satin blanc entrouvert à l'italienne.

— Tenez, me dit-il, voilà le premier objet que je vous prierais de vendre.

— Mon lit ! Et pourquoi ?

— Il me serait trop pénible de penser que, là, vous avez appartenu à un autre.

Je me mets à rire. Nous retournons au salon, et là, il recommence son antienne :

— Moi, me disait-il en regardant ses ongles taillés en amande ; moi, je suis un simple, un primitif, le fils de mes œuvres. Je ne prétends pas lutter de chic avec vos mylords et vos marquis, mais c'est pour cela qu'il y aurait pour moi une joie immense, surhumaine, à être aimé d'une créature telle que vous qui m'affinerait, me compléterait ; ah ! cette femme-là, je lui donnerai ma vie ! Puis brusquement :

— Vous êtes veuve ?

— Non, je suis divorcée !

— Et vous ne pensez pas à vous remarier ?

— Oh ! non, par exemple, fis-je avec énergie. J'ai été une fois du sacrement et cela me suffit.

— Vous êtes très bien installée. Est-ce que vous avez de la fortune ?

— J'ai vingt-cinq mille livres de rente... en dettes.

Il ne parut pas désarçonné, comme je m'y attendais par cette révélation :

— Eh bien ! me dit-il avec élan, je les payerai vos dettes ; laissez-moi faire ; je ne vous demande rien, pour le moment, rien que de me permettre de vous prouver mon adoration. Donnez-moi un mois pour réussir à me faire aimer de vous.

Là-dessus, il prend rendez-vous avec moi pour le lendemain afin de visiter un hôtel, et examiner une paire de chevaux qu'il voulait m'offrir, puis il me baise respectueusement la main, et s'en va en laissant un louis à mon valet de chambre Manuel, un louis à la femme de chambre, un louis à la cuisinière, un louis au cocher et un louis au concierge. Total cinq louis dans la maison. C'était beaucoup ; c'était même trop, et j'étais d'autant plus persuadée que mon d'Urer voulait jeter de la poudre aux yeux.

Le lendemain, nous allons visiter deux hôtels magnifiques, puis nous nous rendons chez un marchand de chevaux qui paraissait au mieux avec mon Georges d'Urer. Et tandis qu'on faisait défiler au trot devant moi une paire de carrossiers de Norfolk superbe, le maquignon me disait confidentiellement à l'oreille :

— Très riche M. d'Urer. Un de mes meilleurs clients.

Je choisis les deux Norfolk, et tandis que nous revenons à la maison mon amoureux me dit :

— Savez-vous ce que je désire ? Que vous vendiez tous vos meubles, vos bijoux, en un mot tout ce qui ne vous vient pas de moi. Alors vous viendrez,

dans le petit hôtel que vous avez vu tantôt. Je vous installerais.

— Turlututu, répondis-je. Donnez-moi un acte notarié constatant l'achat en mon nom de l'hôtel, et ouvrez-moi un crédit chez mon tapissier pour m'installer à mon goût... et après nous verrons.

— Soit, me dit-il.

Il était étonnant, cet homme. Rien ne le démontrait. C'est alors que je résolus une épreuve décisive. En rentrant je donnai des ordres à Francine, ma femme de chambre, et celle-ci entra tout à-coup m'apportant un billet à payer de trois mille francs.

— C'est contrariant, m'écriai-je, à cette heure-ci, la Banque sera fermée. Cela m'obligera à y retourner demain. Vous ne pourriez pas me les avancer pour vingt-quatre heures ?

Comment donc, fit mon d'Urer, après une imperceptible hésitation, trop heureux...

Et il sortit de son portefeuille trois billets de mille, qu'il me remit...

Il y eut autour de la table un murmure d'admiration. Marie continua :

... J'avoue que je commençais à être ébranlée : je sors un instant et je dis à Manuel ; « Voici cent francs, vous allez suivre le monsieur qui sortira d'ici

et savoir par tous les moyens où il va.» Et, en effet, quelques minutes après, Georges me dit : «Je retourne à Balainvilliers pour mes affaires, mais j'ai un petit cheval de «l'Épatant» qui file..., j'en ai à peine pour une heure.»

Le soir, Manuel revient. Le monsieur s'était rendu à pied, pas du tout à Balainvilliers, mais dans une maison formant le coin de la rue Juliette-Lamber. Le lendemain matin, je me présente avec une lettre, et je dis à la concierge :

— Monsieur Georges... Je n'avais pas achevé que cette femme me répond : — Ce n'est pas ici! — Tiens, observai-je, vous dites non avant de savoir qui je demande. C'est votre locataire lui-même qui m'a prié de venir prendre des renseignements pour voir comment vous les donniez. Et je constate que vous les donnez fort maladroitement. — Ah! si madame m'avait dit qu'elle venait de la part de Georges Minard... — Parfaitement, de M. Minard. Surtout, que madame ne me fasse pas gronder.

Donc, mon d'Urer s'appelait Minard. Je file à Balainvilliers, j'apprends qu'il y vient deux fois par an et que les mines — des mines de rien du tout — appartiennent à son beau-père. J'étais fixée. Je suis rentrée. J'ai pris ma bonne plume et j'ai écrit :

« Monsieur, quand on n'a d'autre recommandation que celle d'une demi-mondaine absente, il faudrait au moins remplacer les références par la franchise. Vos carrières sont sans doute des carrières d'Amérique, car à Balainvilliers on ne connaît que M. Malatre. Vos puits de pétrole sont peut-être en Espagne, mais pas-en Seine-et-Oise. Quant au petit cheval de l'Épatant qui *file si bien*, vous l'avez remplacé par vos pattes fatiguées qui vous ont conduit rue Juliette-Lamber où vous n'êtes connu que sous le nom bourgeois de Minard. Je ne sais quel but vous poursuivez, monsieur Minard, mais je crains de comprendre, et je vous invite à ne plus vous présenter chez moi...

... Et j'ai gardé ses trois mille francs.

— Bravo ! s'écria Marguerite Maupertuis, avec admiration, tu es l'honneur de la corporation ; mais pourquoi dis-tu que c'est ta faute si Vineuil a été tapée.

— Ah ! voilà, c'est qu'à mon insu j'avais fait l'éducation de ce chevalier. Il avait changé le chiffre du harnais, mis le cocher en livrée, supprimé les mines de pétrole, avoué le Minard... d'Urer. C'était une école dont il avait profité, mais qui a coûté trente

mille francs à Vineuil, et cent trente-sept mille à Magdad.

L'ASCENSION



PAUL LA MORLAYE n'était pas content : madame La Morlaye – la belle Hélène, comme on disait à Honfleur – venait encore de lui refuser la permission d'aller à Trouville, sous prétexte qu'il y regardait les femmes et dilapidait au jeu effréné des petits chevaux la fortune du ménage.

Et il y avait en bas du port un beau bateau à vapeur qui chauffait, tout prêt à partir, et le pauvre Paul se disait qu'en vingt minutes d'un voyage ravissant il serait là-bas, sur cette plage bénie, dans ce casino dont il apercevait par les temps clairs la terrasse tout ornée d'oriflammes ; le soir, les illuminations étincelaient dans l'ombre, et parfois il lui semblait, malgré la distance, que la brise lui apportait comme des bouffées de musique, comme des refrains de quadrille...

Le supplice de tantale ! Mais Hélène avait dit non, et quand Hélène avait dit non, il n'y avait qu'à s'incliner. Et il fallait rester à Honfleur, n'ayant comme distraction – oh combien mince ! – que

l'entrée et la sortie des bateaux pêcheurs, le train-train habituel de ce petit chef-lieu de canton et parfois la venue des baigneurs qui venaient faire le traditionnel déjeuner au Havre-de-Grâce. La pauvre La Morlaye avait d'ailleurs essayé de tous les moyens, et le lieutenant des douanes Rouflard, qui ne quittait pas la maison, avait maintes fois intercédé auprès d'Hélène pour qu'elle laissât son Paul aller à Trouville aussi longtemps qu'il le désirait. Il avait même ajouté que ces absences lui causeraient, à lui personnellement, un véritable plaisir.

— Monsieur Rouflard, avait répondu madame La Morlaye, vous me plaisez beaucoup, vous êtes certainement le plus bel homme de Honfleur, où les officiers sont rares... mais j'ai donné ma foi à Paul; tant qu'il vivra, je serai une fidèle épouse, et je prendrai mes mesures pour qu'il reste un bon mari.

Le lieutenant se l'était tenu pour dit, non sans garder pourtant la secrète espérance que peut-être sonnerait un jour pour lui l'heure du douanier. Quant à La Morlaye, il rongait son frein, et ce désir contrarié d'aller à Trouville était passé pour lui à l'état d'obsession. Tandis qu'il se promenait mélancoliquement sur le port, il aperçut tout à coup une grande affiche annonçant qu'au bénéfice des vic-

times de Saint-Servais, M. Mazagran, le célèbre aéronaute, ferait dans la journée une ascension sur la grande place de Honfleur. Au cours de cette ascension, il expérimenterait le sauveteur aérien dont il était l'inventeur, un certain parachute qui permettait d'ouvrir la soupape d'un ballon et d'atterrir absolument où l'on voulait, sans aucun danger possible, La Morlaye lut et relut l'affiche, rêveur. Évidemment, il y avait là un moyen inespéré de sortir de Honfleur... Mais d'un autre côté, la mer était bien près, et la catastrophe du *Jupiter* était encore présente à tous les esprits. Là aussi, il y avait un mari qui n'avait pu rejoindre sa femme que quelques jours après... mais aussi il avait bien failli mourir.

Pendant tout le déjeuner, La Morlaye se montra distrait, préoccupé, et, tout à coup, il demanda à Hélène si l'on irait dans l'après-midi voir l'ascension de Mazagran.

— Oh ! certainement, répondit madame La Morlaye ; c'est un plaisir scientifique que je voudrais vous voir préférer à vos joies malsaines du casino. D'ailleurs, M. Rouflard m'a promis de m'offrir son bras, et il affirme que ce sera très intéressant, car le temps fraîchit et la brise est forte.

À cinq heures, tous les Honfleurois (est-ce qu'on dit Honfleurois ?) étaient rangés sur la grande place, et, au premier rang, derrière l'enclos réservé à l'aéronaute et délimité par une corde, M. et madame La Morlaye, assis sur des chaises avec le lieutenant Rouflard. Le ballon l'Himalaya se balançait majestueusement, retenu par dix matelots, tandis que M. Mazagran, en casquette d'amiral, la redingote constellée de décorations inconnues, s'agitait, réclamant à tous les échos M. Anquetil, l'adjoint, qui avait demandé à être du voyage.

Tout à coup, un gendarme fendit la foule.

— Mon capitaine, dit-il en portant militairement la main à son bicorne, M. l'adjoint vous fait dire qu'il trouve le vent trop violent et qu'il préfère ne pas s'embarquer.

Il y eut un hourvari dans la foule : Hou ! Hou ! Hou ! pour Anquetil ! l'adjoint capon ! l'adjoint qui cane !

— Ah ! fit l'aéronaute, c'est contrariant. J'avais calculé mon lest pour deux voyageurs. Quelqu'un veut-il venir avec moi ? Non ? Eh bien ! tant pis, je partirai seul.

Il enjamba lestement la nacelle, et saisit de la main gauche le petit drapeau tricolore avec lequel il

allait donner le signal du départ, mais tout à coup, il vit La Morlaye qui avait sauté brusquement à côté de lui, et disait, haletant, comme un homme qui a pris une grave résolution :

— Monsieur Mazagran, je viens avec vous.

— Paul ! s'écriait madame La Morlaye. Vous êtes fou ! Voulez-vous bien redescendre.

— Bravo, appuyait le lieutenant. Ça c'est très brave. Lâchez tout ! cria Mazagran.

Les mains lâchèrent leur corde et l'*Himalaya* s'éleva majestueusement dans les airs, aux applaudissements de la foule, tandis que Mazagran agitait son drapeau, que Rouflard saluait du képi, et que la belle Hélène s'effondrait sur une chaise, en proie à une crise de nerfs provoquée par la rébellion inexplicable de Paul.

— Je crois, monsieur, que nous allons pouvoir faire un beau voyage, dit l'aéronaute à son compagnon. Je ne serais pas étonné si nous couchions ce soir à Folkestone.

— Mon Dieu, capitaine, dit Paul un peu pâle, je ne suis pas bien exigeant. J'ai vu sur votre affiche que vous vous faisiez fort d'atterrir où vous vouliez ; de plus, Anquetil avait raison, la brise est violente, et me paraît souffler de terre, ce qui est peut-être bon

pour aller à Folkestone, mais ne laisse pas que de m'inquiéter un brin. Je ne tiens pas à avoir le sort du Jupiter; je voudrai tout simplement descendre aux Roches-Noires pour aller à Trouville.

— À Trouville! Mais alors ce n'était pas la peine d'embarquer, et l'*Himalaya* va se trouver beaucoup trop léger.

— Je vous en supplie, monsieur Mazagran. Si vous saviez!... Il faut absolument que je sois à Trouville, des intérêts très graves...

L'aéronaute regarda son compagnon qui paraissait si ému, si troublé, qu'il se laissa convaincre.

— Au fait, monsieur, dit-il, vous avez raison de me faire songer au *Jupiter*. L'ascension d'aujourd'hui, vu la température, n'est pas sans présenter, en effet, un certain danger. Je n'ai pas le droit de vous imposer un acte d'héroïsme. Je vais vous descendre.

Et comme on venait de passer au-dessus de Villerville, il ouvrit la soupape et bientôt l'*Himalaya* descendait sur la hauteur à deux cents mètres de la Maison-Persane, villa de la princesse de Sagan. Mazagran jeta l'ancre après un gros pommier, et La Morlaye se laissant glisser à terre, prit gaiement le chemin de la terre promise, tandis que le ballon

délesté remontait verticalement avec une vitesse vertigineuse et disparaissait bientôt dans la direction du nord-ouest.

Deux jours après, le lieutenant Rouflard entra chez madame La Morlaye et la trouvait les yeux baignés de larmes :

— J'ai une pénible nouvelle à vous apprendre, dit-il, mais tout vaut mieux que l'angoisse dans laquelle vous vivez. Le journal *le Pays de Caux* annonce que l'*Himalaya* a été retrouvé sans voyageur, échoué sur la côte de Douvres. La nacelle n'avait plus que quelques coquillages.

— Veuve ! Je suis veuve, s'écria Hélène en sanglotant.

— Oui, vous êtes veuve, vous êtes libre ! riposta le beau Rouflard, et vous savez, ce que vous m'avez promis ; vous savez si je vous aime ; voyons, laissez-moi vous consoler !

Et le lieutenant la prit dans ses bras, comme une enfant, berçant sa douleur, buvant ses larmes, tant et tant que ses lèvres moustachues finirent par rencontrer celles de la belle affligée.

— Au moins, rappela dans une suprême résistance madame La Morlaye, vous savez que vous m'avez promis de m'épouser.

— Oui, oui, balbutia Rouflard. Oui, vous serez madame Rouflard !...

Ah ! si l'employé du télégraphe était arrivé à ce moment ; malheureusement, il n'arriva que dix minutes après, pour remettre à Hélène, un peu rouge et très décoiffée, la dépêche suivante :

« *Himalaya* fait naufrage en mer. Sauvés par le sloop *Marie-Anne* qui nous a ramenés à Trouville. Arriverons à Honfleur à trois heures.

« PAUL. »

Et à trois heures, en effet, Paul qui, depuis deux jours, avait fait à Trouville une noce effrénée avec des hétaires de grande marque, rentrait triomphalement à Honfleur au bras du brave Mazagran, entre deux haies de population en délire et acclamant les hardis voyageurs.

Le soir, quand les deux époux se retrouvèrent face à face, à table, ils se regardèrent en dessous à la dérobée : Paul, persuadé qu'il avait joué un bon tour à Hélène, et Hélène cherchant instinctivement s'il n'y avait pas quelque chose de changé dans la tête de Paul.

LA MESSE DE MINUIT



C'ÉTAIT LE SOIR de Noël. Bertrand, alourdi par le feu, les pieds sur les chenets, venait de lire un article très documenté sur les dangers d'une nouvelle conspiration royaliste, ce qui l'avait presque endormi, lorsque tout à coup il fut réveillé en sursaut par la voix harmonieuse de madame qui lui disait :

— Il est bien entendu, n'est-ce pas, mon ami, que vous venez avec moi pour la messe de Minuit à Saint-Philippe-du-Roule ?

— Mais, Germaine, protesta Bertrand un peu ahuri, vous m'aviez parlé d'un souper, pas du tout d'une messe.

— La messe d'abord, le réveillon ensuite. Il faut savoir gagner non seulement le paradis, mais aussi... le droit de manger toutes les bonnes petites choses que je vous ai préparées pour le retour.

Et elle mit sous ses yeux le menu, comme on promet aux enfants une friandise pour leur faire avaler une pilule :

CONSOMMÉ PRINTANIER ROYAL
PETITES BARQUETTES FAVORITES
PERDREAUX À LA LUCULLUS
PÂTÉ DE FOIE GRAS DE STRASBOURG
CÉLERI À LA MORNAY
GLACE CAVALLERIA

— Oui, oui, c'est très bien, fit Bertrand un peu réveillé... Le céleri Mornay surtout. Voilà un plat délicieux, mais c'est égal, quitter son coin du feu où l'on est si bien, pour s'en aller par la nuit, par le froid, dans une grande église très sombre, et tout cela parce que mille huit cent quatre-vingt-douze ans auparavant...

— Mon ami, ne blasphémez pas, ou je me fâche. D'abord nous irons en voiture, ensuite l'église ne sera pas toute sombre, Enfin, c'est prendre un à laisser. Pas de messe, pas de réveillon... sans compter une foule d'autres bonnes chatteringes sur lesquelles je trouve inutile d'insister.

— Allons, c'est entendu, soupira monsieur, j'irai à la messe de Minuit puisque vous le désirez.

Bien enveloppé dans ses fourrures, le ménage monta dans le coupé, où la boule d'eau chaude avait répandu une température tiède, et l'on arriva devant Saint-Philippe, en prenant la queue derrière les voi-

tures comme pour une réception de gala. D'abord Bertrand eut une agréable surprise. Germaine avait dit vrai. Ce n'était pas sombre du tout. L'église tout entière était brillamment illuminée. De grands lampadaires descendaient du cintre entre chaque colonne, et, là-bas, sur l'autel, des centaines de bougies piquaient comme des étoiles d'or sur les massifs de lilas et de roses. Partout, des hommes en cravate blanche, des femmes en rotonde, mantes Valois, jaquettes Empire recouvrant des toilettes de soirée, avec les bras nus émergeant hors des fourrures. C'était élégant, et cela sentait bon. Au milieu des fidèles circulaient les deux Suisses, merveilleux, éblouissants, avec l'habit écarlate à la française et le chapeau fourré à plume blanche.

Deux places restaient près du banc-d'œuvre. M. et madame s'y glissèrent, madame constatant avec ravissement que monsieur était tout à fait rasséréné. Elle s'agenouilla, cacha sa tête dans ses mains réunies de manière à former un petit retiro propice à la méditation, tandis que Bertrand, debout, retroussait instinctivement sa moustache, comme il faisait toujours dès qu'il se trouvait dans une réunion *select*.

Et tandis que Germaine remerciait le Seigneur d'avoir converti son mari à des idées pieuses, celui-

ci avait fixé son lorgnon dans l'œil droit, et regardait cette jolie chambrée de première, cherchant, ainsi qu'il le faisait toujours, *son petit intérêt*. Partout, dans une soirée, dans une pièce, dans un ballet, il fallait que Bertrand trouvât ainsi où accrocher sa vue distraite. Il cherchait, il cherchait, jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'objet digne de son choix ; ce, après quoi, il détaillait, philosophait, s'efforçant de deviner la position sociale ou les secrètes pensées de l'inconnue, se créant ainsi, pour lui-même, une occupation personnelle.

Cette fois, il n'eut pas besoin de longues explorations. Il découvrit, sur le même rang que lui, une ravissante petite blonde en jaquette de velours améthyste brodée de jais et de cabochons assortis au velours couvrant une robe en drap suède brodée en bas d'une bande de martre. Sur le petit toupet de clown tout frisotté se dressait la capote de velours améthyste garnie de brindilles de roseau. Enfin, il y avait, suspendu au col, un amour de manchon en velours changeant, noir et mauve, qui semblait froncé sur les bords par du ruban mauve avec un bouquet de violettes lourdes de givre retombant sur le devant ; le tout formant un ensemble délicieux.

D’ailleurs, la physionomie la plus mobile sur laquelle les pensées fugitives pouvaient se lire comme dans un livre grand ouvert. À certain moment, les sourcils se fronçaient, les narines palpitaient, les paupières se soulevaient comme pour montrer la profondeur des yeux, de grands lacs où, en regardant attentivement, on aurait vu des noyés morts dans une suppliante attitude.

Comme les apparitions des anciennes rêveries, il ne fallait pas essayer de la toucher ou de l’êtreindre, sous peine de la voir s’évaporer ou se briser semblable à ces bulles de savon irisées que les enfants lancent dans les airs.

Cependant les prêtres, en belle chasuble d’or, sur laquelle étincelait au centre l’agneau pascal, s’étaient massés sur les marches, et derrière le maître-autel s’élevait une voix grave, puissante, métallique, de baryton, chantant le *Noël* d’Adam :

Minuit, chrétiens, c’est l’heure solennelle
Où l’Homme-Dieu descendit parmi nous
Pour effacer la tache originelle
Et de son père apaiser le courroux...

Et la blondinette, extasiée, s’était plongée dans une méditation d’une douceur infinie. *Mon Dieu, je*

vous adore, disait-elle, parce que vous êtes un petit enfant très simple, très bon, qui m'apparaissez souriant avec des candeurs ingénues dans votre étable de Bethléem, entre saint Joseph, qui a une belle barbe en éventail comme monseigneur Bauer, et la vierge Marie, qui a une robe en ondine vieux-bleu formant voile sur la tête, et dans le dos un grand pli Watteau majestueux et noble. Et les mages que j'allais oublier, les mages qui devaient rappeler vaguement le Sâr Peladan avec leur teint mat et leur chevelure crespelée sous la couronne d'or. Ils ont apporté de la myrrhe odorante et de l'encens qui embaume. Mon Dieu, que vous êtes gentil dans ce cadre qui sent si bon! Et tout cela pour effacer nos péchés. Oh! oui, je vous adore! je vous adore! je vous adore!...

Voilà ce que lisait clairement Bertrand, très intéressé. Et les fumées de l'encens s'élevaient sous les hautes voûtes, et le chœur, où les voix claires d'enfants, semblables à des voix de femmes, se mariaient aux basses grondantes des chantres, criait :

Noël! Noël!

Voici ton rédempteur.

Une sensation aussi intense ne pouvait durer ; aussi, peu à peu, l'extase diminua et la physionomie de la petite blonde, revenue à un état plus calme, exprima nettement : *Mon Dieu, je vous aime*, certainement je vous aime. Pourquoi ne vous aimerais-je pas ? Tout me dit qu'il faut vous aimer. Évidemment, vous n'êtes encore qu'une espérance, presque une abstraction, mais vous avez la grâce de la première enfance. Certainement, je vous aime...

Cependant, la cérémonie continuait, un peu longue, avec ses psaumes et ses alléluias dans un latin que la femme ne comprenait plus, et ses traits commencèrent à s'assombrir :

— *Mon Dieu, je m'ennuie*. C'est triste à dire, mais que voulez-vous, je commence à avoir faim. Et puis, je vous demande un peu, qu'est-ce que ça veut dire : *Quæ cœli pandis ostium ? Da robur, fer auxilium ?* Pour moi c'est de l'algèbre... et dès que je ne comprends plus... De plus, je commence certainement à avoir faim. Il n'en finit pas, ce pauvre curé à la voix chevrotante...

Tout à coup, les yeux s'éclairèrent à nouveau, les lèvres s'entr'ouvrirent par un sourire et toute la physionomie prit une expression calme et décidée, et Bertrand lut :

— *Mon Dieu, je m'en vais.* Je n'en puis plus, et cette messe de Minuit m'excède. Pardonnez-moi, mon Dieu. Le souper m'attend.

Et la blondinette se leva, tapota la jupe améthyste pour en effacer les faux plis, et se dirigea vers la porte avec des talons qui faisaient toc-toc sur les dalles sonores.

— Eh bien! dit Germaine en descendant les marches de Saint-Philippe-du-Roule, ça n'a pas été trop dur? Vous ne regrettez pas trop de m'avoir accompagnée à cette messe de Minuit?

— Oh! non, répondit étourdiment Bertrand, cette petite femme était si jolie!

AMOUR ET CHARITÉ



Date panem ! Date panem !

Facilete caritatem.

(Les Brigands, acte II).

LA PETITE MARQUISE de Kergazon, vous savez celle que nous avons applaudie l'autre soir aux Variétés, avait enfin consenti à accepter le rendez-vous donné par le vicomte de Boisgommeux. Pourquoi cette brusque chute après une résistance si longue... et si honorable ? Est-ce qu'on sait jamais ? Peut-être pendant le dîner qui avait suivi sa rentrée au bercail, le vicomte avait-il trouvé des arguments sous la table particulièrement persuasifs, peut-être, et ceci me paraît plus vraisemblable, le vieux marquis s'était-il montré encore plus ennuyeux que d'habitude avec son École des chartes, son xv^e siècle et ses troubadours à pied et à cheval ? Quoi qu'il en soit, la petite marquise s'en allait rue Montalivet pour retrouver Boisgommeux dans sa garçonnière.

Elle allait à pied, sans doute pour faire plaisir à Desgenais qui trouve qu'il faut laisser le vice en voi-

ture, à condition toutefois qu'il cède la place à la vertu pedestre, mais aussi, elle tenait à ne pas indiquer le but de sa visite à Joseph le cocher. Quant à prendre un fiacre, c'était trop dangereux. Précisément parce qu'elle était une héroïne du répertoire des Variétés, elle connaissait trop le *Fiacre 417*.

Et il y avait du mérite à s'en aller ainsi à petits pas, le nez au vent, le visage à peu près protégé par une voilette à pois sur laquelle la respiration formait une buée qui se cristallisait en givre à hauteur de la bouche. Il faisait trois degrés au-dessous de zéro, une température épouvantable, ma chère, pour une pauvre petite Parisienne qui n'est pas encore acclimatée aux climats des Lapons et des Groënlais. Elle marchait tout emmitouflée dans sa pelisse garnie de vison du Canada sous laquelle apparaissait la jupe angora scabieuse avec garniture de zibeline. Sur la tête une capote drapée en velours garni de plumes ; et si nous avions pu pousser plus loin nos investigations, nous aurions découvert un pantalon en tissu aérien avec larges volants de matines remontant de chaque côté et diminuant à la taille, ouverts des deux côtés et resserrés par des nœuds échelonnés se perdant dans les dentelles. Pas de bouton ; un ruban dans une coulisse à la taille. Comme

chemise, la forme empire modifiée, c'est-à-dire que le croisé formé d'entre-deux de valenciennne et de toile de soie rosée descendait un peu plus bas que la gorge. Les entre-deux du gorgerin répétés dans le bas de la chemise en toile de soie rosée terminée par un volant.

Évidemment le vicomte de Boisgommeux avait bien promis que la visite serait en tout bien tout honneur. Il avait juré de se conduire « en homme du monde » mais si par hasard il n'allait pas tenir ses promesses, s'il était moins homme du monde qu'il ne l'avait affirmé, il serait déplorable de ne pas avoir des dessous pouvant défier, par leur élégance et leur caractère même, les plus audacieuses privautés.

Elle était donc à peu près rassurée à cet égard ; mais c'est égal, il faisait bien froid. Aussi la petite marquise était-elle, au fond, d'assez méchante humeur.

— C'est absurde, ce que je fais pensait-elle en monologuant derrière la voilette givrée, c'est absurde ! Je vais m'enrhumer, bien sûr, j'aurai le nez rouge, je serai laide au raout de la princesse. Et pourquoi, pourquoi est-ce que je fais tous ces sacrifices ? Je vous le demande. Pour faire plaisir à Boisgommeux, qui m'a donné les preuves du plus froid

égoïsme. Évidemment, il est joli garçon ; sa moustache hérissée en chat montre des dents superbes ; et de belles dents... c'est toujours bon signe. Il est carré d'épaules, taillé en force, et dans son œil, quand il vous parle, passent de certaines lueurs fauves qui me font frissonner. Tout ça, c'est vrai, absolument vrai. Mais comme il m'a mal reçue lorsque je suis venue lui apporter ma vie tout entière ! Il ne voulait de mon existence que de cinq à sept, un certain nombre de fois par semaine. C'est ça l'amour ! C'est ça l'amour des hommes du monde ! Sommes-nous assez bêtes !

La petite marquise était arrivée place Beauvau : en tournant le coin de la rue de Saussaies, elle se heurta à un vieux mendiant à barbe blanche et à tête d'apôtre. Enroulé dans une espèce de vieille couverture toute rapiécée, il tendait la main, en psalmodiant d'une voix grave :

— Ayez pitié ! Faites le bien, madame. En ce commencement d'année, cela vous portera bonheur.

Nous l'avons dit, madame de Kergazon était de mauvaise humeur ; de plus la pelisse en vison du Canada n'avait pas de poche, et pour chercher la petite bourse perdue dans les profondeurs très lointaines de sa robe, c'eût été tout un travail obligeant à s'arrêter, à entr'ouvrir la fourrure, à avoir froid. Non,

mais ils sont vraiment étonnants ces mendiants ; pourquoi ne s'adressent-ils pas au bureau de bienfaisance ?

Elle passa donc sa route, sans se retourner, et très grognon vint sonner, non sans un gros batttement de cœur, au rez-de-chaussée du vicomte de Boisgommeux. La chambre était tiède ; un bon feu clair flambait dans la cheminée ; il y avait sur une table un petit lunch préparé, une dînette exquise avec du thé, des sandwiches au caviar et du vin d'Espagne. Dans une potiche, de grosses touffes de roses et de lilas mouraient lentement, en exhalant leur âme dans l'atmosphère embaumée, et là-bas, là-bas, dans la pénombre, on apercevait un grand diable de lit où deux oreillers garnis de dentelle avaient l'air de se raconter les choses les plus tendres du monde.

Quant à Boisgommeux, il n'avait pas commis la faute d'arborer le veston négligé d'appartement. Il était très correct, en jaquette boutonnée, absolument comme pour une visite du matin. D'ailleurs, vraiment très joli garçon.

— Comme c'est gentil d'être venue, dit-il, par ce vilain froid !

— Oh ! oui, reprit la petite marquise, c'est une folie absurde... mais vous savez ce que vous m'avez promis : en tout bien tout honneur, en camarade.

— C'est entendu, dit le vicomte, en lui enlevant sa rotonde, et en dégantant les deux mains, bouton par bouton, avec des précautions infinies. Avant tout, il faut vous réchauffer. Vous êtes toute transie.

Et madame de Kergazon s'assit sur un pouf, tendant devant le feu deux amours de petits pieds, chaussés de ces bottines qui font toc toc, comme l'a si bien remarqué Meilhac. Immédiatement elle se sentit, sous l'action de cette douce chaleur, envahie par un bien-être indéfinissable, et son cœur se fonda ; elle ne voyait plus les choses au même point de vue que dans la rue. Évidemment Boisgommeux n'avait pas accepté toute sa vie, mais, en somme, c'était peut-être une preuve de délicatesse ? Il n'avait pas voulu lui faire perdre sa situation mondaine, et prendre une aussi grosse responsabilité. Avait-il eu tort ? Comme il le disait si drôlement :

— J'en appelle à tous les hommes qui ont l'habitude de ces sortes de choses.

Très rassérénée, elle consentit à grignoter les gâteaux, et à boire deux ou trois verres de marsala... ou de sherry, elle ne savait plus au juste, parce que

Boisgommeux, assis tout près d'elle, buvait dans son verre, et lui débitait toutes sortes de folies qui la troublaient fort. Je crois même, Dieu me pardonne, qu'il demandait, l'infâme, à être relevé de son serment !

— Non, non, disait faiblement la marquise, vous avez dit en camarade... Si vous me donnez un baiser de plus, je m'en vais, je vous jure que je m'en vais. En tout cas, pas sur la bouche, sur la joue. Ah ! vous trichez ! C'est mal, ah, comme c'est mal !...

Je ne sais pas si c'était si mal que ça, mais la marquise fut emportée défaillante vers la grande chambre du fond, et il me serait absolument impossible de vous dire ce qui se passa par la suite, car la portière en vieille tapisserie, très épaisse, retomba discrètement, étouffant les sanglots et absorbant l'agonie.

Deux heures après, madame de Kergazon, légère comme un oiseau, reprenait, radieuse, le chemin de son hôtel. Il ne faisait plus froid du tout, la vie étant exquise, et Dieu était bon. Elle retrouva sur sa route le patriarche à barbe blanche, qui à nouveau lui tendit la main en disant de sa voix de basse chantante :

— Faites le bien pendant que vous êtes jeune.

— Mon ami, dit-elle en éclatant de rire, j'ai suivi votre conseil, il était excellent, et voilà pour votre peine.

Et elle vida sa bourse, quatre petites pièces d'or, dans la main du vieux mendiant émerveillé, prouvant une fois de plus que le plaisir rend l'âme bonne, et que l'amour est encore le meilleur auxiliaire de la charité.

LES DEUX CHAPEAUX



NOUS AVIONS été prendre le thé au cercle, en sortant de la représentation du Vaudeville, et l'un de nous rappelait la jolie histoire des deux chapeaux, si finement racontée par Lagrange au deuxième acte.

— Oui, nous dit tout à coup le comte Taradil, on ne se doute pas de l'influence du chapeau dans les aventures d'amour et dans les drames de l'adultère. C'est le véritable *Deus ex machina* qui domine tout, qui révèle tout ou qui parfois arrange tout, et je ne puis songer sans admiration à la conférence que notre collègue Vibert nous a faite jadis ici-même. Vous rappelez-vous ses aphorismes :

Le chapeau, c'est l'homme ; l'homme est tout entier contenu dans son chapeau ; montre-moi ton chapeau et je te dirai qui tu es ; on ne comprend pas plus un homme sans un chapeau qu'un chapeau sans un homme ; en effet, quand vous voyez courir un individu nu-tête dans la rue, vous dites tout de suite c'est un fou ou un voleur ; si au contraire vous trouvez un

chapeau seul, soit au bord d'une rivière, soit dans un boudoir, vous pensez immédiatement à un suicide ou à... une bonne fortune.

Or, laissez-moi vous conter une histoire de la semaine dernière où les chapeaux ont encore joué le rôle prépondérant. Vous connaissez Jacques, Bertrand et Diane, pour ne désigner que par les noms de baptême ces associés qui se contentent de la félicité à trois, sans avoir encore cherché le bonheur à quatre prôné par M. Gandillot. Jacques est le mari de Diane et l'ami de Bertrand ; Bertrand est l'ami de Jacques et l'ami de Diane, et cela marche ainsi très bien depuis un certain nombre d'années, si bien que pour beaucoup de gens du monde cette liaison est devenue presque respectable. On les invite ensemble à dîner, ou dans les soirées du château, Jacques est plus érudit, mais Bertrand est plus gai ; bref ils se complètent parfaitement et forment un trio des plus agréables.

Je me souviens encore du sourire narquois de la baronne de Leho un jour que Jacques lui disait très sérieusement :

— Nous devons revenir de la campagne pour votre soirée, chère madame, les malles étaient faites, et nous nous étions embarqués avec Bertrand pour la

gare, Bertrand qui était en visite chez nous depuis un mois. Or, je ne sais pas quel diable de chemin a pris le cocher, mais nous sommes arrivés en retard pour le train. Alors Bertrand nous a donné un conseil : Du moment que nous avons manqué la soirée de la baronne, autant rester à la campagne quelques jours de plus. – Et nous sommes restés quelques jours de plus.

Comme il arrive souvent en pareil cas, les deux amis inséparables avaient fini par prendre l'un avec l'autre une certaine ressemblance et par adopter les mêmes fournisseurs. Ils avaient le même tailleur, le même chemisier, le même bottier, et se faisaient couper les cheveux et tailler la barbe chez le même coiffeur.

Non seulement ils arboraient à leur insu des cravates de nuances similaires, chacun subissant l'influence de l'autre, et guidés, d'ailleurs, tous les deux, par le goût de Diane, mais encore ils avaient le même chapelier Staff pour couvrir leur chef de chapeaux cambrés absolument semblables. Or, vous savez quelle influence le chapeau a sur la physionomie, si bien que nous avons souvent remarqué sur le siège des buggys comme un air de famille entre le maître

et le domestique – tout simplement parce qu'ils sont coiffés chez le même fournisseur.

Ceci expliquerait, du reste, la théorie de Gandillot, car si l'amant devient un deuxième mari, il est absolument nécessaire de le compléter par un troisième, apportant la note nouvelle, le piment, l'inconnu, le divin frisson pour lequel on fait des folies de son corps.

Mais Diane n'en était pas encore arrivée à ce degré de « parisianisme » et se contentait parfaitement d'atteler à deux, ce qui n'excluait pas d'ailleurs l'élégance, car elle pouvait mettre Jacques dans les brancards et Bertrand... en tandem.

Malheureusement nous savons très bien – ainsi que nous l'a dit le poète Malherbe, que « les plus belles choses ont le pire destin » et, un jour, certaine lettre anonyme faillit gâter ce bonheur parfait. Jacques, en sa qualité de lettré et d'érudit faisait partie du banquet des Spartiates qui avait lieu une fois par mois au café Riche, sous la présidence d'Arsène Houssaye, et Bertrand profitait de ce jour-là pour dîner de son côté chez une vieille tante dont il soignait l'héritage.

Or, la lettre affirmait que la vieille tante n'était qu'un mythe, et que ce jour-là Bertrand et Diane

profitaient de l'absence du mari pour dîner en tête à tête au père Lathuile. Mon Dieu, Bertrand aurait tenu compagnie à Diane et partagé avec elle à l'hôtel le menu familial, Jacques l'eût trouvé tout simple, mais le père Lathuile ! les Batignolles !... cela flairait d'instinct l'adultère.

Il fit donc ce qu'on fait toujours en pareil cas. Il ne dîna pas aux Spartiates, mais chez Boivin, un petit restaurant de l'avenue de Clichy ; d'ailleurs, plus ennuyé que jaloux, et redoutant de voir toutes ses petites habitudes changées. Puis à neuf heures, il vint se poster en observation, lorgnant la façade illuminée, et tâchant de deviner quelle était la croisée derrière laquelle se tramait son déshonneur. Victor Hugo n'a-t-il pas constaté l'intérêt qu'il y avait à regarder un mur derrière lequel il se passe quelque chose.

Or, l'intérêt n'est-il pas cent fois plus grand quand il s'agit non d'un mur, mais d'une fenêtre qui laisse apercevoir des ombres, des silhouettes fantastiques étrangement enlacées, d'inexplicables jeux de lumière qui permettent à l'imagination de se figurer je ne sais quelles fêtes intimes ?...

Il y avait précisément au premier étage un diable de cabinet dont les rideaux étaient mal fermés et qui semblait servir de cadre à une épouvantable orgie

romaine, y compris certains mets et certaine façon spéciale de boire le vin de Champagne non prévus par Brillat-Savarin. Jacques mâchait donc son cigare avec rage et était suffisamment exaspéré, lorsque vers neuf heures et demie, Bertrand et Diane apparurent se donnant le bras et descendant le grand escalier – lui un peu pâle, elle un peu rouge et un tontinet décoiffée.

Au moment où ils allaient franchir la porte, Diane se rejeta vivement en arrière en s'écriant :

— Ciel ! mon mari.

Et elle rentra précipitamment chez le père Lathuile, tandis que Jacques se ruait sur Bertrand la canne haute. Il y eut quelques coups échangés de part et d'autre, et les deux chapeaux souffrirent beaucoup. Le gibus de Jacques fut transformé en galette, et celui de Bertrand prit l'aspect inattendu d'un accordéon. Pendant la lutte, Diane avait sauté dans un fiacre pour rentrer chez elle plus morte que vive, tandis que tout le personnel du restaurant, garçons, maître d'hôtel, chasseur, s'interposait entre les combattants.

— Nous nous reverrons, monsieur, dit Jacques.

— À vos ordres, monsieur, riposta Bertrand. Puis, heureux en somme que le pugilat fût terminé

sans l'intervention d'aucun agent de police qui eût pris les noms et dressé procès-verbal, les deux amis, très émus, tirèrent chacun de leur côté. Jacques n'avait pas fait vingt pas qu'il s'aperçut que les passants le croisaient avec surprise. Et parbleu, c'était le chapeau, le maudit chapeau cabossé, bossué, faisant contraste avec la tenue élégante et soignée du clubman. Avant tout, il fallait faire disparaître cette trace trop apparente du petit drame qui venait de se passer. Il sauta en voiture et se fit conduire rue Auber, chez Staff, le chapelier anglais, afin de faire donner le coup de fer réparateur. Il alléguait un accident de voiture et s'assit sur une chaise pendant que les garçons s'empressaient de réparer le désastre.

Deux minutes après, Bertrand arrivait à son tour, dans le même but, expliquait qu'il avait failli être écrasé, donnait son couvre-chef au chapelier surpris et un peu embarrassé et s'asseyait tête nue et côte à côte avec Jacques.

Il y eut un moment de silence pénible. La situation était absolument ridicule...

— Monsieur, commença Bertrand, vous avez été très brutal à mon égard. Avant d'agir vous auriez pu vous informer mieux. Je ne crois pas avoir commis grand mal, moi, un vieux camarade, en venant cher-

cher votre femme qui s'ennuyait seule, pour dîner avec... le général Bourgachard et sa femme.

— Ah ! les Bourgachard étaient là ?

— Parfaitement, monsieur... ils descendaient derrière nous au moment où j'allais mettre respectueusement votre femme en voiture.

— Il n'en est pas moins vrai, continua Jacques avec effort, que Diane avait été très légère d'accepter ainsi un dîner dehors sans mon autorisation... Cependant, j'admets les circonstances atténuantes. J'ai été un peu vif, mais ma seule excuse, c'est que vous en auriez fait tout autant à ma place... D'ailleurs, j'ai certainement reçu autant de coups que j'en ai donné. Voyons, Bertrand, voulez-vous me... pardonner ?

— Mais certainement ! s'écria Bertrand avec effusion.

Et comme Staff, goguenard, rapportait les deux chapeaux réparés étincelants, remis à neuf, les deux amis échangèrent une cordiale poignée de main, se recoiffèrent en constatant que *rien ne paraissait plus*, et, tout à fait rassérénés par cet aspect, partirent pour le club bras dessus bras dessous.

LE PETIT FOURRIER



Rapport
de l'adjudant Chambenoit du 37^e dragons
à
monsieur le capitaine de Parabère,
commandant le 4^e escadron.

3 janvier 1893,

Mon capitaine,

C ONFORMÉMENT à vos ordres, j'ai l'honneur de vous adresser le rapport que vous m'avez demandé sur le suicide du brigadier-fourrier Perdriol. Ce matin, après l'appel du pansage, le chef du 4^e m'ayant rendu compte que le brigadier manquait à l'appel, j'ai fait une tournée dans les chambres, d'autant plus que les scribes, sous prétexte de travail au bureau, tirent souvent au grenadier.

J'ai trouvé Perdriol pendu par sa cravate à l'espagnolette de la fenêtre, et ne donnant plus signe

de vie. Le major a déclaré que la mort devait remonter à deux heures du matin.

Voilà pour les faits. Maintenant, vous m'avez expliqué que vous désiriez connaître surtout les causes morales qui avaient amené cette catastrophe. Perdriol était Angevin, comme moi, presque du même village. Je m'étais pris pour lui d'une vive amitié. Malgré la différence d'âge et de grade, j'étais son camarade, son conseiller, le confident de toutes ses pensées. Je puis donc vous fournir les détails les plus exacts et les plus complets.

Vous vous souvenez, mon capitaine, de la joie immense que Perdriol avait éprouvée en passant fourrier. Il troquait enfin la tenue de simple cavalier contre celle du sous-officier, et, certes, jamais plus gentil dragon ne porta le galon d'argent sur la manche. Il s'était immédiatement commandé la tenue de fantaisie, avec le dolman en drap d'officier, le pantalon satiné, et lorsqu'il passait, la moustache en croc, le jarret tendu, les yeux jeunes et rieurs apparaissant sous la visière du casque nickelé à la longue crinière, toutes les femmes du quartier se retournaient.

Mais Perdriol ne se troublait pas pour si peu.

Les filles du Champ-de-Mars et de la rue Clauzel ne le tentaient pas. Jamais il ne mettait les pieds au bal d'Orient, ni au Salon-de-Mars, ni dans aucun des établissements mal famés de l'avenue de Suffren. Non ; il rêvait d'une femme du monde, d'une duchesse qui se serait éprise de lui à première vue, comme dans les romans, et qui l'aurait enlevé sur sa bonne mine. De fait, il était bien assez joli garçon pour ça, mais ces histoires-là n'arrivent pas dans la vie réelle, et je le plaisantais là-dessus en l'appelant Buridan, et en lui promettant que Marguerite de Bourgogne le ferait coudre dans un sac pour le jeter à la Seine.

Hélas ! je ne croyais pas si bien prédire.

Donc, il y a environ un mois, j'étais de semaine, lorsque je constatai à onze heures du soir que Perdriol n'était pas rentré. Ça m'ennuyait, d'autant plus qu'en général il était très exact, mais le devoir avant tout, et je lui marquai deux jours de consigne sur la feuille du rapport. À quatre heures du matin, il frappait à ma porte, et entraît très pâle, l'air éreinté, mais rayonnant.

— Présent, mon lieutenant, me dit-il, en posant son casque sur la table, et en se débarrassant de son grand manteau.

— Présent, lui dis-je, c'est très joli, mon petit, mais je t'ai fourré deux jours de bloc. Je ne pouvais pas moins. Tu comprends, tu as découché... seulement comme c'est la première fois, peut-être y aurait-il moyen d'arranger l'affaire avec le capitaine.

— Ah ! ça m'est bien égal, cria-t-il. Je suis si heureux, si heureux !...

— Que t'est-il donc arrivé ?

— Vous savez, mon rêve, la grande dame, Marguerite de Bourgogne... eh bien, il est réalisé.

— Bah !

— Oui, hier au soir, je descendais le boulevard de La Tour-Maubourg quand, arrivé au coin de la rue de Grenelle, je m'entends appeler : Psst ! Psst ! Je me retourne. L'appel venait par la glace d'un coupé merveilleux, attelé de deux alezans. Sur le siège, un gros cocher, tout emmitouflé dans une pelisse d'astrakan, qui souriait dans sa fourrure en me regardant d'un air goguenard. Et, dans la voiture, une femme brune, jolie, oh ! jolie, avec ses bandeaux à la vierge, ses yeux d'odalisque frangés de longs cils, ses lèvres pourpres laissant voir les dents étincelantes dans un sourire affolant ! Sur la tête, un grand chapeau de feutre noir garni de plumes avec boucle de jais, un manteau en velours de Gênes noir et, sur les ge-

noux, un petit manchon tout scintillant de paillettes irisées. Elle, me tendit une main gantée de Suède – c'était évidemment une très grande dame – et elle me dit : « Montez donc dans mon coupé, j'ai quelque chose à vous dire. » Je ne me fis pas prier, bien entendu, et je montai, un peu embarrassé de mon grand sabre. La voiture part au grand trot et, aussitôt en route, voilà la dame qui se jette sur moi, en me donnant sur les lèvres le baiser le plus capiteux, le plus goulu, le plus complet... on aurait dit qu'elle voulait me manger de caresses.

— Veinard !

— Attendez donc. Nous arrivons rue Fortuny, devant un véritable palais. La porte s'ouvre à deux battants. J'aperçois un Suisse en livrée.

Puis nous montons un escalier tout tendu en peluche émeraude, nous traversons deux salons encombrés de bibelots. Il me semblait que je marchais dans un rêve. Enfin, nous arrivons dans une immense chambre, haute comme une cathédrale avec un grand diable de lit tout doré, huché sur une estrade et garni de draperies à reflet argenté. Au fond, deux amours à califourchon sur des cygnes. La couverture était faite, et dans la mystérieuse obscurité qui régnait, on apercevait sur le couvre-pied de satin

une chemise à entre-deux de dentelles ; et partout le parfum le plus âcre, le plus capiteux !...

— Je m'appelle Sylvia de Mantes, me dit-elle, comment me trouves-tu, petit soldat ?

Pour toute réponse, je me jetai à son cou, l'embrassant à l'étouffer.

Alors, elle me déboucla mon ceinturon, m'arracha ma tunique avec rage, puis, dans le cabinet de toilette, elle s'amusa à me pomponner, à me parfumer, à me vaporiser elle-même.

Ceci fait, elle m'enleva ma grosse chemise matriculée pour me faire endosser une espèce de blouse en soie molle, à bouquets Pompadour, qui embau-mait.

— Hein, me disait-elle en riant, tu vas être joli, petit soldat, tu as l'air d'un prince.

Petit soldat. Ce mot revenait dans sa bouche comme une caresse. Écoutez, mon lieutenant, je ne crois pas que jamais un homme ait été aimé d'une femme comme je l'ai été. Ça a été une nuit folle entrecoupée de caresses et de sanglots, car il y avait des moments où elle pleurait. Et, au milieu des larmes, revenait toujours comme un refrain : « Ah, petit soldat, que je t'aime ! Je t'adore, petit soldat !... »

Perdriol avait passé sa main sur son front :

— Évidemment, ce matin, je suis fini, vanné, fourbu ; il me semble que je suis une orange dont on a pressuré jusqu'à la dernière goutte, mais c'est égal, je donnerai bien chaque fois dix ans de ma vie pour une nuit semblable.

— Quand la revois-tu ?

— Je ne sais pas. Je l'ai laissée endormie, tuée, dans une torpeur lourde. Nous n'avons pas pu causer. Mais si ma consigne n'est pas maintenue, j'y courrai après le pansage. Je suis sûr d'être bien accueilli. Vous rappelez-vous quand vous m'appeliez Buridan ?

Quand Perdriol eut fini, je restai soucieux. Cette Sylvia de Mantes ne me disait rien qui vaille. Ça devait être une cocotte. Après la rapport, j'en touchai un mot au lieutenant de Pontades, très lancé dans le monde où l'on s'amuse, qui me dit :

— Sylvia ? Un demi-mondaine comme on n'en fait plus. Riche à millions, hystérique et se passant toutes ses fantaisies. Quand il lui prend des fringales amoureuses, on prétend qu'elle vient raccrocher jusqu'aux environs de l'École militaire.

C'était bien ça. À tout hasard, pour créer un premier obstacle, je fis maintenir la consigne, mais Perdriol la viola. Le soir, il rentra très décontenancé, il

s'était heurté à un Suisse qui, malgré ses explications, l'avait impitoyablement jeté à la porte. Mais, sans doute, ce domestique n'avait-il pas encore reçu des ordres. Il écrivait, et alors il serait reçu à bras ouverts. Elle l'aimait tant !

Il envoya une lettre qui resta sans réponse.

Alors, il sauta par-dessus le mur du quartier et retourna rue Fortuny. Il fut à nouveau éconduit. Il pria, tempêta ; le lendemain, décidé à tout, il entama une lutte avec tout le personnel des cochers, palefreniers, valets de pied. Il fut roué de coups et rejeté à la rue, tout sanglant.

Le soir même arrivait une lettre de la *comtesse de Mantes* priant le colonel de la protéger contre les agissements d'un petit fourrier qui était devenu amoureux d'elle et voulait violer son domicile. Dès lors, la vie de Perdriol devint un enfer. Toujours puni, toujours en bordée, et quand il s'esquivait, retournant toujours rue Fortuny pour implorer, supplier ; la demoiselle avait fini par obtenir du général Saussier que le « petit soldat » fut changé de corps ; demain il devait partir avec sa feuille de route pour Carcassonne.

Voilà, mon capitaine, pourquoi le brigadier-fourrier Perdriol a été trouvé ce matin pendu dans sa

chambre, après avoir été porté manquant à l'appel du pansage.

L'adjudant
CHAMBENOIT.

AU MAILLOT



ON CAUSAIT DUELS l'autre soir au cercle, et d'Authoire nous racontait qu'il avait été témoin dans une rencontre où le combat avait cessé par lassitude mutuelle. Chacun des deux adversaires, suivant les principes donnés la veille par un maître d'armes, restant le bras étendu et l'épée en ligne, mais sans jamais se risquer à attaquer.

— Moi, nous dit Grangeneuve, j'ai été témoin dans une autre affaire, où il a fallu renoncer au duel par suite de *rires inextinguibles*.

— Racontez-nous cela.

— Eh bien, voici. Vous avez connu le grand Lassoye, chef d'escadrons à la garde républicaine. Un gaillard de six pieds, taillé en hercule, avec une grosse tête blonde, et avec cela un visage rouge presque imberbe. C'était un contraste très extraordinaire, cette figure quasi-féminine sur ce corps de géant d'où sortait une voix de contrebasse. D'ailleurs, excellent garçon, et joyeux viveur autant

qu'on peut l'être, avec une faculté énorme de fantaisiste dans la plaisanterie.

Si jamais, il y a un paradis pour les fumistes, Lassoïe y occupera certainement une place d'honneur.

Or, l'année dernière, le peintre Henry Terlex nous avait conviés à un bal costumé dans son atelier de la rue Rembrandt. Le commandant s'était creusé la tête pour trouver un costume extraordinaire, et, sur nos conseils s'était décidé à se déguiser en nourrice cauchoise. La jupe courte laissant voir les pieds gigantesques, le corsage de laine rouge capitonné à craquer, non seulement par la nature, mais encore par l'adjonction d'une forte quantité de ouate; le bonnet blanc à grandes ailes posé sur ce visage tanné par le soleil des camps, tout cela devait produire un ensemble d'un haut comique.

— Eh bien! c'est convenu, nous dit Lassoïe, je me mettrai en Cauchoise... Seulement, ajouta-t-il après un moment de réflexion, il me faudrait, pour être complet, un nourrisson dans les bras.

— Eh bien! tu prendras un mannequin.

— Non, ce serait banal, il me faudrait un individu pas trop lourd, mais très barbu, bien emmaillotté avec un bourrelet. Ce serait bien plus drôle.

Nous nous mêmes à chercher. Tout à coup, l'un de nous s'écria :

— Cazeneuve, l'ingénieur !

Et immédiatement nous vîmes surgir dans notre pensée un petit homme un peu contrefait, une tête brune toute frisée, une barbe jusque dans les yeux, le tout formant une grosse boule peu en rapport avec le corps microscopique. Comme origine, le Midi, et comme position sociale, une place dans les ponts et chaussées, où il était je ne sais quoi de dernière classe.

— Il ne voudra jamais.

— Si ! si ! Nous lui persuaderons que ça sera le seul moyen d'avoir, lui aussi, un gros succès, en faisant une entrée triomphale dans les bras du commandant – un succès qui ne lui coûtera rien, son costume devant être d'une simplicité biblique.

Cazeneuve fit bien quelques difficultés. L'idée de se laisser emmailloter ne lui souriait qu'à moitié, surtout lorsqu'il apprit qu'il faudrait être absolument nu sous la couverture. Mais il n'était pas riche ; un moment même, il avait pensé à renoncer au bal de Terlex faute de costume. C'était une occasion inespérée d'attirer l'attention sur lui, chétif, et qui sait ? d'être célèbre le lendemain. Il faut si peu de chose !

Bref, nous lui en dîmes tant et tant, que Cazeneuve se laissa persuader.

Le lendemain soir, nous vîmes le chercher avec Lassoye, véritablement fantastique en nourrice. Il dépassait nos prévisions. La perruque queue de vache faisait paraître son teint encore plus rouge que d'habitude, et le bonnet cauchois augmentait sa taille d'une main. Nous avons amené avec nous un interne de la Maternité pour embobiner notre nourrisson selon les règles de l'art.

L'ingénieur, nu comme le discours d'un académicien, se laissa rouler dans une vaste couverture de laine blanche dont l'extrémité, relevée sous les pieds, fut solidement fixée sous les bras par des épingles, et de côté, pour plus de sûreté, par une véritable couture. Ainsi ficelé, notre Cazeneuve ne pouvait plus faire un mouvement.

— Mais *noun di Diou!* s'écria-t-il, me voilà ficelé comme un saucisson d'Arles!

Pour toute réponse, le commandant l'enleva dans ses bras puissants comme il eût fait d'une plume, puis le plaqua contre son cœur avec toutes sortes d'attentions maternelles, en lui fourrant dans la bouche l'extrémité d'un biberon rempli d'excellent punch au kirsch.

— Allons, ne pleure plus, vilain enfant, disait-il avec sa voix formidable, voici ta gougoutte.

Et l'ingénieur choyé, bercé, dorloté, ne pouvait pas s'empêcher de rire. L'interne compléta le costume par un bourrelet et une bavette ; puis toute la bande folle dégringola l'escalier, en suivant la nourrice cauchoise.

Ainsi que nous l'avions prévu, l'arrivée chez Terlex fut triomphale et coïncida précisément avec l'entrée d'un cortège massé dans l'escalier. Par la porte de l'atelier ouverte à deux battants, on vit apparaître deux magnifiques sapeurs des grenadiers de la garde avec le tablier blanc, la hache et le bonnet à poil d'autrefois. Derrière suivait une grande femme blonde en tambour-major. Sur ses bras nus dansaient des aiguillettes d'or accrochées à une petite tunique bleue soutachée d'or et sans manches. Sur sa tête mignonne était campé un colbach à panache tricolore, et sa main, finement gantée, maniait gaillardement une longue canne à pomme d'or.

Puis suivait une musique bizarre, composée de pompiers grotesques jouant, qui de la grosse caisse, qui du tambour, qui du chapeau chinois, tandis que les cuivres de l'orchestre avaient entamé à plein poumon l'air des *Pompiers de Nanterre*. Enfin, derrière,

arrivait Lassoye, en nourrice, élevant en l'air le poupon barbu pour le montrer au peuple. L'ingénieur, envahi par une joie profonde, s'amusa comme un petit fou, il n'avait jamais été à pareille fête.

Cette exhibition électrisa l'assistance qui éclata en applaudissements, puis l'on se mit en procession derrière la Cauchoise, et l'on commença, au milieu des acclamations, une promenade tout autour de l'atelier. C'était un vacarme épouvantable ; on riait, on criait ; les roulements du tambour mêlaient leur cadence aux ronflements des trombones et au bruit des cymbales.

L'ingénieur commençait à avoir une idée exacte de la grande vie. Tout à coup le commandant dit :

— Mon bébé, tu es bien gentil, je veux danser avec le tambour-major qui me plaît beaucoup.

— Tu vas me confier à quelqu'un ?

— Non, personne ne serait assez fort pour te porter, je vais te fourrer sous une banquette.

— Comment une banquette ! fit Cazeneuve inquiet.

— Oui ; sur la banquette on pourrait s'asseoir sur toi par mégarde ou te faire des facéties, comme tu es sans défense ; tandis que dessous tu seras bien tranquille, et tu ne courras aucun risque.

Il n'y avait pas à protester. Le poupon fut couché dans un coin et, après la valse, il fut consciencieusement repris par le commandant qui, en récompense, l'emmena au buffet se rafraîchir.

Malheureusement, s'il y avait de bons moments, il y avait de fichus quarts d'heure. Lassoie dansait beaucoup et, pendant tout ce temps-là, étendu immobile sous le velours à crépines d'or, Cazeneuve faisait les plus tristes réflexions.

Parfois, il se croyait complètement oublié et, le temps passé ainsi tout seul dans l'obscurité et sur le dur parquet, lui paraissait d'une longueur désespérante.

Aussi, quand le commandant revenait, c'étaient des imprécations, des jurons en provençal.

Lassoie haussait les épaules et le berçait gentiment jusqu'à ce qu'il se fût calmé. Enfin, vers les trois heures du matin, après un nouvel oubli d'une demi-heure, il lui dit :

— Réjouis-toi, mon gosse, nous allons souper au café de Paris.

— Bien, je n'en suis pas fâché, car je commençais à en avoir assez.

On monte dans un fiacre avec le précieux paquet, et l'on descend la rue de Monceau. Tout à

coup, le commandant qui regardait par la portière, est pris d'une idée. Comme la voiture passait devant la congrégation des Sœurs de Marie, il fait arrêter, sonne à la porte du couvent, et par la porte entrebâillée introduit son nourrisson. Puis après l'avoir déposé à terre, il referme la porte, et s'enfuit.

Cazeneuve, ainsi abandonné, pousse des cris perçants. La sœur tourière accourt, et recule d'horreur devant ce phénomène barbu, mais l'ingénieur expliqua sa malheureuse position ; on va chercher la supérieure qui prise de pitié et aidée de ses compagnes, se met en devoir de délivrer le malheureux. Mais on n'avait pas prévu qu'on trouverait un homme tout nu sous le maillot. Aussi, à cette vue indécente, les Sœurs de Marie s'enfuient scandalisées, et notre ingénieur, se drapant comme il peut dans la couverture, sort du couvent et monte à grand'peine dans un fiacre, le cocher le prenant pour un malade échappé et voulant absolument le reconduire à l'hospice Beaujon.

Bien entendu, Cazeneuve était dans une rage terrible. Les choses ne pouvaient en rester là. Il chargea deux ingénieurs de ses amis d'aller demander raison de sa part au commandant, mais au récit de l'histoire, les deux témoins furent secoués par les

transports d'une joie délirante. Ils s'abouchèrent cependant avec les deux officiers désignés par Lassoie, mais là encore, l'entrevue fut d'une gaieté convulsive.

Enfin, on arrive sur le terrain, les quatre témoins se mordant les lèvres pour ne pas éclater. Mais quand on vit en garde et en face l'un de l'autre le géant Lassoie et le petit Cazeneuve, qui lui arrivait à hauteur du nombril, le tableau présenté par ce groupe disparate était si drôle, si drôle, que personne n'y tint plus. Il y eut comme une explosion de rires comprimés. Le commandant, lâchant son épée, fut obligé de s'appuyer contre un arbre pour maintenir son ventre secoué par de joyeux tressautements, si bien que cette gaieté finit par gagner l'ingénieur qui, à son tour, se mit à se rouler. Il n'y avait plus qu'à tomber dans les bras l'un de l'autre et à s'embrasser, ce qui fut fait.

Et l'on signa gravement un procès-verbal disant que le combat n'a pu avoir lieu par suite de rires inextinguibles.

LA CARTE



COQUIN DE PRINTEMPS! C'est pourtant lui qui était cause que, ce jour-là, toutes les femmes paraissaient jolies, avec la bouche attirante et le regard accrocheur! Dans ce décor féérique des Champs-Élysées, au milieu des marronniers vert tendre, et des pelouses formant des tapis émeraude, toute la nature paraissait en fête et tous les êtres semblaient en joie. Il y avait dans l'air comme un frémissement d'aise, un poudroisement d'or, des vibrations sonores résultant des cris des enfants, de murmures de voix, des froufrous soyeux des jupes, du roulement des voitures sur le plancher de bois, un exode en masse de tout le Paris élégant avec le Concours hippique pour but.

Dans cet Éden soigné, plus de charrettes, plus de camions, plus du gens en blouse rappelant la vie difficile et le travail, mais des oisifs, des heureux cueillant les heures, savourant la joie du vivre, le cœur tout épanoui d'un bien-être indéfinissable.

— Oui, se disait Jacques, on lançant de belles bouffées du cigare qui s'envolaient vers l'éther en spirales bleuâtres, la vie est décidément une excellente invention, surtout quand il fait aussi radieusement beau qu'aujourd'hui, un vrai temps d'amoureux, le diable m'emporte. Qui sait ? Je vais peut-être trouver l'âme sœur de la mienne dans la tribune des sociétaires. Ce que les femmes sont jolies, non... c'en est indécent, c'est presque de la provocation à la débauche.

Et il descendait l'asphalte de l'avenue à petits pas, se sentant à son avantage sous le chapeau bien cambré, le torse moulé dans la longue redingote gris-fer à poils longs dont le revers était fleuri d'une grosse touffe de violettes de Parme. Déjà, bien des fois, il avait échangé avec des promeneuses croisées au passage ce regard spécial qui signifie ; « – Vous me plaisez beaucoup –, vous aussi. – Quel dommage que nous marchions dans un sens différent, » Cette pensée, il la lisait dans les yeux caressants, il en avait lu perception intime, d'une netteté absolue, comme si, nouvel Asmodée, il pouvait soulever les frisons blonds ou bruns pour lire les idées folles qui naissaient dans ces cerveaux féminins sous l'influence du beau soleil d'avril. Et cela le rendait gai, d'une

gaieté insouciante, mais qui le faisait, à son insu, tendre le jarret, porter beau et sourire vaguement aux anges rêvés !

Il était arrivé devant le bureau de poste qui fait le coin de la rue de Marignan, lorsqu'il vit sortir une grande femme mince, brune, en costume de vigogne côtelé beige très simple, et cependant d'une suprême élégance. La jupe fourreau ornée d'une broderie faisant camaïeu plaquait sur les hanches rondes souples qui, à chaque pas, roulaient avec un rythme lascif ; sur les chevaux ondes une capote de dentelle noire avec fond de roses effeuillées. Elle aussi avait dans les yeux frangés de longs cils la suprême griserie du printemps, et certainement son regard détailla Jacques depuis la pointe des bottines vernies jusqu'aux crocs de la moustache conquérante.

Ce fut même si inconsciemment effronté, si hardi, qu'en dépit de la tenue des plus correctes de l'inconnue, de l'ensemble discret, sobre et harmonieux à l'œil qui dénotait plutôt la femme du monde, Jacques n'hésita pas à risquer l'abordage, après les manœuvres préparatoires habituelles.

— À qui se fier, pensait-il, c'est étonnant comme aujourd'hui les demoiselles s'habillent bien, et s'il n'y avait pas les jeux de physionomie pour nous ren-

seigner un peu, on manquerait, par timidité, des occasions superbes.

Et après avoir dépassé de quelques pas en regardant de tous ses yeux, il s'arrêta pour examiner un spider qui passait, mais sans cesser de lorgner la belle brune qui continuait à s'avancer d'un pas onduleux, avec tout l'Orient dans les hanches.

Il la dévisagea bien, se remit à suivre, la dépassa encore, chaque fois lui découvrant une nouvelle beauté, et après avoir suffisamment renouvelé ce petit manège, il marcha parallèlement coude à coude pendant une minute, jusqu'au rond-point. Là, comme la brune s'arrêtait pour traverser, il brûla ses vaisseaux.

— Quelle merveilleuse journée, n'est-ce pas madame ?...

La femme le regarda un peu effarée, rougit, et voulut continuer son chemin. Mais quand Jacques était lancé, il ne s'arrêtait pas. Il prit donc familièrement le bras qui soutenait l'ombrelle, et portant, pour ainsi dire l'extrémité du coude dans le fond de son gant gris-perle, il continua :

— Oui, c'est un temps qui nous porte à glorifier le Créateur, en admirant la créature. Vous rappelez-vous ces jolis vers de Musset :

Les vents sont à l'amour, l'horizon est en feu
Toute femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

— Monsieur, murmura l'inconnu, je vous en supplie, vous faites erreur, une erreur abominable, et cela en pleins Champs-Élysées!... Lâchez-moi, de grâce.

— Oh moi, ma tendre amie, quand j'ai pris, je ne lâche pas comme ça.

— Mais vous avez l'air de m'emmener de force. Tout le monde nous regarde, c'est ridicule.

— Le monde m'est indifférent, quand j'ai conscience de remplir ma mission.

— Voyons, monsieur, je vous en supplie, ne me brutalisez pas davantage, je vois bien que vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

— Mais si, mais si.

— Voulez-vous que je vous montre ma carte ?

— Hein?... Votre carte de visite ?

— Mais non, la carte qui m'a été délivrée par l'administration, une carte à mon nom, absolument régulière.

Patatras ! Jacques regardait à son tour, très ahuri, sa compagne. Ainsi, cette belle personne était simplement une fille inscrite, elle était en carte ! Et, en se voyant ainsi abordée brutalement, en pleins

Champs-Élysées, en se sentant prise par le coude, elle avait cru qu'elle avait affaire à quelque agent des munira faisant une rafle ; et alors, la pauvre, avait voulu prouver qu'elle était en règle, qu'elle avait sa carte délivrée par la Préfecture, et lui donnant le droit d'exercer consciencieusement, en plein jour, son métier, sous le regard paternel des gardiens de la paix.

Déjà d'une main fiévreuse, elle avait fouillé dans sa poche et en avait retiré un porte-carte pour en exhiber sans doute la preuve de son immatriculation dans la grande armée du vice parisien, mais Jacques, écœuré, anéanti, s'était déjà retiré de quelques pas et, après avoir à peine touché son chapeau, il ajouta avec une moue de dédain, mais aussi avec une voix où perçait un peu de cette pitié que Javert, des *Misérables*, avait pour Fantine :

— Rassurez-vous, mon enfant, je ne suis pas de la police.

Et, pressant le pas, il s'éloigna très mortifié de l'aventure, et entra au Concours hippique, avec le suprême espoir que personne ne l'avait vu parler à sa compromettante compagne. Il traversa la piste, monta à la tribune des sociétaires et commença à droite et à gauche ses petites visites habituelles tout

le long des banquettes étagées en gradins. Mais tout à coup il s'arrêta, frappé de stupeur. Il venait de voir son inconnue installée au troisième rang et causant avec la maréchale duchesse d'Aréole !

— Pardon, dit-il à Grandcastel qui passait. Vous qui connaissez la terre entière, dites-moi donc qui est cette femme brune qui cause à la maréchale.

— Mon cher ami, c'est la jeune marquise de Palangridaine, celle qui s'est mariée l'année dernière. Elle est encore peu lancée, car elle habite l'Anjou toute l'année et ne vient guère à Paris, qu'un mois par an... Mais qu'avec vous ? Vous êtes tout pâle !

... Et, en effet, la lumière venait de se faire tout à coup dans l'esprit de Jacques. La carte à laquelle la malheureuse femme avait fait allusion, c'était la carte blanche délivrée par le marquis de Mornay aux femmes légitimes des sociétaires, la carte *nominative* permettant d'entrer dans l'arche sainte, dans l'enceinte interdite aux profanes, et dont la simple lecture aurait dû rappeler l'impertinent au respect.

Coquin de printemps !...

LE BABA



NINI A BIEN DES QUALITÉS. Ce n'est pas une femme de foyer, encore moins une femme de temple, comme disait Alexandre Dumas, c'est avant tout une femme de voyage.

Non pas qu'elle ait une de ces intelligences ouvertes à toutes les beautés artistiques ou qu'elle éprouve un de ces enthousiasmes ardents pour la nature vous faisant comprendre et admirer les splendeurs de tel ou tel site. Volontiers elle dirait, elle aussi, en voyant la mer : Que d'eau ! Que d'eau ! Un glacier la laisse très froide, ce qui peut être, après tout, le rôle d'un glacier, et une certaine nuit que nous avons été coucher à la Chambotte pour admirer le lever du soleil sur le lac du Bourget, elle a bravement crié au bonhomme qui venait nous réveiller, dans ce but, à quatre heures du matin :

— Tenez, voulez-vous voir, pour le même prix, le lever de la lune ?

Et, lui tournant le dos, elle a réalisé le problème de Flammarion, en montrant aux yeux de notre hôte

scandalisé l'astre à un mètre. Ce après quoi elle s'est paisiblement rendormie. Quant aux montagnes, un jour que je voulais la faire monter sur le Righi, elle m'a énergiquement répondu :

— Tu sais, mon chéri, moi je n'aime que les pays où il y a des boutiques.

Le tout consiste donc à lui trouver des pays où il y ait des boutiques, surtout des boutiques de pâtisseries, et jusqu'ici, comme je ne pousse pas mes explorations jusqu'à Tombouctou, le problème m'a paru assez facile à réaliser.

Mais, me direz-vous, quel plaisir pouvez-vous trouver à voyager avec une créature aussi peu douée ? Précisément, c'est cette bêtise qui m'enchant. Nini me repose moralement, tout en me fatiguant physiquement, car c'est une superbe créature qui ne connaît ni les lassitudes, ni les courbatures, ni les maux d'estomac, ni les migraines. Or, en arrivant à l'étape, la beauté a bien son prix, étant donné que, bien souvent, on ne peut trouver qu'une seule chambre dans les hôtels bondés, et, en dépit des aventures romanesques racontées par les voyageurs, il vaut toujours mieux apporter son pain avec soi. C'est encore la manière la plus pratique d'être sûr de son dessert.

Ah ! oui, c'est un rude dessert ! Il y a certaines villes que j'ai ainsi visitées sans sortir de l'hôtel, tellement je m'y trouvais bien ; et comme Nini partageait absolument ma façon de voir à cet égard, elle n'en demandait pas davantage. Toujours prête à l'heure, avec des costumes de vigogne tout simples, boutonnant par-devant et n'exigeant ni lacets ni femme de chambre, elle avait, outre les qualités d'exactitude et de mobilisation ci-dessus énumérées, un formidable appétit qui me mettait en joie. J'avais faim rien qu'à la voir dévorer. Tout lui était bon, les plats du Nord comme ceux du Midi ; tout était apprécié, depuis les crêpes de Bretagne et la sole normande jusqu'aux bouillabaises et aux oursins de Marseille. Elle ne demandait qu'une chose : c'est qu'il y eût beaucoup de crêpes, énormément de soles, prodigieusement de bouillabaisse et fabuleusement d'oursins. Alors elle s'estimait satisfaite. Lorsqu'arrivé au dessert, par un reste de vieille habitude, je demandais au garçon :

— Apportez une petite chatterie pour madame.

— Oui, appuyait Nini, donnez-nous un joyeux Livarot.

C'est ça qu'elle appelait une petite chatterie ! Un Livarot ! Quand je vous disais, monsieur, que c'était un ange.

Avec une ingratitude très pratique, tant que je suis à Paris, je la délaisse un peu pour des femmes plus délicates, plus névrosées, et qui ne la valent certainement pas ; mais vers août, quand arrive l'époque des voyages, je lui fais signe, et la chère créature m'arrive avec une seule malle en osier pas gênante, ses robes de lainage, ses bottines jaunes à solides semelles, et je retrouve ses lèvres pourpres, ses dents éblouissantes, ses bonnes joues fraîches dans lesquelles on aurait envie de mordre, et surtout sa bêtise immuable et sereine.

L'an dernier, nous nous étions arrêtés au buffet de Modane. Il faut vous dire que sur cette ligne de Modane le service est des plus paternels et des plus fantaisistes. On attend les familles ; les trains eux-mêmes s'attendent entre eux pour faciliter les correspondances, ce qui est agréable pour les voyageurs qui correspondent, mais plutôt ennuyeux pour ceux qui ne correspondent pas. Bref, il résulte de cet état de choses spéciales, qu'il y a des arrêts interminables à chaque station. Une autre femme eût réclamé sans doute, et eût laissé échapper quelques-

unes de ces doléances enfantines qui ne servent à rien qu'à agacer le compagnon irresponsable, mais Nini ne se plaignait pas. Elle descendait aux stations, et elle mangeait.

À Modane, le joyeux Livarot était malheureusement inconnu. Le garçon préposé au buffet ne put nous servir qu'une bouteille d'*Asti-spumante* torride qui eût été exquise pour se réchauffer les pieds la nuit en guise de *boule*, et des gâteaux secs. Je ne sais pas si les babas peuvent compter comme gâteaux secs, mais c'étaient certainement des babas très secs. Nini en broya bravement trois sous sa mâchoire de fer, arrosa le tout d'une gorgée d'asti-spumante à trente-huit degrés centigrades, mais elle ne put parvenir à dompter le quatrième. Oh ! l'admirable baba ! Il eut fait la joie d'un géologue et d'un numismate. Je pris un couteau très solide et je m'amusai à graver dessus la date de ce petit lunch, *20 août 1892* avec nos initiales N. P.

Que voulez-vous, tout le monde ne peut pas inscrire son nom sur les pics les plus élevés de l'Himalaya, cet Himalaya qui doit certainement manquer de boutiques, et en voyant nos noms sur le baba, Nini avait été émue jusqu'aux larmes :

— Il n’y a que toi, m’avait-elle dit, pour avoir des attentions pareilles.

Or, cette année, Mini ne s’amusait pas beaucoup à Aix-les-Bains. Il est vrai que j’avais eu le tort de vouloir lui faire comprendre les beautés de *Lohengrin* qu’on jouait à la Villa des Fleurs.

— Si on mettait des clous dans une casserole, et qu’on remue le tout vigoureusement, il me semble qu’on obtiendrait une musique semblable, m’avait dit ma maîtresse.

Ô ombre de Wagner, pardonne à cette jolie profane incapable de comprendre tes symphonies sublimes, tes accords de trompette et tes *septièmes dominantes*. Elle ne faisait que retarder, voilà tout.

À la fin du cinquième acte, lorsque Alvarez, le chevalier du Cygne, explique sa parenté avec le dieu Graal, Nini s’est encore exclamée tout haut :

— Il me semble que j’entends une commode couverte de vaisselle qui dégringolerait sur le pavé, du haut d’un quatrième étage.

Les spectateurs se sont retournés indignés, M. Brummel, le chef d’orchestre, a failli de désespoir en avaler sa barbe, et un huissier est venu poliment nous prier d’aller nous coucher... ce que nous avons fait avec un plaisir toujours nouveau. On ne peut

pas apprécier Parsifal et comprendre très bien Eros. Seulement, avant de m'endormir, j'ai eu une idée :

Si j'emmenais Nini à Gênes pour tes fêtes Colombiennes? Elle ne connaît pas Christophe Colomb, s'intéresse fort peu au rapprochement des races latines, mais une escadre, – quatre cuirassés et un croiseur –, ça fait toujours plaisir. Je suis sûr que Nini sera enchantée de voir des gros bateaux qui vont sur l'eau et d'apporter inconsciemment son adhésion à un rapprochement avec l'Italie. Pourquoi le fromage d'Italie ne serait-il pas aussi joyeux que le Livarot?

Et le lendemain matin, à huit heures, sans un mot d'objection, la douce enfant s'embarquait avec moi pour l'Italie, l'Italie qu'elle connaissait vaguement pour avoir vu jouer jadis le *Chapeau de paille d'Italie* aux Variétés, par Baron et Lassouche.

À dix heures, nous arrivions à Modane. Il était encore trop tôt pour dîner, mais on pouvait faire un petit lunch. Nous avons donc demandé des gâteaux. Or, jugez de notre attendrissement lorsque, dans le compotier apporté par le garçon sur notre table, nous avons retrouvé notre baba du l'an dernier. J'ai d'abord voulu douter, mais il n'y avait pas

d'erreur, c'était bien lui, toujours solide et toujours gaillard.

Ô baba de Modane, symbole de l'éternité! Monument historique. M. Gladstone peut succéder à lord Salisbury, Dreyfus peut avoir une prise de Becque, le syndicat des directeurs peut se dissoudre, les ministres peuvent disparaître et les trônes s'écrouler, et tu restes toujours là, étalant fièrement, avec nos initiales N. P., la date du *20 août 1892*.

CELERITAS



LA BARONNE de Saint-Demarbre s'étiolait, tous ses amis le constataient sans oser le lui dire ; mais, évidemment, les yeux avaient moins d'éclat, le teint était moins brillant, le corsage lui-même était moins bien rempli.

— C'est le manque d'exercice, disaient les uns.

— C'est l'insuffisance des farineux, disaient les autres.

— Non, monsieur, objectaient avec gravité les troisièmes, c'est la douleur.

Et, de fait, madame de Saint-Demarbre avait perdu, six mois auparavant, le baron Hercule, capitaine au 16^e cuirassiers. Un gaillard superbe, qui avait été emporté en trois jours par une bronchite. Ce que c'est que de nous ! Or, le capitaine, qui – a en croire les racontars des camarades – méritait vaillamment son nom, aimait sa femme avec frénésie, et l'avait, pendant trois années de bonheur sans mélange, habituée à un menu paradisiaque.

Et un beau jour, il était parti, laissant derrière lui une veuve pas *lassata*, et encore moins *satiata*, comme on dit à Saint-Flour, une veuve très entraînée, très ardente, et ayant une soif inextinguible des plaisirs permis. Je dis permis, parce que s'ils n'avaient pas été permis... oui, monsieur, parfaitement, et la meilleure preuve, c'est que, depuis ce temps, la baronne est restée impeccable, enveloppée dans ses grands voiles comme une vestale qui garderait le feu sacré.

Je ne discute pas, je constate, et j'admire, tout en déplorant.

Seulement, madame de Saint-Demarbre qui, au temps du baron Hercule, resplendissait de santé, maintenant pâle, anémiée, les yeux démesurément agrandis et cernés de violet dans le visage mince, semble s'avancer d'un pas lent vers la tombe. Elle a consulté le grand docteur Kwick – le médecin des dames – celui qui, en sa qualité d'Américain, a inventé la médecine pratique, celle qui laisse le plus possible opérer la nature toute seule; celui-ci, sans conviction, pour faire plaisir à sa cliente, lui a administré des jus de viande, des gelées concentrées, du fer, du vin de Bordeaux, tous les stimulants ima-

ginables, mais eu signant ses ordonnances, il disait, hochant la tête :

— Tout ça, c'est très joli, mais ce n'est pas sérieux. Ah! madame, moi je sais bien ce qu'il vous faudrait.

— Mais qu'est-ce qu'il me faudrait ?

— Eh bien, je vous l'ai dit cent fois, il faudrait... vous remarier.

— Non ! non ! je veux rester fidèle au souvenir de mon bien-aimé Hercule. D'ailleurs, docteur, vous n'y pensez pas, je n'ai que six mois de veuvage.

— Je sais bien, mais si pendant trois mois encore vous ne pouvez pas vous marier de la main droite, devant Dieu et devant les hommes, il vous reste en attendant une main gauche que vous pouvez offrir derrière Dieu et devant... pardon, baronne, j'allais dire une bêtise.

— Prendre un amant ! Manquer à mes devoirs de femme qui se respecte ! Tromper ce pauvre Hercule ! « Jamais, docteur, jamais !

— Comme vous voudrez, madame. Continuez alors à ingurgiter vos pilules, et vos extraits concentrés, mais, à mon avis, c'est comme si vous vous mouchiez dans un stradivarius. Il faut laisser opérer la nature.

Et madame de Saint-Demarbre continua à s'étioler.

Elle n'avait plus goût à rien, et se sentait de plus en plus envahie par une paresse invincible. Le moindre acte de volonté devenait un effort, le moindre dérangement une fatigue, Aussi, lorsqu'elle reçut, il y a quelque temps, le prospectus de la compagnie *Celeritas*, assurant à ses abonnés « certains services dont le besoin immédiat se fait fréquemment sentir », elle s'empressa de s'abonner et de faire placer dans son lit, à portée, même de la main, le petit appareil.

C'était excessivement ingénieux. Figurez-vous une espèce de clavier de quatre-vingts millimètres de hauteur sur cent cinq de largeur et soixante-quinze de profondeur, portant vingt touches ou boutons d'appel, dont dix sur la rangée supérieure, comme des dièses, et dix à la rangée inférieure.

Le premier clavier permettait de faire venir à volonté *le médecin, la police, une voiture, un bon dîner, la couturière, la modiste, l'horloger, un bouquet, le pédicure et un chanteur de chansonnettes à la mode.*

Le second clavier avertissait *le pompier, l'avocat, le notaire, le tapissier, le dentiste, le maître d'hôtel*

d'extra, le tondeur de chiens, le coupeur de chats, le peintre célèbre et le commissionnaire sur vélocipède pour courses pressées.

L'utile et l'agréable. Avec ce clavier-là, comme le disait superbement l'inventeur, on pouvait jouer l'air de la vie à grand orchestre – toute la lyre.

Et alors, étendue sur un lit de repos qu'elle ne quittait plus guère, la baronne s'amusait, comme dans les féeries, à faire apparaître, suivant son caprice, ou un domestique en favoris qui disposait devant elle, sur une table, un repas succulent, ou un monsieur chevelu et orné de palmes académiques qui se mettait à faire son portrait, ou un artiste qui se campait souriant devant elle et lui chantait :

Mon cœur s'ouvre à ta voix comme s'ouvrent les fleurs
Aux baisers de l'aurore.
Mais, ô mon bien-aimé, pour mieux sécher mes pleurs.
Que ta voix parle encore !

Mais celui qui, sans contredit, était le plus demandé, c'était le docteur Kwick. Dès qu'elle se sentait une faiblesse, une défaillance, ou même un simple malaise, elle appuyait sur le premier bouton du haut, et quelque temps après, le brave médecin apparaissait souriant, un peu sceptique, mais indul-

gent par métier aux faiblesses et aux absurdités féminines. Il s'asseyait, tâtait le pouls, signait une ordonnance illisible mais merveilleuse – merveilleuse mais illisible – et s'en allait en disant une fois de plus :

– Oui, oui, je vous indique des palliatifs, de simples palliatifs; je remets un peu d'huile dans la lampe, mais ça n'est pas du tout ça. Il faudrait laisser opérer la nature.

Or, la nuit dernière, vers onze heures, la baronne de Saint-De-marbre se sentit particulièrement oppressée. Des bouffées de chaleur lui montaient au visage, elle avait des bourdonnements dans les oreilles, les lèvres en feu, et son cœur, son pauvre cœur battait si fort qu'elle en entendait les pulsations dans le silence de la chambre; quant à sa poitrine, elle avait des mouvements rapides et ondulatoires que les actrices exécutent au théâtre pour simuler une émotion profonde.

Que devenir ?

Fallait-il encore déranger ce pauvre Kwick à une heure aussi avancée ?

D'un autre côté, il était impossible de rester sans secours dans une situation semblable. D'une main

défaillante, à la lueur indécise de la veilleuse, elle atteignit le premier bouton, puis elle pressa et attendit.

Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit.

— Bonsoir docteur, dit-elle faiblement. Pardon de vous avoir encore dérangé, mais je me sens bien mal, bien mal !

Tout à coup elle poussa un cri. Ce n'était pas le docteur Kwick qui était devant son lit, mais un superbe caporal de pompiers, un brun, à la moustache noire, fièrement retroussée, aux épaules carrées, à la poitrine bombée comme un coffre sous la veste d'ordonnance.

— Que voulez-vous, caporal ?

— C'est la compagnie *Celeritas* qui vient de me faire prévenir. Où y a-t-il le feu ?

Alors la baronne jeta un coup d'œil vers son appareil avertisseur, et s'aperçut avec stupeur qu'au lieu d'appuyer sur le premier bouton du haut : médecin, elle avait mis en mouvement le premier bouton du bas : pompier.

— Allons, madame, où y a-t-il le feu ? répéta encore le caporal de sa voix vibrante.

Madame de Saint-Demarbre regarda son interlocuteur. Certainement, sous le casque, avec ses yeux brillants et son air martial, il présentait une res-

semblance frappante avec le bien-aimé Hercule, le beau capitaine de cuirassiers. Dans une espace d'hallucination causée par la fièvre, elle balbutia sans trop savoir ce qu'elle disait :

— Le feu ? ô Hercule, il est sur mes lèvres... dans mon cœur...

— Ça c'est facile à éteindre, s'écria le caporal en éclatant de rire.

Le lendemain, madame de Saint-Demarbre, transfigurée, rajeunie de vingt ans, disait au docteur Kwick :

— Vous avez raison, bien raison, docteur. Ce ne sont pas du tout les gelées qu'il me faut ; et j'ai enfin trouvé mon remède.

UNE CAUSE PARISIENNE



HIER AU SOIR, nous étions en train de luncher à la Potinière du Concours hippique, admirant un joli couloir tout tendu de tapisseries qui a été inauguré derrière la tribune des sociétaires, lorsque nous vîmes arriver comme un ouragan la petite marquise des Esbroufettes. Toujours très agitée, mais charmante dans son costume tailleur en fantaisie beige avec un filet rose formant carreaux, et gilet en point d'Islande. Sa tête blonde, frisée comme une houppe de clown, s'agitait sous une petite capote en paille de riz gris-argent.

Elle se commanda une tasse de thé et des rôties, puis tout en faisant avec amour des tartines de beurre, elle nous dit avec un gros soupir :

— Ah ! mes amis, si vous saviez ce qui m'arrive ! C'est égal, au fond je suis bien contente, bien contente, car M. Grujaud ne l'emportera pas en paradis. Ah ! mais non !

— Qu'est-ce que c'est que M. Grujaud !

— C'est mon propriétaire et je l'avoue à ma honte, mais je ne savais pas ; une pauvre petite femme veuve, abandonnée...

— Voyons, marquise, expliquez-vous, car ce que vous racontez là est plutôt nébuleux.

— Eh bien ! voici. J'avais quitté mon appartement de la rue Murillo. Gentil, mais trop petit, et puis un peu loin des théâtres. Quand un ami vous reconduit le soir, si la route n'est pas trop longue, cela va encore, il se tient à peu près ; mais si le voyage se prolonge, il devient entreprenant, il faut se défendre, ce qui fatigue, chiffonne les toilettes ; bref, c'est très ennuyeux...

Il y eut un éclat de rire général autour de la table, mais madame des Esbroufettes n'en était pas à se troubler pour si peu. Elle continua avec volubilité :

— Je désirais donc me rapprocher du boulevard, lorsqu'un jour, en passant par Saint-Georges, je vois une belle maison, entièrement, remise à neuf, et dont tous les appartements, comme il arrive toujours après une grande réparation, étaient à louer. Beau vestibule, jolie torchère, escalier très convenable ; bref, je visite le premier fraîchement décoré qui me plaît beaucoup. Le salon était magnifique. Je

m'informe auprès du concierge qui me dit que le propriétaire, M. Grujaud, demeure rue de la Chaussée-d'Antin. Je m'y rue.

« — Bah ! me disais-je, toute sa maison est vide ; il sera accommodant.

Eh bien, pas tant que cela.

Je trouve un vieux bonhomme, très méticuleux :

« — Vous êtes veuve, madame ? Depuis combien de temps ? Avez-vous des enfants ? Recevez-vous beaucoup ? Où puis-je prendre des informations ?... Vous comprenez, je tiens à ce que ma maison soit très bien habitée...

Il m'agaçait ce Grujaud. À la fin, je dis, exaspérée :

« — Monsieur, il faut n'avoir jamais été une fois dans le monde pour ne pas connaître la marquise des Esbroufettes.

« — Oh ! madame, je ne conteste pas, mais j'ai connu des baronnes, — oui des baronnes —, et même des marquises très authentiques qui ne craignaient pas, au besoin ; de faire quelques... tours de valse, comme dit Desclauzas. Ces précautions sont d'ailleurs dans l'intérêt même de mes locataires, et n'ont rien qui puissent vous froisser. La maison est

encore vide, et c'est de cette première location que va dépendre toutes les autres.

Au fond, il avait raison ce vieux, et dans ces conditions j'étais sûre d'avoir des voisins agréables. Il me demande cinq mille francs du premier – prix raisonnable, en somme, étant donné le quartier. Je signe un bail de trois ans et je m'installe. Je fais tendre le salon en taffetas glacé Ophélie, la chambre à coucher en velours héliotrope, le boudoir en brocatelle vieux-rose ; je fais installer une salle de bain, bref, je dépense un argent fou.

Or, l'autre jour, je rencontre mon cousin Bertrand de Pontades.

« – Eh bien ! petite cousine, nous avons donc déménagé ?

« – Mais oui, je demeure maintenant rue Saint-Georges, tout près de la rue Lafayette.

« – Diable ! j'espère que ce n'est pas dans la maison de la baronne ?

« – Quelle baronne ?

Là-dessus Bertrand esquisse un sourire énigmatique, et me promet de venir voir mon installation. Quelques jours après, je le trouve dans mon boudoir, avec un air tout consterné.

« — Eh bien, ça y est, ma pauvre amie, vous habitez l'ancienne maison de la baronne !

« — Mais qu'est-ce que c'était que cette baronne, Seigneur !

« — C'est assez difficile à vous expliquer. C'était une femme très accueillante, et quand on repartait de chez elle, on se sentait, sinon meilleur, du moins... plus léger. Sa réputation était européenne, et ses carriolets à pompe — un emblème — étaient connus de tout Paris.

« — Ciel ! Et le propriétaire qui ne m'a rien dit. Il se montrait, au contraire, si difficile pour le choix de ses locataires.

« — Parbleu ! Il voulait refaire à son immeuble une nouvelle virginité, et vous étiez l'appeau destiné à achalander la maison et à attirer les autres. Quand on demandait si la maison était bien habitée, le concierge répondait : Comment donc ! Mais nous avons au premier la marquise des Esbroufettes. Et on louait.

« — En effet, maintenant tous les appartements sont occupés. Ce Grujaud m'a indignement mystifiée. C'est une infamie !

« — C'est bien mon avis, petite cousine, mais il faut immédiatement partir. Pour l'honneur de la fa-

mille, vous ne pouvez pas rester dans ce mauvais lieu.

Et alors je compris tout à coup pourquoi le valet de chambre me disait qu'on venait sonner toute la journée, et jusqu'à des heures très avancées de la nuit. Des étrangers, des gens venus de très loin qui ignoraient la mort de la... châtelaine. La semaine dernière, il est venu un Chinois, oui un Chinois, qui ne voulait pas s'en aller, soutenant qu'il était mandarin de première classe, qu'il avait le bouton de corail, et qu'il voulait absolument voir la baronne. Il a fallu le mettre à la porte, et il est parti en jurant qu'il se plaindrait à son ambassadeur. N'est-ce pas épouvantable ! Je ris, mais avouez que la situation est affreuse !

— Alors, marquise, qu'allez-vous faire ? Pontades a raison ; vous ne pouvez pas rester là.

— J'ai demandé à Grujaud la résiliation pure et simple de mon bail ; mais il a été assez bête pour refuser. Il a prétendu que ce n'était pas à lui à me renseigner ; que j'aurais dû savoir. Et patati, et patata. Vous comprenez, il tient à moi, cet homme : je fais bien sur l'affiche. Bref, il a refusé absolument de me laisser déménager, si je ne lui payais pas quinze mille francs, c'est-à-dire mes trois années de location.

— Alors ?...

— Alors, c'est ici que l'histoire se corse. J'ai fait venir mon avoué, maître Broutassard, je lui ai raconté toute l'histoire, sans rien omettre, ni la duperie des débuts ni les insistances déplacées du Chinois. Tout le temps il disait : « C'est très bon ! C'est très bon ! » Et il prenait des notes, tout en paraissant radieux. Et maintenant, lui dis-je en terminant, je demande la résiliation du bail, et aussi le remboursement des frais considérables que j'ai faits pour mon installation.

Mais Broutassard s'est écrié : Allons donc ! Cela vaut bien plus que cela ! La cause est excellente ! Et immédiatement il a envoyé à Grujaud une assignation sur papier timbré. Tenez, en voici la copie :

Attendu que le sieur Grujaud a loué à la marquise des Esbroufettes le premier étage de sa maison au prix de cinq mille francs, et en lui laissant croire que la maison avait été jusque-là habitée bourgeoisement.

Attendu que, pour corroborer la locataire dans cette opinion fallacieuse, il a feint de prendre sur elle les renseignements les plus minutieux et les plus injurieux, étant donnée la haute situation que la marquise occupe dans la société parisienne.

Mais attendu que l'immeuble du sieur Grujaud avait été, au contraire des plus mal famés, habité précédemment par un certaine baronne dont les talents spéciaux ont eu une notoriété européenne.

Attendu qu'il n'est pas étonnant qu'une femme du monde, comme la marquise des Esbroufettes, veuve, et privée de conseils, ait complètement ignoré ce détail de nos vices parisiens.

Attendu que, pendant tout le séjour de la marquise, des vieux dépravés appartenant aux nationalités les plus diverses, et arrivant des pays les plus lointains, n'ont cessé de venir causer du scandale et sonner à la porte en demandant impérieusement à être reçus.

Attendu qu'il en est résulté pour la marquise des Esbroufettes, victime de cet abus de confiance, un véritable dommage non seulement matériel, mais moral.

Plaise au tribunal que le bail souscrit soit de droit résilié, avec le motif de tromperie sur la marchandise vendue.

Qu'il soit alloué par le sieur Grujaud, à la marquise, cent mille francs de dommages et intérêts.

— Alors, vous allez plaider ?

— Mais certainement, à moins que mon honnête propriétaire ne s'exécute à l'amiable.

Là-dessus, la marquise se leva, brandissant triomphalement son assignation et partit en agitant sa houppe blonde.

Et tandis qu'elle s'éloignait, tandis que les fanfares de chasse résonnaient sous les hautes voûtes du Palais de l'Industrie, je me mis à réfléchir que nous avons en perspective une cause bien parisienne et qui ne manquera pas d'une certaine saveur.

LES CONVENANCES



L'AUTRE SOIR, à un grand dîner chez la vicomtesse de Chastel-Minay, on causait de l'incident de Toulon, et il y avait là des gens très graves pour déclarer que le côté déplorable de cette affaire, c'était l'oubli absolu des convenances sociales.

Le colonel Chavoye s'exclama, et, avec une franchise toute militaire, il nous dit, non sans mauvaise humeur :

— Ah! tenez, vous m'amusez tous avec vos convenances! Voyez-vous, quand j'entends ce mot les convenances, ça me fait bondir, car il sert à masquer une foule de petites turpitudes!...

— Cependant, colonel, minauda madame de Chastel-Minay, il y a dans l'Écriture : « Tu ne scandaliseras pas ton prochain. » Or, à l'heure actuelle, tout le Midi est scandalisé.

— Tenez, madame, quand j'étais en garnison à Civita-Vecchia, j'ai connu un certain Antonio Pantelli qui, lui aussi les observait les convenances so-

ciales. Il avait toujours cet argument à la bouche, et cependant c'était bien le plus fieffé coquin... Voulez-vous que je vous conte mon aventure avec lui ?

— Comment donc, colonel, mais vous nous ferez un vif plaisir.

— Eh bien, j'étais jeune alors, sous-lieutenant à l'armée d'occupation, et pas trop mal tourné. Le gros monsieur que vous avez devant vous avait une taille de guêpe – et cela peut vous paraître invraisemblable aujourd'hui – des boucles folâtres ombrageaient son front blanc et uni comme celui d'une jeune fille.

Vous avez beau pouffer derrière vos serviettes, messieurs, c'est comme ça. Or, un soir, je reçois le mot suivant :

« On est belle et l'on vous aime. Trouvez-vous à dix heures en bas du petit escalier qui descend au port. »

Je lus cette lettre à mes camarades, désirant avoir leur avis, et Chamberlin, notre président de table, ma dit :

« – Jeune homme, pas de fatuité intempestive ! Au temps où nous vivons, ce rendez-vous m'a tout l'air d'un guet-apens avec invite à coups de couteau et plongeon dans la Méditerranée. Puisque vous avez

bien voulu nous consulter, je vous conseille de vous abstenir. Jetez cette lettre au feu, et pensez à autre chose.

« — Le président a absolument raison, appuyèrent les autres officiers.

Je jetai la lettre au feu... mais je ne pensai pas à autre chose, au contraire ; et, après avoir acquiescé pour la forme au conseil de Chamberlin, je n'eus rien de plus pressé, en sortant du café Colonna, que de me diriger vers l'escalier du port. Que celui qui n'aurait pas fait de même à vingt ans me jette la première pierre.

Au lieu d'une femme je trouvai sur la dernière marche un gaillard d'assez mauvaise mine, drapé dans un de ces grands manteaux que les Italiens aiment à rejeter sur leur épaule avec une majesté si solennelle. Je l'avoue, je pensai immédiatement que le président avait peut-être eu raison. La nuit était sombre, l'endroit désert, et, en bas de nous, l'eau clapotait avec un bruit lugubre... Mais bah ! il était trop tard pour reculer. L'individu souleva son chapeau rond et, de l'air le plus obséquieux :

« — C'est bien vous, Excellenza, le lieutenant Chavoys ? C'est vous qui avez reçu une lettre ?

« — Parfaitement.

« — Eh bien ! cette lettre a dit vrai. Ma sœur Paola, qui vous a aperçou sur la grande place est folle de vous. Alors, moi, son frère, Antonio Pantelli, pour vous servir. *Excellenza*, z'ai pris mes informations, z'ai appris que vous étiez riche et ze vous ai écrit pour un rendez-vous. Z'azouterai que ma sœur a dix-huit ans, et est belle comme ouno madone.

Je vis immédiatement à qui j'avais affaire, et je dis brutalement :

« — Eh bien, conduis-moi chez elle.

« — Chez elle, c'est-à-dire chez nous ! Vous n'y pensez pas, *Excellenza* ! Et les voisins, et les convenances sociales ! *Povera Paola* serait déshonorée et les Pantelli ne plaisantent pas avec l'honneur. Non, il vaut mieux que l'entrevue ait lieu chez vous.

« — Soit. Eh bien ! envoie-la-moi, je demeure en face la porte de Rome...

« — Ze ne l'enverrai pas, *Excellenza*, seule chez un officier. Il pourrait encore y avoir du scandale, mais ze la conduirai moi-même. Comme cela les convenances seront sauvegardées.

« — Eh bien ! toi... que feras-tu... pendant ce temps-là ?

« — Moi ? signor... ne vous inquiétez pas... Ze regarderai des gravoures.

Et le lendemain, à l'heure dite, l'ignoble drôle m'amenait sa sœur. Je me hâte de dire qu'il n'avait pas exagéré. Elle était belle, non comme « oune madone », car elle n'avait rien de séraphique, mais comme un démon avec quelque chose de sauvage et de bohémien qui me ravit par son caractère étrange. Un teint mat, un profil accusé et volontaire avec le nez busqué et le menton gras, des yeux immenses, d'un éclat fulgurant, des cils d'une longueur invraisemblable qui palpitaient sur la joue, une gorge insolente dont les pointes roses apparaissaient sous le tissu transparent de la chemisette... bref, un vrai morceau de roi. Je glissai quelques pièces d'or à Antonio, et, sans hésiter, j'entraînai la belle fille vers ma chambre à coucher...

— Colonel, nous vous prions de gazer, intervint la vicomtesse de Chastel-Minay.

— Soyez tranquille, madame, je sais les égards que je dois à des oreilles aussi pudiques que les vôtres. Au moment où la portière en tapisserie allait retomber discrètement, mon Pantelli m'arrêta :

« — Pardon, Excellenza, pardon... mais il y a oune petite formalité.

« — Quoi encore ?

« — Vous m’avez promis des gravoures, vous comprenez... il est plus convenable que ze regarde les images...

Je lui donnai un album de vues prises en Suisse, et le digne Pantelli s’absorba dans la contemplation des sites alpins tout le temps... qui fut nécessaire.

» Cela dura ainsi près d’un mois. Trois fois par semaine, Antonio Pantelli, honnêtement rétribué, sonnait à ma porte avec sa belle compagne, et moi, pour le distraire, je fouillais dans tous les coins de ma bibliothèque, assez restreinte, pour lui trouver des « gravoures ». Collections de journaux illustrés, récits de voyages, uniformes des armées étrangères, tout y passait.

Les convenances exigeaient absolument que le frère ne restât pas inoccupé et ne pût prêter une oreille même distraite aux onomatopées de sa sœur...

— Colonel!...

— Je glisse, vicomtesse, je glisse... Donc, un jour, mon Antonio me dit :

— *Excellenza* ze les connais toutes, vos gravoures, et ze m’ennuie un peu, d’autant plus que — sans vous le reprocher — vos entrevues sont longues. Alors, si vous le permettez, z’ai oune petite sœur, Therezina, plus jeune, ze l’amènerai et ze

zoueraï aux cartes avec elle dans votre salon. Cela ferait passer le temps... et ce serait convenable.

« — Eh bien ça m'est égal, amène Therezina.

Le lendemain » le frère arrivait flanqué de ses deux sœurs, une à chaque bras, le panier à deux anses. Therezina était toute frêle, toute mignonne, avec des cheveux blonds qui formaient autour de son front comme un nimbe d'or, et une petite bouche fraîche, savoureuse, dans laquelle riaient des quenottes éblouissantes de jeune chien.

Elle s'installa devant ma table, en face d'Antonio qui tira gravement un paquet de cartes graisseuses hors de sa poche, et, tandis que je me retirais avec la sœur aînée, la partie commença.

Ma foi, je serai franc... Therezina m'avait tout à fait ensorcelé; je commençais à être un peu blasé sur les beautés romaines et classiques de Paola, et je ne doutais pas que le prévoyant Pantelli n'eût voulu m'éviter la satiété en renouvelant les échantillons de ses produits de famille.

Aussi, ce jour-là, j'expédiai la visite, beaucoup plus rapidement que d'habitude, et interrompant la partie de cartes, je pris le frère dans un coin :

« — Tu ne sais pas, la prochaine fois, il faudra intervertir les rôles.

« — Qu'est-ce à dire, Excellenza ?

« — Oui, tu me laisseras Therezina, et tu feras ta partie de cartes avec Paola.

Mais Pantelli se dressa indigné, et, avec un grand geste que lui eût envié Mounet-Sully :

« — Excellenza, pour qui nous prenez-vous ! Per Bacco ! Apprenez que Therezina n'a encore que quinze ans, et qu'une Pantelli n'a jamais bronché avant seize ans. Attendez donc sagement avec Paola — observez les convenances et dans un an... Therezina sera tout à votre disposition.

IN EXTREMIS



LE MARQUIS CALLANDIERA, grand d'Espagne de première classe, allait mourir dans ce Paris où il avait si longtemps et si brillamment représenté la patrie du Cid Campeador. Que de combinaisons diplomatiques, que de secrets d'État s'étaient agités dans cette tête un peu pâlie, mais toujours énergique avec la moustache blanche fièrement retroussée, reposant sur l'oreiller brodé avec la devise : *Usque ad mortem*. Jusqu'à la mort !

Ah ! il avait été fidèle à cette devise de ses ancêtres, et l'on peut dire que, jusqu'au bout, il était resté sur la brèche comme diplomate, comme homme » du monde, s'occupant encore, dans ces derniers temps, des questions les plus délicates, et continuant, le vendredi à occuper à l'Opéra sa belle loge d'entre-colonnes. La loge Callandiera, qui ne la connaissait ? À combien de belles mondaines avait-elle été envoyée avec un petit mot coquet, aimable, fleurant l'ambre, rappelant je ne sais quelle grâce galande, quelque courtoisie chevaleresque du bon vieux

temps ? Et comme on était fière de s'y montrer avec lui, en l'entourant de blanches épaules, en formant autour de lui comme une cour !

Déjà, la semaine dernière, le marquis s'était senti un peu indisposé, et un moment il avait pensé à ne pas se rendre à un garden-party de lady Dufferin à l'ambassade d'Angleterre ; mais sa place n'était-elle pas là, et n'y avait-il pas une occasion toute trouvée, sous les riantes ombrages du parc, de causer avec le ministre des affaires étrangères, et là, le stick à la main et la cigarette aux lèvres, on pouvait aborder ce diable de malentendu des tarifs douaniers. Un beau soleil, un peu de musique des tziganes, une poignée de main échangée, et quelques phrases cordiales dites a propos, et il n'en fallait pas plus pour que le mot de Louis XIV présentant le duc d'Anjou ne redevint une belle et bonne vérité et pour qu'il n'y eût *plus de Pyrénées* entre deux braves peuples si bien faits pour s'aimer et pour se comprendre.

La conversation avait eu lieu, très longue, dans le jardin ; le marquis Callandiera, sur le coup de six heures avait senti comme une sorte d'humidité qui lui tombait sur les épaules, et avait soudain frissonné sous le tissu léger de la redingote gris perle d'une suprême élégance. Il avait cependant continué à discu-

ter ; on ne pouvait se quitter avant d'être arrivé à une solution définitive ; cependant il était rentré chez lui tout à fait souffrant dans le bel hôtel du faubourg Saint-Germain, et sans avoir rien pu conclure.

Et depuis cette fâcheuse journée, le mal n'avait fait qu'empirer. Une congestion pulmonaire s'était déclarée, les ventouses posées n'avaient produit aucun effet, et le marquis, auquel la respiration commençait à manquer, se savait inexorablement perdu. Dans la haute chambre maintenue dans une demi-obscurité, il suivait d'un œil déjà indécis, avec ce regard trop haut si particulier aux moribonds, les sculptures des boiseries, les dessins capricieux d'une glace dans le cadre de laquelle une vingtaine de cartes rappelaient les invitations et les fêtes de la saison : dîner chez la marquise de la Ferronnays, matinée chez la princesse de Sagan, mariage du comte Pierre Bourtoutline avec mademoiselle Edwidge de Morenheim ; un menu de déjeuner sur papier rose glacé émergeait en grosses lettres :

HORS D'ŒUVRE

NOISETTE DE MOUTON BORDELAISE

CHAUD-FROID DE CAILLES

POULARDE À L'ESTRAGON

HOMARD SAUCE MAYONNAISE
GÂTEAU SAINT-HONORÉ

Puis, apercevant la coiffure à ailes blanches de la religieuse qui priait à son chevet, par une association bizarre, sa pensée se reporta vers les nonnes de *Robert le Diable*, et vers sa loge de l'Opéra. Ah ! les souvenirs de jadis, le beau Suisse vert et or aux armes impériales qui se tenait campé avec sa halberde dans une attitude magistrale ; et les danseuses d'alors les Fiocre, Villeroy, Troisvallet, Volta, Blanche Alexandre, Léontine Rousseau ! Et les amis Saint-Pierre, Davilliers, de Caux, La Redorte, Massa, Magnan, Fleury, des Varennes, Narischkine, le baron Lambert, il les revoyait rangés sur les légendaires banquettes de velours rouge qui montraient la corde.

Et la mère Monge, la vénérable concierge dont la loge regardait le passage obscur menant à la rue Drouot, c'était une véritable puissance qui était toujours très aimable pour l'ambassadeur.

Elle lui permettait de s'asseoir dans son fauteuil en cuir, et même un soir n'avait-elle pas été jusqu'à lui offrir une tasse de café, tandis que l'avalanche des fillettes redescendait l'escalier tout à coup éclairé par leur jeunesse et leurs vingt ans !

Et Louis, le placeur du côté droit. Mort, lui aussi, la semaine d'auparavant. Il ressemblait tellement à Napoléon I^{er} que Napoléon III lui avait fait remettre un jour, par Bacciochi, vingt-cinq pièces de vingt francs, frappées à l'effigie du grand empereur et, plus tard, M. Tirard avait dit :

— Je ne lui donne que dix sous de pourboire pour le punir d'avoir la tête d'un Bonaparte.

Comme tout cela était loin ! Il ne reverrait plus l'Opéra, et la loge d'entre-colonnes allait désormais rester vide, comme elle l'avait été vendredi dernier, comme elle le serait le vendredi suivant.

Un sanglot poussé dans un coin de la chambre par le marquis Valcarlos de Bourbon, son vieil ami, attaché militaire à l'ambassade, ramena son esprit vers les pensées diplomatiques. C'était dommage de s'en aller avant d'avoir complètement terminé cette question des tarifs, en si bonne voie.

Cela lui aurait plu de rendre à son pays ce service pour ainsi dire d'outre-tombe, mais c'était fini... déjà, les ombres de la nuit envahissaient cette intelligence jadis si lucide ; bah ! un autre poursuivrait sa tâche :

Uno avulso non deficit alter.

comme disait le pauvre général.

À ce moment, le timbre de l'hôtel retentit, et un maître d'hôtel entrant sur la pointe du pied vint chuchoter quelques mots en apportant une carte à la fille du marquis Callandiera, la princesse Della Fuerte. Celle-ci releva sa tête toute baignée de larmes, lut machinalement le nom qu'on lui tendait :

VICOMTE DE LOUVERNEY
SECRÉTAIRE D'AMBASSADE.

et fit signe au maître d'hôtel qu'on ne pouvait recevoir.

— Qu'y a-t-il ? demanda le marquis d'une voix éteinte. La princesse s'avança vers le lit :

— Rien, mon père, une visite.

— Mais qui ? je veux savoir :

— Le vicomte de Louverney, secrétaire d'ambassade. Il insiste absolument pour être reçu, mais on va le renvoyer.

Un secrétaire d'ambassade ? Il insistait absolument pour être reçu ? Il fallait que les circonstances fussent bien graves. Qui sait ? Peut-être venait-il de la part du quai d'Orsay apporter la solution espérée ?

— Je suis bien mal, murmura Callandiera, le souffle me manque... Cependant, il faut que je reçoive M. de Louverney.

— Mais, mon père, supplia la princesse, c'est impossible, dans l'état où vous êtes.

— J'aurai servi mou pays *usque ad mortem*, jusqu'à la mort. Introduisez le vicomte.

Le maître d'hôtel disparut et, quelques secondes après, on vit entrer derrière lui un petit monsieur, en cravate rouge, en jaquette fleurie de bleuets qui, un peu décontenancé d'abord par ce cadre funèbre, reprit bien vite son assurance, salua du cou, et s'assit sur le siège que le marquis lui montrait.

— Vous avez voulu me parler... monsieur... dit-il avec effort... Je suis mourant, mais le devoir avant tout.

— Mon Dieu, Excellence,.. C'est précisément parce que l'on vous sait très malade...

— Eh bien,.. je vous écoute.

— Voilà : je viens de la part de la comtesse de Gaffe. Depuis trois ans, elle intrigue pour avoir une loge à l'Opéra le vendredi, sans avoir pu y parvenir. Or, comme la vôtre va se trouver disponible, elle a pensé qu'il y avait là une occasion unique et qu'il fallait saisir la balle au bond. Et voilà pourquoi j'ai

forcé votre porte. Voulez-vous céder votre loge à la comtesse ?

VIEILLE ÉCOLE



QUAND ON APPRIT au dépôt que le Grand chef lui-même arrivait à l'improviste passer l'inspection du cinquième escadron détaché à Mourmelon, il y eut dans toutes les baraques comme un vent d'inquiétude, et le soir sous l'ajoupa, tout en dégustant le mazagran, les officiers ne furent pas sans témoigner quelque appréhension. On était si tranquille, si heureux, ignoré des dieux et des hommes, loin des regards inquisiteurs de l'autorité échelonnée dans de bonnes villes frontières. On le disait terrible le Grand chef, brimeur, impitoyable, et pas facile à contenter...

Mais le capitaine Brulard, un vieux de la vieille école, rassura tout le monde, et passant sa main dans son *impériale* poivre et sel, avec beaucoup plus de sel que de poivre, il dit entre deux bouffées tirées de sa vieille pipe Virginie :

— Peuh ! Le Grand chef ! M'épate pas. D'ailleurs, m'épate jamais. Depuis que je l'ai vu se coller des tranches de veau dans les coins pour dîner le soir

d'une sardine avec ses officiers, je ne crois plus à rien. D'ailleurs, il ne restera ici que vingt-quatre heures, et il n'aura le temps de manger personne.

Cependant, on se mit à nettoyer les chambres, à vernir les pieds des lits, à cirer les bancs ; la comptabilité fut mise à jour ; armes, harnachement, tout fut soigneusement astiqué ; on fit la leçon au trompette de garde qui aurait à sonner la marche, et l'on attendit les événements.

La journée commença mal. À l'arrivée du Grand chef, qui débarqua à six heures du matin, le trompette se trompa et sonna le pansage.

— Je vous croyais musicien, capitaine ; sur vos notes, comme talent d'agrément, il y a même : ténor.

— Oui, mon général, répondit Brulard décontenancé, je chante un peu la romance.

— Eh bien, dans ce cas, vous devriez bien apprendre à vos trompettes à connaître leurs sonneries. Enfin, voulez-vous me dire où en est l'instruction du dépôt ?

Brulard jeta un regard vers Trigard, son lieutenant en premier, en ce moment occupé, à la suite d'une piqûre do moustique, à se gratter la cuisse gauche avec la main droite. Il crut comprendre que Trigard faisait le geste de mettre le sabre à la main.

— Mon général, on en est au... sabre...

— Au sabre ? Déjà !...

Mais Trigard désespéré faisait signe qu'on n'en était pas du tout au sabre, et sa main s'élevait en l'air : Une, deux ; une, deux.

— Mon général, je dis sabre – pas sabre. – Évidemment sabre à la main – nécessaire pour les prises d'armes – mais assouplissements. Mes hommes en sont, aux assouplissements.

— Eh bien, mettez-moi votre escadron à cheval, nous allons voir cela.

Brulard se rua vers les écuries, et fit bien recommander aux hommes *quelque fût le nom qu'il indiquerait* de sortir du rang, en prenant les numéros impairs de la droite à la gauche, 1, 3, 5, 7, il n'y avait pas à se tromper. De cette manière, il obvierait à son manque de mémoire, l'ayant toute sa vie empêché de retenir un nom propre. L'escadron sortit rapidement, et s'aligna devant le pavillon impérial. Belle tenue : chevaux gras, trop gras, aux croupes luisantes, hommes bien ficelés, étincelants, gants d'une blancheur éblouissante, basanes cirées à l'os de gigot. Pour l'astucieux ne pouvait en remonter au capitaine Brulard.

Celui-ci jeta un regard satisfait sur son 5^e escadron, puis s'avança à cheval vers le Grand chef qui attendait les bras croisés, les étriers déchaussés, dans une pose familière.

— Mon général est-il satisfait ?

— Satisfait de quoi ?

— De la tenue ?

— Ils sont propres, repartit le Grand chef sans enthousiasme ; peut-être trop propres : c'est bien du temps perdu. D'ailleurs, vos hommes ont les cheveux trop longs et vos chevaux ont la queue trop courte. Ça ne fait pas compensation.

Brulard commençait à se troubler un peu, lorsque le général demanda :

— Effectif au complet ?

— Au complet... Très au complet l'effectif.

— Présentez-moi vos officiers. Où est votre capitaine en second ?

— Au quatrième bureau de l'état-major de l'armée.

— Et votre deuxième lieutenant ?

— À l'école de guerre.

— Mais sacrebleu, alors, vous n'êtes pas au complet ! Quel est le lieutenant chargé de l'instruction ?

— Le voici, dit Brulard, de plus en plus troublé...

Et au lieu de Trigard, il présenta le vétérinaire au Grand chef qui se mit à grincer :

— Il faudrait connaître l'uniforme du corps... et ne pas le confondre avec celui des vétérinaires. C'est une chose à apprendre. Maintenant, montrez-moi votre cheval le plus jeune de l'escadron.

Brulard chercha dans sa tête. Ah! les noms propres, les satanés noms propres!... Enfin, à la grâce de Dieu, il cria :

— Amenez-moi Césarine.

On vit apparaître une vieille jument alezane, avec salières et sourcils blancs, et molettes énormes.

— C'est votre bête la plus jeune? Du dernier dressage! Donnez-moi son livret.

Le maréchal de logis chef tendit le livret. Informations prises, la jument avait dix-huit ans et était proposée pour le trait.

Le Grand chef poussa un gros soupir et continua :

— Vous connaissez tous vos hommes par leur nom?

— Parfaitement, mon général.

Eh bien! faites-m'en sortir un pris complètement au hasard.

Brulard chercha encore un nom qui ne vint pas ; mais confiant dans son truc, il cria :

— Dutilleul, sortez !

Personne ne sortit. Sans doute, il n’y avait pas de Dutilleul dans l’escadron ; mais puisqu’on était convenu que les numéros impairs sortaient de la droite à la gauche... Brulard reprit d’une voix tonnante :

— Dutilleul, nom de Dieu ! voulez-vous sortir ? Êtes-vous sourd ? Dutilleul !...

Cette fois, trois cavaliers, les numéros 1,3,5, se décidèrent à sortir à la fin.

— Cela fait beaucoup de Dutilleul, fit observer le grand chef.

Brulard écumait, et attrapant les numéros 3 et 5 :

— Voulez-vous rester à votre place ! Qu’est-ce qui m’a foutu des rossards pareils ! J’ai dit Dutilleul... Je n’ai pas dit... vous autres. Rentrez à votre place, sacré mille noms d’un pétard de chien !

Les hommes terrifiés par cette avalanche de jurons et d’imprécations, rentrèrent tous les trois dans le rang, et, dès lors, il fut impossible au capitaine d’en faire rompre un seul. Pas plus Dutilleul que Garnier, pas plus Garnier que Durosel.

— Numéro 2, dix pas en avant, finit par dire le Grand chef énervé.

Le numéro 2 sortit enfin, et exécuta individuellement des voltes, des demi-voltes, des changements de pied. De même le numéro 4 expliqua très correctement ce qu'il y aurait à faire comme pointe d'avant-garde; et le numéro 6, sans broncher, énuméra toutes les batailles auxquelles le régiment avait assisté.

— C'est bien, dit le Grand chef en se tournant vers le lieutenant Trigard, qui s'inclina sans répondre.

— Maintenant, capitaine, faites rentrer l'escadron, et montrez-moi vos chefs ouvriers, et tout ce qui émerge à la caisse du corps.

Il y avait là, rangés sur un rang, le maître armurier, le maître sellier, le maître tailleur, le maître bottier. Puis à la gauche, la cantinière, avec son brassard, tenant en laisse un superbe chat orné au cou d'un ruban tricolore (!).

— Qu'est-ce que c'est que ce chat ?

— C'est le chat que nous entretenons pour empêcher les rats de ronger les effets au magasin. Il est inscrit pour deux sous de mou par jour; alors j'ai cru devoir le faire figurer à la revue.

— Et pourquoi ce collier ridicule ?

— Ce ruban tricolore ? J'avais pensé que pour l'inspection, c'était plus convenable...

Le Grand chef pensif remonta à cheval.

— Capitaine, quand prenez-vous votre retraite ?

— Au mois d'octobre prochain, mon général.

— C'est parfait. Adieu, messieurs ; nous nous reverrons plus sérieusement à la prochaine inspection trimestrielle.

Il partît au galop, tandis que Brulard, rasséréiné et triomphant, caressait sa barbiche avec une satisfaction profonde, en criant :

— Eh bien, qu'est-ce que je disais ? Il n'a mangé personne, le Grand chef. D'ailleurs, m'épate pas. M'épate jamais.

CAMPISTROUS



VOUS AVEZ CONNU Campistrous, le commandant Campistrous, proche parent du grand diable

Taillé comme un cerf, fort comme un bœuf,

célébré par Deroulède dans les *Chants du Soldat* ?

Quand je revins d'Allemagne pour rejoindre le 4^e dragons de marche à la ferme de la Belle-Épine, près de Palaiseau, je trouvai le commandant installé à je ne sais plus quel titre avec les officiers du régiment. Il avait une pelisse ornée de quatre galons d'or et d'une assez belle fourrure d'astrakan, un pantalon garance, un képi bleu de mobile, un étui à revolver en bandoulière, et, particularité qui me frappa, pas de sabre. Il en empruntait un aux camarades les jours de prise d'armes. En revanche, il avait un beau cheval, Nemrod, un alezan superbe, d'au moins un mètre soixante-cinq, nourri, bien entendu, aux frais de l'escadron.

Gai convive, d'ailleurs, avec sa grosse moustache grisonnante, héroïquement retroussée, très martial, et d'un chauvinisme passé à l'état d'épilepsie. Il mangeait à notre table d'un appétit inquiétant pour les rations souvent mesquines, buvait comme un Templier et partageait notre bonne et mauvaise fortune, couchant par terre, dans des chambres éventrées par des obus, ou même souvent à la belle étoile quand nous étions de grand'garde. D'ailleurs nous étions au mois de mai et la température était merveilleuse.

Je ne sais pas trop ce que Campistrous avait fait comme mobile pendant toute la campagne d'hiver à l'armée de la Loire, mais il ne tarissait pas sur ses exploits ; il avait pris une batterie, il avait gagné la bataille de Coulmiers, à lui tout seul, il avait soutenu la retraite du Mans ; peut-être fallait-il admettre un peu d'exagération. Mais ce diable d'homme avait une façon si colorée, si verveuse, de vous conter les faits, avec son accent du Midi qui résonnait avec des vibrations de tambourin, que sa conviction finissait par nous gagner ; en tout cas, c'était gai comme un roman de Dumas, plein de panache et plein de flamme, et quand de l'autre côté de la Seine, il voyait les Prussiens installés sur la berge et fumant tran-

quillement leur pipe, il fallait bien veiller à ce qu'il n'eût sur lui aucune arme, car sans cela, noun de Diou, le fusil serait parti tout seul et l'armistice, la pauvre, se serait arrangée comme elle aurait pu.

Nous avons donc pour le commandant une certaine admiration tempérée par une nuance de doute, et mon capitaine de Pontades affirmait simplement que Campistrous était un farceur. Un jour, vers la fin de mai, le colonel Cornat envoya l'escadron faire une reconnaissance du côté des Hautes-Bruyères, avec mission de pousser une pointe d'officier jusqu'à Villejuif. Bien entendu, Campistrous était de la partie ; il avait emprunté un sabre, et huché sur son bel alezan, il caracolait tout le long de la colonne, non sans un peu de mélancolie, car le capitaine-trésorier avait déclaré le matin qu'il était impossible de nourrir plus longtemps la monture du commandant qui ne figurait pas sur les contrôles.

On passa à bonne distance du fortin des Hautes-Bruyères, qui nous envoya quelques obus pour ne pas en perdre l'habitude, puis Campistrous, suivi d'un dragon, partit vers Villejuif dans le but de faire une petite reconnaissance individuelle. Une demi-heure après, un coup de feu retentissait, puis le commandant rejoignait monté sur le cheval du dragon.

— Ah ! mes enfants, nous dit-il, voilà ce que c'est que de s'approcher trop près et de vouloir de vrais renseignements, té ! Mon pauvre Nemrod, plus heureux que moi, qui mourrai peut-être un jour bêtement d'un catarrhe dans mon lit, a eu la fin des braves, et est tombé au champ d'honneur d'une balle dans la tête. Par exemple, elle m'a frôlé de près, la gueuse ! Ce n'était pas le sifflement habituel *pssccchut* ! c'était le résonnement métallique *ding* ! Et voilà pourquoi je reviens sur le cheval du dragon.

Et, en effet, sur la route de la Hay, nous vîmes, en revenant, le bel alezan inanimé, étendu dans une mare de sang. Pour une fois, tout au moins, le commandant avait dit la vérité, et il est de fait que la balle qui avait coûté la vie au cheval avait dû passer très près du cavalier. Pontades, moins sceptique que d'habitude, crut de son devoir de faire son rapport au colonel Cornat et, comme en ce moment, en haut lieu, on avait de bonnes raisons pour faire mousser l'armée de Versailles, le commandant reçut la croix, une croix qui était certes bien gagnée, dans le cas où il aurait seulement accompli la moitié des prouesses énumérées.

Cependant, après la prise de Paris, la campagne étant finie, et le travail normal ayant repris son

cours, il fallut bien se séparer du moblot Campistrous qui menaçait de rester en subsistance chez nous jusqu'à la fin de ses jours. Il rendit le sabre emprunté, on lui offrit un bon dîner d'adieu, et on but au ruban rouge qui ornait désormais la poitrine de ce brave.

Quelque temps après, Pontades entra chez moi exaspéré.

— Tu ne sais pas, me dit-il, ce que je viens de découvrir. Quand je te disais que ce Campistrous était un farceur ! Le dragon qui raccompagnait le jour de la reconnaissance de Villejuif, s'est enfin décidé à parler. Le commandant l'avait éloigné dans une autre direction, mais cependant il l'a très bien vu, de loin, mettre pied à terre et brûler froidement, d'un coup de revolver, la cervelle au pauvre Nemrod que nous ne voulions plus nourrir. Et voilà comment ce fumiste a obtenu la croix pour avoir eu un cheval tué sous lui, et cela à la suite d'un rapport de moi, encore ! Et dire qu'il y a tant de braves gens qui ont fait héroïquement leur devoir à Sedan, à Borny, à Gravelotte, et qui sont revenus d'Allemagne avec la boutonnière vierge.

Je tâchai de calmer le capitaine, mais sa belle indignation lui revenait toutes les fois que le nom du

commandant Campistrous résonnait à ses oreilles. Il continuait d'ailleurs à faire beaucoup parler de lui, le commandant. Nommé président honoraire d'une quantité considérable d'orphéonistes et de gymnastes, il pérorait, banquetait, dirigeait, et se donnait un mal de tous les diables : *Pro Patria!* comme il disait : Pour la patrie !

Chez lui, il avait en guise de robe de chambre une vareuse avec quatre galons ; sur ses pantoufles, il y avait brodé en tapisserie des sabres entrelacés, et dans son salon, encadrant son brevet de la Légion d'honneur, les deux portraits de l'Alsace et de la Lorraine avec un gros nœud de crêpe accroché au cadre.

Or, ces jours derniers, je le rencontrai sur les boulevards, le chapeau crânement campé sur l'oreille, un énorme ruban à la boutonnière, et la main reposant dans une écharpe noire fixée autour du cou. Une belle physionomie de brave, que plus d'un au hasard de la rencontre se plaisait à regarder.

— Qu'avez-vous, mon commandant ? lui dis-je.

— Oh ! rien, un bobo, un simple panaris, mais qui serait diablement gênant s'il fallait marcher.

— Comment, s'il fallait marcher ?

À ce moment, le capitaine de Pontades nous avait rejoints, et Campistrous continua, très excité :

— Mais oui, vous n'avez pas vu les dépêches de Saint-Dié ? Il paraît qu'il y a un incident de frontière. Deux jeunes gens ont été arrêtés par un douanier allemand, à Saales, écroués à la prison de Schirmeck. Ils avaient écrit sur un poteau : « Vive la France ! À bas la Prusse ! » De plus, neuf soldats d'un bataillon de chasseurs en garnison à Colmar ont franchi la frontière en armes et sont entrés à l'hôtel Schlucht, où ils se sont fait servir à boire et à manger. C'est très grave.

Alors Pontades, goguenard, montrant l'écharpe noire qui enveloppait le panaris de Campistrous !

— Comment ! déjà blessé !

LE TRUC DE GIBRALTAR



MIGUEL-Y-GIBRALTAR, bien qu'ayant tout ce qui caractérise le rastaquouère, nom flam-bant, teint olivâtre, pardessus catapultueux, et cravate bleu électrique, ne pouvait pas, à proprement parler (pourquoi dit-on proprement parler?), prétendre au titre de monsieur sérieux. Ayant une quarantaine de louis, pas plus, à dépenser par mois pour ces menus plaisirs qui comprennent les plus grands plaisirs de l'existence, depuis huit ou dix mois qu'il était à Paris il n'avait pas encore eu la chance d'être le héros d'une de ces bonnes fortunes qui permettent de se faire une réputation de viveur sans avoir les millions d'un baron Josué ou Zabulon.

D'ailleurs son âge et son caractère le faisaient viser haut. Il aurait voulu quelque horizontale qui flattât son amour-propre sans déséquilibrer son budget et l'aimât pour ses qualités morales. Je dis morales, car sans appartenir précisément à la catégorie des hideux – race si déplorablement prolifique – Miguel n'avait certainement pas un de ces phy-

siques irrésistibles, une de ces beautés fatales qui produisent parfois sur les femmes ce qu'on est convenu d'appeler dans les romans le coup de foudre. En revanche, au moral, c'était un aimable compagnon, tout à fait dépourvu de prétentions exagérées, pas fat, au demeurant pas plus bête qu'un autre, et très disposé à rendre des petits services dans la mesure de ses moyens, bref méritant en tout point la devise gravée sur son cachet :

Point gênant, point gêné.

Malheureusement toutes ces belles qualités ne s'apprécient qu'après coup – je ne sais pas si je me fais bien comprendre – et jusqu'alors pas une personnalité féminine haut cotée sur la place ne s'était encore laissé séduire. En vain le pauvre Miguel faisait-il des yeux de carpe mourante aux belles personnes qui font, de quatre à six, des effets de huit ressorts dans l'allée des Acacias, en vain cherchait-il à attirer leur attention à Longchamp, à Auteuil ou aux premières.

Comme cependant à la longue il avait fini par faire partie des têtes connues (il y en a de bonnes parmi celles-là !) quelques demoiselles l'avaient par-

fois regardé, un peu étonnées de ces yeux en boules de loto, et leur regard semblait vouloir dire :

— Eh bien, voyons, à quand ? Déclarez-vous. Faites connaître vos intentions, si elles sont impures.

Certes, il en avait des intentions, des intentions assez bonnes pour paver tous les enfers du monde avec un pavage très supérieur au pavé en bois si apprécié de nos édiles ! Mais là précisément était la difficulté. Trop délicat pour induire en erreur et promettre ce qu'il ne pouvait maintenir, Gibraltar craignait que dans le clan des tendresses dont on dore la ceinture pour avoir le droit de la dénouer, on ne lui tînt pas compte de sa franchise et qu'en présence de ses propositions on lui répondît :

Si vous n'avez pas de quoi casquer,
Pourquoi venir auprès de moi ?...

Ah ! baronne, à quelles paroles fantaisistes peut se prêter votre délicieuse musique ! Peut-être, s'il eût voulu se contenter du menu fretin, aurait-il pu connaître les suprêmes joies ? Peut-être aurait-il pu combiner un petit partage, d'autant plus que lorsqu'on s'appelle Gibraltar, on a des chances pour être le plus heureux... détroit. Malheureusement, notre ami était un raffiné qui ne comprenait l'amour que

dans un cadre de confort et même de luxe assez rare ; or, dans ces omnibus de l'amour qui servent de maisons hospitalières, on n'en a qu'un aperçu très vague. Oh ! les chambres tendues de reps bleu fané, avec le mobilier en palissandre et le sommier qui fait ding-ding aux moindres évolutions !... Quelle profanation que de célébrer le culte de la blonde déesse sur un autel aussi indigne !

Si Gibraltar était peu fortuné, en revanche, comme le Brésilien, il avait l'esprit subtil, et songeant navré que ses affaires allaient bientôt l'obliger à retourner au pays des singes dans le fief paternel, il voulut que ces derniers mois fussent égayés par des fredaines suffisantes pour illustrer une existence tout entière de joyeux viveur. Comme il se promenait un soir aux Montagnes d'Écosse (ainsi nommées grâce à l'hospitalité bien entendue qu'y exercent les habituées de l'endroit), le hasard voulut qu'il rencontrât deux amis très cossus, et pouvant par conséquent promener à leurs bras la fameuse Eugénie Dressoir – un nom qui oblige – et l'illustre Suzanne de Popogay, un nom qui promet.

Que faire aux Montagnes d'Écosse, alors qu'on a déjà contemplé avec abrutissement les danses du ventre exécutées chez la belle Zora ? Entrer un mo-

ment chez madame Palmyre, chiromancienne et cartomancienne ou – pour les gens qui ont oublié leurs racines grecques – simplement diseuse de bonne aventure par les cartes et les lignes de la main.

La bande joyeuse entra donc chez Palmyre. On prédit à Nini Dresseur qu'elle aurait six enfants, qu'elle ferait un héritage et qu'elle souffrirait beaucoup de l'abandon d'un blond joveuseau; quant à Suzanne de Popogay, moins favorisée au point de vue de la reproduction, elle apprit qu'elle vivrait aussi âgée que madame Doche pour la plus grande satisfaction des petits jeunes de l'avenir.

Miguel crut remarquer, tout en ayant l'air de rire pour la forme, que cependant les curieuses ne demandaient au fond qu'à être convaincues et que leur blague était toute de surface : « Écoutez donc, ma chère, après tout, on a vu des choses si étranges !... »

Et immédiatement, il songea à tirer parti de cette crédulité. Dès le lendemain il s'abouchait avec madame Palmyre, et lui demandait carrément de lui laisser jouer un rôle dans l'avenir de quelques femmes qu'il lui indiquerait.

— J'offre un louis la place, si vous arrivez à me faire gagnant et placé.

Madame Palmyre accepta avec joie, et le soir même comme Laure Brètèche et Blanche de Croissy se promenaient aux Montagnes accompagnées de quelques copurchies, Gibraltar se rua sur la pytho-nisse et l'avertit d'avoir à s'exécuter.

Ainsi que c'était facile à prévoir, tout ce monde entra chez Palmyre et celle-ci, après avoir dit à ces dames leur passé – chose relativement facile à deviner – s'adressa à Laure :

– Les cartes m'annoncent pour vous des événements graves, mais que je ne puis confier qu'à vous seule.

– Mes enfants, dit la belle très intriguée, allez donc faire une partie de fléchette en m'attendant. Voulez-vous ?

Dès qu'elle fut seule avec sa cliente, et après avoir entremêlé les cartons de manière à produire une combinaison savante, madame Palmyre s'écria tout à coup d'un air inspiré :

– J'avais bien lu dans l'oracle du destin. Ah ! madame, comme vous avez eu raison de rester seule avec moi ! Tenez, je vois un beau brun, aux cheveux noir-bleu, qui vous fait de l'œil.

– C'est bien possible, dit Laure Brètèche. Il doit même y en avoir plus d'un.

— Certainement, mais celui-là n'est pas comme les autres. Un, deux, trois, quatre, cinq. Roi de cœur ! Vous l'aimerez, et vous ferez bien, car voici l'as de trèfle qui prouve que, grâce à lui, vous tenez la fortune.

— Pas possible !

... Un héritage, là-bas, en Amérique ; réussite et prospérité. Vous n'avez à redouter que la dame de cœur, c'est-à-dire vous-même, dans le cas où vous raconteriez à qui que ce soit ce qui va vous arriver.

Laure rejoignit ses amis, plus troublée de cet horoscope qu'elle ne voulait le paraître. Et le lendemain, aux Acacias, Gibraltar, qui se contentait de faire à son passage des yeux de crapaud expirant, esquissa un timide salut souligné d'un regard encore plus crapaud que d'habitude.

Ô coïncidence bizarre ! Il était brun ; il avait les cheveux noir-bleu ! Sans doute c'était lui l'inconnu prédit par Palmyre. Laure, si fière d'habitude, répondit donc par un sourire aimable.

Le lendemain elle fit arrêter sa voiture ; on fit plus ample connaissance à Madrid en prenant le *five o'clock verre*, et comme Gibraltar avait dit au courant de la conversation qu'il devait bientôt repartir pour

l'Amérique afin d'y recueillir certain héritage, la belle n'hésita plus.

Niez donc encore la puissance des cartes ! Le soir même elle acceptait un dîner en cabinet, – une femme si distinguée ! – et le dîner fut suivi d'une de ces nuitées délicieuses qu'on estime, en ce siècle d'agiotage, au prix moyen de cinquante louis.

Comme après la seconde entrevue de ce genre, Miguel avait envoyé pour trois louis de fleurs, Laure se fâcha tout rouge. – Est-ce qu'elle lui avait jamais demandé de se ruiner en fantaisies absurdes ?

C'était son amour qu'elle voulait et rien d'autre !

S'il l'aimait un peu, il lui apporterait de temps à autre pour deux sous de violettes... et elle serait la plus heureuse des femmes.

Le tour avait réussi ; cependant comme on ne vit pas que d'espérances, Laure avait à son arc quelques autres cordes, si bien que les entrevues restaient forcément espacées. Miguel profita de ces loisirs pour recommencer cette comédie avec Henriette de Lange, Clara Sergent, Bathilde d'Écart, etc., etc., chacune de ces dames se gardant bien de faire part de leurs espérances.

Cela dura deux mois, deux longs mois pendant lesquels notre rastaquouère s'offrit les plus belles et

les plus aimées, et cela ne lui coûta pas soixante louis y compris les honoraires de madame Palmyre.

Lorsque, par une indiscretion de la cartomancienne, le truc fut éventé, Miguel faisait déjà voile pour l'Amérique où, fort de l'expérience acquise, il va s'occuper sérieusement de l'élevage du lapin dans les steppes du Texas.

LES PAYSANS



«*O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolas!*»

L'AUTRE SOIR, au cercle, on causait des paysans. Les opinions étaient plutôt vagues ; on voyait que tous ces gens-là ne connaissaient pas les vrais paysans. Les uns parlaient de Grinchu dans les *Bons Villageois* ; d'autres de Colladan dans la *Cagnotte*.

— Moi, disait de Bienne, j'ai voulu en avoir un jour le cœur net, et, un beau dimanche, j'ai filé jusqu'à... Bougival. Mais je n'ai rien vu, parce que, le dimanche, les paysans étaient sortis.

— Mais où étaient-ils ? demanda-t-on avec intérêt.

— Ils avaient tous été à Paris.

Il y eut des murmures de découragement, mais soudain Montharrey s'écria :

— Eh bien, moi, je les connais, les paysans, car je suis entré dans une famille de paysans, et j'ai été

pendant huit jours le petit-fils du père Andelot, agriculteur.

Il y eut quelques rires ironiques, Montharrey allié à un agriculteur ! Montharrey installé huit jours à la campagne !! Tout cela était invraisemblable. Aussi demanda-t-on des détails, très décidé, d'ailleurs, à ne rien croire.

— Eh bien, voilà, commença Montharrey : vous vous rappelez bien Simone Andelot, une jolie fille avec laquelle je filais le parfait amour il y a deux ans. Un vrai Rubens, avec son teint éclatant, ses yeux bleus, et ses bonnes joues si fraîches, dans lesquelles on aurait eu envie de mordre. Ma parole, elle me rappelait Boulotte, de *Barbe-Bleue* :

Y'en a pas deux comme la p'tite Boulotte
Pour batifoler.

Oh ! non, il n'y en avait pas deux. Une santé, un entrain, une soif de plaisir !... Dans tout son être, affiné par le séjour de Paris, comme une bonne vi-gueur de campagnarde, comme un parfum de foin coupé qui lui serait resté de là-bas, de sa Normandie où *les vieux* avaient une ferme du côté de Honfleur. Pendant tout l'hiver, ça allait bien. Elle se jetait à corps perdu dans les bals, les dîners, les soupers, en

intrépide noceuse que la fête ni les veilles ne pouvaient abattre. Il y avait même des jours où je tirais la langue ; mais alors, en bonne fille, elle la tirait aussi, et... ça me redonnait du cœur pour batifoler. Mais quand arrivait l'été, Simone devenait triste, pensive ; au Bois, elle regardait les vastes pelouses qui s'étendent du côté de Longchamp, elle fixait avec de gros soupirs les coquelicots et les bleuets qui figurent des rubis et des saphirs sur les émeraudes de Bagatelle, et elle me disait :

— Ah ! la campagne, la vraie campagne, il n'y a que ça !

— Je connais cet état d'âme, disais-je avec condescendance. La voilà bien, la nostalgie, la vraie nostalgie !

— Qu'est-ce que c'est que ça, la nostalgie ?

— C'est une maladie de souvenir qui oblige à changer d'air. Eh bien, si tu veux, nous irons à Trouville, ou à Dieppe, ou à Aix.

— Oh ! non, non ! s'exclamait Simone avec un cri de souffrance. Pas tous ces endroits où l'on retrouve Paris, son gaz, ses théâtres, ses maîtres d'hôtel et ses tziganes, et où l'on est obligé de faire cinq toilettes par jour. Ce que j'aimerais, vois-tu, ce serait de me retrouver comme quand j'étais petite fille, dans

la ferme de grand-papa Andelot, à Honfleur. Une semaine, toute une bonne semaine de vie campagnarde.

— Y penses-tu ? Rester huit jours sans te voir et sans t'avoir. Jamais de la vie !

— Mais tu pourrais bien venir avec moi chez le père Andelot.

— Et la morale, et la vertu ! À quel titre t'accompagnerais-je chez tes grands-parents ?

— Mais comme mon mari, parbleu, mon petit mari légitime. On ne sait pas ce que je suis devenue depuis des années, et cela prendra très bien.

Ma foi, huit jours sont bien vite passés, et puis l'aventure me paraissait amusante. Pourtant j'eus un dernier scrupule de fatuité :

— Tu oublies, ma chère, ma distinction native...

— Bah ! bah ! Emporte ton veston de velours fauve et ton instantané. Je dirai que tu es photographe.

Va pour photographe. Au fait il y en a qui sont des messieurs très bien, et puis sans me flatter, pour le collodion, j'ai un joli talent d'amateur. Nous télégraphions notre arrivée et un beau jour nous débarquons à Honfleur. Toute ma famille attendait à la gare. Ah ! mes enfants, si vous aviez vu ces têtes. Ja-

mais je n'aurais cru qu'il existait réellement des gens comme ça. J'avais bien vu les caricatures de Barie et les types créés par Ouvrard ou Bourgès, mais je croyais que c'étaient des blagues pour nous amuser. Eh bien ! pas du tout. Il y a réellement des femmes qui portent des bonnets, des petits châles croisés et des jupes courtes vert olive ! Il y a des hommes qui ont des habits chocolat à collet gigantesque, des gilets à Lhéritier, et des pantalons lilas et qui portent des boucles d'oreilles ! J'ai l'air de vous raconter des choses absurdes, mais c'est comme ça. Le père Andelot, c'était tout à fait Brasseur, et je m'attendais à chaque instant à le voir crier : Faut d'l'engrais !

Bien entendu, ou nous reçoit à bras ouverts, avec force baisers mouillés sur chaque joue. Et flick ! et flock ! C'étaient des *ah* ! d'exclamation à la vue de la toilette de Simone, un costume en foulard blanc avec vagues de gaze et bouffettes de soie rose pâle.

— Bonjour, not' fille, bonjour not' frère !

— Mais t'es eun'dame, eun'vraie dame aujourd'hui. Et ton mari. Bien tourné aussi. Ça va donc ben l's'affaires ?

— Oui, oui, la photographie, c'est un bon métier. Je vous ferai à tous vos portraits.

Nous montons en carriole, une espèce de tapisserie qui secouait ferme, et nous voilà partis au grand trot à travers la route. Jamais Simone ne m'avait paru si jolie qu'à côté de ces têtes de marrons sculptés. Et tout le long de la route, elle évoquait avec une joie d'enfant les noms de villages connus. Tiens, voilà Manneville, et Saint-Maclou, et Toutainville, et la petite église de Quetteville. Moi j'admiraïs, mais j'avais un peu mal au cœur, à cause du tangage. Enfin, nous arrivons à la ferme, et à peine descendu de carriole, mon grand-père par alliance me dit :

— V's'êtes de la famille, pas vrai? V's'allez prendre une verrée avec nous. Une verrée de quoi, mon Dieu!

Et il apporte une bouteille de *calvados*, une espèce d'eau-de-vie blanche dont il me verse la valeur d'un verre à vin de Bordeaux. Il fallait avaler. Et mon *pyrosis*, pour lequel le docteur m'a tant défendu les liqueurs fortes! Ça me brûle effroyablement le sternum, mais je m'exécute.

Puis nous montons à notre chambre, très gaie avec sa large fenêtre ouvrant sur la cour plantée de pommiers, avec des vaches et des canards en liberté. Avez-vous jamais vu marcher des canards? C'est très

curieux. Et je regardais avec étonnement les meubles en sapin, les portraits enluminés de saint Joseph et de saint Fiacre, tenant des lys à la main, et surtout le lit, le lit gigantesque avec au moins une demi-douzaine de matelas qui l'élevaient jusqu'au plafond. Une manière de tour Eiffel.

— Il faudra grimper là-dessus ? demandai-je avec inquiétude.

— Mais oui, me répondit Simone en riant, et tu verras que nous y serons adorablement.

Nous faisons une toilette sommaire, et à la sortie nous trouvons, dans l'escalier, tous les parents venus jusqu'à la porte pour renifler les parfums que nous avons mis dans notre eau.

— C'est-il du Bully ? — Non, ce n'est pas du Bully, c'est de la peau d'Espagne. — Ê pue rudment bon votre piau espagnole !

Et le dîner ! Ah ! mes amis. Il a commencé à six heures, et à onze heures nous étions encore à table. Tous les animaux du lu création se succédaient sur la table : des veaux, des canards, des moutons, des porcs, arrosés de pichets de cidre, et par amabilité, entre chaque plat, on me fourrait des biscuits dans mon verre pour m'obliger à les manger. Au des-

sert, le vieux Andelot m'a demandé une chanson, et comme je m'excusais :

— Comment ! des jeunes filles qui ne savent pas d'chansons ! Ah ! misère !

Et le vieux s'est mis à chanter à tue-tête les *Gars de Catherine*, une polissonnerie rurale qui a mis tout le monde en joie. Au bout de la table, il y avait un cousin attendri qui embrassait Simone à chaque instant. Moi, je m'amusais médiocrement. Enfin, à minuit, j'ai tenté l'ascension du lit-Eiffel. Une fois là-dessus, on enfonçait dans la plume... et puis en regardant de haut en bas, j'avais un peu le vertige. Tout cela, en dépit de la grâce de Simone, changeant bien mes petites habitudes, et le batifolage s'en ressentait.

Le lendemain, dès l'aube, le vieux m'attendait pour reprendre une verrée de Calvados. Puis il a fallu tirer le portrait de toute la famille. Puis l'on a été en carriole voir les parents, les amis ; puis les repas pantagruéliques ont continué, et le cousin embrassant toujours d'une manière énervante, bien que, par amour-propre, je ne voulusse pas être jaloux de ce rustre.

De verrées en verrées, mon pyrosis n'allait pas du tout. Mes nuits n'étaient pas bonnes, mais en re-

vanche mes journées étaient mauvaises. Je sentais que, décidément, je n'étais pas fait pour la vie des champs et que j'allais tomber tout à fait malade. Simone seule rayonnait; elle me disait qu'il lui semblait qu'elle était redevenue honnête.

Quant à moi, au contraire j'avais un peu honte d'abuser de la candeur de ces braves gens et de prendre à leur vertueux foyer une place à laquelle je n'avais légalement aucun droit.

Heureusement que, sous ce rapport, je fus un peu rassuré. En nous reconduisant à la gare, le vieil Andelot me dit à l'oreille au moment des adieux :

— V's'êtes point photographe. J'ai vu vos cartes : comte de Montharrey. J'crois point non plus que mon éfant soit comtesse. Rendez-la heureuse tout d'même... et quand vous la quitterez, eh bien... *faites-lui un biau cadeau.*

Et maintenant, conclut Montharrey, qui oserait encore me soutenir que je ne connais pas les paysans!

POMME, PRUNE, POUCE



QUAND LA MARQUISE de La Paillardière apprit à son fils Bertrand que la petite Cécile Vertuchat l'avait trouvé délicieux au dernier bal du Cercle militaire, celui-ci ne fut pas autrement étonné. Il savait que le dolman bleu de ciel lui allait plutôt bien, et puis il gagnait beaucoup à être vu aux lumières ; d'un autre côté, les Vertuchat, retirés des affaires après trente ans de quincaillerie, donnaient à Cécile un gros sac et la proposition n'était pas à dédaigner.

Mais Bertrand n'était pas un de ces gentils-hommes fin-de-siècle qui vendent leur couronne pour des écus (trémolo à l'orchestre). Il voulait bien épouser une fille riche, mais il fallait avant tout qu'elle eut un visage avenant, et il avait eu de trop jolies maîtresses pour pouvoir s'accommoder d'une femme laide. Il répondit donc à la marquise :

— Dame, maman, je ne dis pas non en principe, mais je la connais pas cette petite Vertuchat. Marque-t-elle bien ?

— On la dit charmante. D'ailleurs, si tu veux aller dimanche prochain à la messe de une heure à Saint-Philippe-du-Roule, tu pourras la contempler tout à loisir.

— À quoi la reconnaîtrai-je ?

— À son père, un bonhomme qui a sur le nez une loupe avec trois poils hérissés. Il n'y a pas deux nez comme cela à Paris.

— Maman, c'est entendu, j'irai à Saint-Philippe, et je promets de regarder la fille de l'homme à la loupe.

Bertrand revint le dimanche suivant avec l'air un peu désillusionné.

— Eh bien ? demanda anxieuse, la marquise de la Paillardière.

— Eh bien ! maman, ça ne *biche* pas. Mademoiselle Cécile Vertuchat est très gentille ; de beaux yeux, un teint frais, des cheveux superbes, sa robe en peau de soie vieux bleu avec bordure d'argent et marguerites de soie blanche était d'un goût exquis, mais...

— Mais quoi ?

— Elle a la bouche trop grande.

— Et c'est pour une raison aussi futile ?

— Ah ! ma pauvre maman, c'est que tu n'as pas, comme moi, l'expérience résultant de dix années de fête. Une grande bouche, vois-tu, c'est, au point de vue conjugal, le plus fâcheux symptôme ; c'est le chapeau trop grand qui descend jusqu'aux yeux et ne vous tient pas sur la tête, c'est l'habit qui fait des plis disgracieux sans vous soutenir le torse, c'est la bague qu'on perd toujours parce qu'elle ne vous tient pas au doigt, c'est le vague, le vide, le néant. Je me connais, jamais je ne saurais remplir brillamment mes devoirs avec une femme dont la bouche serait trop grande.

Puis il ajouta, par manière de plaisanterie :

— Que mademoiselle Vertuchat arrive, par un moyen quelconque, à diminuer sa bouche... et je l'épouse.

Ce propos fut rapporté à la famille, et mademoiselle Cécile, en apprenant cette fâcheuse nouvelle, eut une véritable crise de larmes.

Elle l'avait trouvé si joli son Bertrand, avec son air dédaigneux et un peu mauvais sujet, sa moustache hérissée en chat, ses jambes sveltes moulées dans le pantalon garance qui tombait sur la botte vernie et éperonnée en faisant un joli pli sur le cou de pied. On lui avait tant dit, tant répété qu'avec sa

grosse dot elle n'avait qu'à désirer le prince Charmant pour le voir tomber à ses genoux, qu'elle s'était déjà vue, par la pensée, comtesse de la Paillardière, et la désillusion était terrible.

— Voyons, ne te désole pas, disait le père Vertuchat, consterné devant ce gros chagrin, tout n'est pas désespéré... Il a dit qu'il t'épouserait si ta bouche devenait plus petite. Eh bien, il y a peut-être un moyen de la diminuer?...

— Vrai, tu crois que je pourrais y arriver? Ah! papa, papa! Je serais si heureuse! Je ferai tout, tu entends! Je me soumettrai à n'importe quel exercice, à n'importe quelle torture!

— C'est bon! c'est bon, ma pauvre enfant, calme-toi, je vais chercher, et j'ai souvent entendu dire qu'à Paris, avec de l'argent, on pouvait supprimer les obstacles. Donc, laisse-moi faire, et bon courage.

M. Vertuchat se mit en campagne. Il causa avec des docteurs qui lui rirent au nez, avec des savants qui se tordirent d'une manière indécente. Il alla consulter des chirurgiens, des rebouteurs, des empiriques, mais tous furent obligés de confesser absolument, en l'espèce, l'impuissance de la science. Il allait désespérer, lorsqu'un soir, la tête sur l'oreiller, il

eut l'idée de confier ses ennuis à mademoiselle Clara Tambour, une jeune première du théâtre Déjazet, pour laquelle il avait des attentions de banquier et de père.

— Mon vieux Riquet (elle l'appelait ainsi à cause de sa loupe ; elle a tant d'esprit !), mon vieux Riquet, j'ai ton affaire. Connais-tu Trillemot ?

— Je ne connais pas Trillemot. Qu'est-ce qu'il vend ?

— Il vend de la bonne prononciation. C'est chez lui que nous allons toutes, en sortant de la loge maternelle, dès que nous voulons perdre la fâcheuse habitude de dire : *feignant, estatue* et *colidor*.

— Parfaitement, mais je ne vois pas le rapport...

— Attends donc... Trillemot nous fait prononcer *Tri Tri Tri*, pendant des heures pour nous apprendre à vibrer ; il a des vers pour respirer, comme

J'aime le petit vin d'Bordeaux

Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Qui fait la nique au Malaga

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Il en a d'autres pour siffler :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ?

d'autres pour articuler :

Je crrrrains Dieu, cherrrr Abnerrrr, et n'ai pas d'autrre
crrrainte.

Eh bien, au bout de quelque temps de ces exercices variés, il est à remarquer qu'ils changent non seulement notre prononciation, mais même notre physionomie. La tragédie rendait le nez aquilin, et avec le vaudeville on avait au contraire le nez en trompette. Que dis-je ? il a même trouvé un moyen de supprimer les rides. Ayant remarqué que les personnes qui riaient trop finissaient par avoir la fâcheuse patte d'oie au coin des yeux, il leur a recommandé comme correctif de dire après chaque éclat de rire : *Petite pomme d'api*. L'effet est merveilleux et un tas de bonnes dames, qui ont un peu trop ri en leur temps, viennent chez lui répéter des heures : *Petite pomme d'api*. Et elles s'en trouvent très bien.

— Qui sait, s'écria Vertuchat, puisqu'il y a des mots qui dérident et qui modifient la forme des nez, il y en a peut-être qui diminuent la bouche ?

— Assurément. Va trouver Trillemot, mon vieux Riquet à la loupe, et tu écouleras sûrement ta progéniture.

Vertuchat trouva bien Clara Tambour un peu familière – on n'est pas parfaite – mais son conseil n'en était pas moins bon et, dès le lendemain, il se présentait, rue de La Tour-d'Auvergne, chez le célèbre professeur de prononciation.

– Monsieur, lui dit-il, je suis riche, je ne reculerai devant aucun sacrifice, mais dites-moi si vous possédez une phrase pour rendre la bouche plus petite.

– Oui, monsieur, j'ai trois mots dont l'effet est certain. C'est vingt-cinq louis le mot, payés d'avance.

– Voilà, s'écria le père ravi, en alignant quinze cents francs sur la table; et maintenant je vous écoute.

– Pour se faire une petite bouche, on n'a qu'à prononcer toute la journée cette simple phrase : *Pomme, Prune, Pouce*. Essayez vous-même, monsieur. *Pomme*, la bouche s'arrondit en ovale parfait, l'ovale diminue, et enfin *Prune*, la bouche devient toute petite, en... chose de poule, si j'ose m'exprimer ainsi, et s'avance en pointe, ne laissant plus à l'air qu'un orifice imperceptible.

— *Pomme, Prune, Pouce*, — *Pomme, Prune, Pouce* —, répétait Vertuchat enthousiasmé. C'est vrai, c'est absolument vrai. Ah! quelle belle chose que la science!

Rentré chez lui, il fit part à sa fille de la découverte, et celle-ci se mit à piocher répétant toute la journée devant une glace la phrase magique. Au bout d'un mois de cet exercice, on se décida à demander à La Paillardière une seconde entrevue, pour ainsi dire une seconde audition. Mais celui-ci recula épouvanté : la bouche de la jeune fille était devenue beaucoup plus grande encore qu'autrefois ! Elle avait doublé.

Le pauvre père, désolé, retourna chez Trillemot :

— Monsieur, c'est une infamie. Vous m'avez odieusement trompé. Ma fille a répété vos trois mots pendant trente jours consécutifs, et sa bouche s'est agrandie dans des proportions épouvantables.

Ce n'est pas possible. Vous lui avez bien fait prononcer : *Pomme, Prune, Pouce* ?

— C'est-à-dire, pas tout a fait... je lui ai fait dire : *Pomme, Prune, Poire*.

— *Poire!* s'écria Trillemot en bondissant. *Poire!*
Ah! malheureux, cela ne m'étonne plus. Vous lui
avez fait dire Poire!

— Oui, eh bien?

— Eh bien, c'est te mot que je fais dire aux
vierges de mes élèves qui ont la bouche trop petite.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM



IL FAUT AVOUER que les amoureux ont parfois des idées bien bizarres. Il n'y a pas de jour que mon ami Max ne vienne me raconter quelques détails sur sa liaison avec Renée. C'est orageux, mais c'est très passionné. On se brouille et l'on se raccommode avec frénésie. Renée, d'ailleurs, adore Max, qui, lui, cerveau inquiet, cherche les complications et travaille la difficulté. À ce titre, il est intéressant, et je l'écoute toujours avec plaisir. Savoir écouter nos amis, c'est encore, en ces temps d'égoïsme, une des meilleures preuves d'affection que nous puissions leur donner.

— Oui, me dit Max, j'ai encore failli me fâcher hier avec Renée, et, cette fois, c'était à cause du sacrifice d'Abraham.

— Je ne vois pas très bien ce que ce digne patriarche vient faire dans ton histoire. Est-ce que, par hasard. Drumont t'avait monté l'imagination ?

— Pas du tout. J'avais simplement été voir Julius Dupont, le peintre impressionniste qui s'était mis en

tête de représenter un *Sacrifice d'Abraham* pour le curé de son village. Il paraît qu'il y a dans l'église une fenêtre qu'on a murée parce qu'on n'avait pas assez d'argent pour payer des vitraux. C'est très laid ; alors le tableau masquerait cette fenêtre. Julius avait devant lui, pour s'inspirer, une histoire sainte, et je me mis à lire le texte :

« Pour éprouver la foi d'Abraham, Dieu lui dit : « Prenez votre fils unique, qui vous est si cher, et allez me l'offrir en holocauste sur la montagne. » Abraham prit Isaac, alors âgé de trente-sept ans, et partit avec lui. Arrivé près du mont Moria, il mit sur les épaules d'Isaac le bois nécessaire et porta lui-même le feu et le glaive. Lorsqu'ils furent arrivés sur la montagne, Abraham dressa un bûcher, lia ensuite Isaac et déjà il levait le glaive pour l'immoler lorsqu'un auge lui cria du ciel : « Abraham, ne frappez pas l'enfant, je reconnais que vous aimez Dieu, puisque, pour lui obéir, vous n'avez pas hésité à aller jusqu'au plus terrible sacrifice. » Abraham aperçut alors un bélier embarrassé par les cornes dans un buisson. Il l'offrit en holocauste à la place de son fils.

L'Abraham de Julius était très bien – c'est mon concierge qui avait posé – et Isaac, l'*enfant* de trente-sept ans, était également digne d'intérêt.

L'ange ressemblait à mademoiselle du Minil de la Comédie-Française, c'est vous dire qu'il était charmant, et le bélier avait un air de famille avec un gros monsieur de mes amis.

Cependant, dans le texte saint, une phrase m'avait frappé : « Je reconnais que vous aimez Dieu, puisque pour lui obéir, vous n'avez pas hésité à aller jusqu'au plus terrible sacrifice. » Et je restai rêveur, lorsque Julius me dit :

— Qu'est-ce que tu as ? C'est mon tableau qui t'a stupéfié ? Tu es abruti par l'admiration ?

Je pense que je ne suis pas encore sûr de l'affection de Renée.

— Allons, bon !

— Oui, il faut que j'exige d'elle un sacrifice. Elle n'a ni glaive, ni bûcher, elle n'a même pas d'enfant... mais il faut que je trouve cependant quelque chose de terrible.

Et je partis, me cognant dans la rue contre les passants exaspérés, et cherchant toujours le sacrifice à exiger de Renée. Tout à coup, je me frappai le front. J'avais trouvé. Lorsque j'entrai chez ma maîtresse, elle me sauta au cou avec sa tendresse accoutumée, mais je la repoussai doucement, et prenant de mon

mieux un air biblique – ah dame ! quand on n'a pas l'habitude – je lui dis avec gravité :

– Ma chère enfant, vous dites que vous m'aimez, mais je voudrais éprouver votre foi.

Je reconnais que vous vous donnez à moi toutes les fois que je vous le demande, et que vous semblez y trouver un vif plaisir ; vous êtes bonne, douce, fidèle, dévouée, etc. ; mais tout cela ne constitue pas des preuves d'amour surhumain. Je veux que vous m'enleviez mes derniers doutes en me faisant un suprême sacrifice.

– Parle, mon Max chéri. Que faut-il faire ?

– Eh bien ! vous m'avez dit, parfois, que vous étiez très jalouse de la femme du gros Menduel, votre amie Berthe Menduel, qui veut bien me trouver à son goût, et aurait, paraît-il, été toute disposée à m'accorder ses faveurs si je n'avais pas été votre amant.

– Où veux-tu en venir ? me dit Renée, inquiète.

– Vous allez prendre madame Menduel par la main, et vous me l'amènerez sur la montagne, je veux dire dans mon petit rez-de-chaussée de la rue de Constantinople ; vous lui direz que vous consentez à ce qu'elle me rende le plus heureux des hommes, que vous n'y mettez aucune opposition, au

contraire, que cela vous fera plaisir. Vous vaincrez ses scrupules, le cas échéant, vous la dériderez, vous la conduirez vous-même jusqu'à ma porte ; là, après m'avoir souhaité bien de l'agrément, vous me laisserez seul avec votre amie.

— Tu es fou !

— Pas du tout. Si vous m'aimez comme vous le dites, vous devez me préférer à tout, même à votre bonheur. Vous devez vous immoler, piétiner sur vos sentiments, et ne pas hésiter à déchirer votre cœur par une douleur intense, si cette douleur peut me prouver votre amour et si cette abnégation peut me causer un moment agréable.

— Oh ! Max, Max, tu es un garçon abominable ! Comment, tu aurais un moment agréable si je t'amenais madame Menduel !

— Mais oui ; elle est exquise avec ses yeux verts de chatte amoureuse, et ses cheveux blonds cendrés.

— Mais tu m'avais toujours dit que tu n'appréciais que les brunes !

— Et vous ne comptez pour rien la volupté féroce que j'éprouverai en songeant que c'est vous, vous qui m'aimez, vous qui êtes désespérée, qui la jetez dans mes bras.

— Jamais je ne ferai une chose semblable ! sanglota Renée éperdue.

— Alors c'est que vous ne m'aimez pas comme je veux l'être.

Je laissai ma pauvre Renée très perplexe, tout en larmes, ne sachant à quel parti se résoudre. Quand on se lance dans l'histoire sainte, il ne faut pas trop s'étonner si la situation tourne à la tragédie. Abraham aussi ne devait pas faire des réflexions couleur de rose tandis qu'il gravissait le mont Moria en tenant son glaive de la main droite et son fils de trente-sept ans de la main gauche. Et cependant, il marchait ; il dressait son petit bûcher crématoire, il liait dessus Isaac, tout simplement pour être agréable au Seigneur ; et si l'ange avait manqué son entrée, et avait seulement envoyé la réplique une minute trop tard, il y avait un crime de plus sur le mont Moria.

Aussi je tins bon, et continuai à affirmer durement à ma maîtresse que je n'avais plus foi en son amour.

Et voilà qu'hier, on frappe chez moi vers les quatre heures. Et je vois entrer dans ma garçonnière la pauvre Renée avec des yeux rouges, rouges, et derrière elle, madame Menduel, un peu embarrassée, mais très pimpante dans son costume en lainage

écossais, sa capote garnie de jais et son camail en velours du Nord.

— Mon cher ami, me dit-elle avec effort, mon amie Berthe a voulu... visiter... votre rez-de-chaussée. Alors... je vous l'ai amenée... Sur ce... je vous laisse... Adieu!...

Et déjà, défaillante, elle prenait le chemin de la porte, mais je connaissais mon rôle. Je l'arrêtai et je lui dis :

— Renée, je reconnais que vous m'aimez, puisque, pour m'obéir, vous n'avez pas hésité à aller jusqu'au plus terrible sacrifice. Restez! Je ne vous en demande pas davantage. Je ne vous tromperai jamais.

Et tandis que ma maîtresse se jetait, éperdue, dans mes bras, je cherchai suivant l'Ancien Testament, le bélier que j'aurais pu offrir en holocauste, comme Abraham, le bélier embarrassé par les cornes... mais malheureusement le gros Menduel n'était pas là. Il n'y avait que sa femme qui nous regardait un peu dépitée, et ne savait trop quelle contenance prendre devant cette réconciliation inattendue... Je compris la fausseté de la situation et je lui dis :

— Excusez-moi, madame, j'ai voulu renouveler le sacrifice d'Abraham.

Madame Menduel me regarda bien en face, puis elle me lança :

— Abraham? Croyez-vous, mon pauvre monsieur... je crois plutôt que vous confondez avec Joseph!

FIN

TABLE



FANNY
À L'AMÉRICAINNE
UNE ÉTRANGE HISTOIRE
LA PORTE
L'ERREUR DE JEAN
LA BALANCE
GENDRE ET BEAU-PÈRE
QUAND ON AIME
UNE COMBINETTE
FORCE MAJEURE
RENTRÉE EN CLASSE
PLUS FORTE QUE MINARD
L'ASCENSION
LA MESSE DE MINUIT
AMOUR ET CHARITÉ
LES DEUX CHAPEAUX
LE PETIT FOURRIER
AU MAILLOT
LA CARTE
LE BABA
CELERITAS
UNE CAUSE PARISIENNE

LES CONVENANCES
IN EXTREMIS
VIEILLE ÉCOLE
CAMPISTROUS
LE TRUC DE GIBRALTAR
LES PAYSANS
POMME PRUNE POUCE
LE SACRIFICE D'ABRAHAM